This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

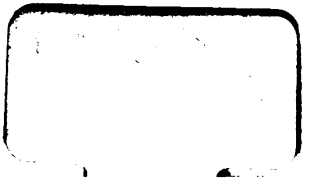
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581078 2



E. D. COLEMAN

JAN 10 1929

(Genlis)

N I

Paris 1826
2 vol.

Thurs. not in R.D
1-28-29
HBA

THEATRE DE SOCIÉTÉ.

Par l'Auteur du Théatre à l'usage des jeunes Personnes.

TOME PREMIER.

Stéphanie Félicité (Ducrest de Saint Aubin),
comtesse de Genlis, afterwards marquise

EN SUISSE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1781.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
407117A
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

AVERTISSEMENT.

Les trois premieres pieces de ce premier volume ont paru, il y a pluſieurs années, dans le Parnaſſe des dames Françoiſes : on a corrigé de cette nouvelle édition non-ſeulement les fautes d'impreſſion de la premiere, qui étoient ſans nombre, mais auſſi beaucoup d'autres qui appartenoient à l'auteur, & que l'âge qu'elle avoit lorſqu'elle donna ces pieces, pouvoit ſeul rendre excuſables.

LA MERE RIVALE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CÉLANIE.

AGLAÉ, *fille de Célanie.*

MELITE, *cousine de Célanie.*

EMILIE, *amie de Célanie.*

Le chevalier DE VALCOURT, *amant d'Aglaé.*

Le marquis D'HERCY, *amoureux de Célanie.*

HENRIETTE, *femme-de-chambre.*

UN LAQUAIS.

La scene est dans un sallon du château de Célanie.

LA MERE RIVALE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un ſallon, dans le fond duquel on voit une grande porte de glace donnant ſur une terraſſe.

Le chevalier DE VALCOURT, EMILIE.

(Ils ſortent l'un & l'autre de la terraſſe ; Emilie eſt en habit de voyage ; & le chevalier n'eſt point encore habillé.)

LE CHEVALIER.

Vous arrivez dans l'inſtant ?

EMILIE.

Oui, mon frere ; & comme il n'eſt pas encore

ſept heures, & que je ſuis très-fatiguée, mon projet étoit de me coucher en attendant le réveil de Célanie: mais puiſque je vous retrouve...

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, vous n'attendrez pas bien longtems; car elle ſe leve tous les jours à huit heures.

EMILIE.

Ah ça, mon frere, profitons du moment où nous ſommes ſeuls, pour cauſer un peu librement. Après ſix mois d'abſence on a bien des queſtions à faire; & en vérité vos lettres n'inſtruiſent de rien. Depuis quelque tems vous avez pris un ſtyle ſi obſcur, ſi embrouillé....

LE CHEVALIER.

Et vous êtes ſi curieuſe. . . .

EMILIE.

Oui, je l'avoue, ſur tout ce qui vous intéreſſe; ainſi c'eſt un défaut que ma tendreſſe doit vous faire excuſer.

LE CHEVALIER.

Mais vous ne croyez pas ce que je vous dis?

EMILIE.

Ai-je tort d'être incrédule? Je vous ai vu pendant près de cinq ans éperdument amou-

reux de Célanie, quoiqu'assurément vous fussiez sans aucune espérance ; ensuite vous prétendez depuis dix-huit mois que l'amitié a pris la place de la passion : cependant vous passez votre vie chez Célanie, toute autre société vous est étrangere autant qu'ennuyeuse. Jeune, aimable, recherché, vous êtes perdu pour le monde, qui vous regrette & que vous oubliez. Vous ne trouvez ici ni ces fêtes ni ces plaisirs brillans qui semblent faits pour votre âge, & rien ne peut vous en arracher ; & vous êtes triste, sombre & rêveur..... & cet entretien paroît vous gêner & vous contraindre.

LE CHEVALIER.

Moi, ma sœur !..... En vérité, nullement. Je suis seulement affligé que vous refusiez de me croire. Il n'est que trop vrai que j'ai ressenti pour Célanie la passion la plus vive & la plus tendre. Après quatre ans de soins, de peines & de constance, enfin j'ai pris mon parti. Uniquement occupée de sa fille, de son éducation, de son établissement, ces devoirs sacrés remplissent son ame & absorbent toute sa sensibilité. Elle me l'a répété tant de fois, elle me l'a si bien prouvé par toute sa conduite, qu'il

ne m'eſt plus poſſible d'en douter, & je ſerois un extravagant, ſi. . .

EMILIE.

Eh, mon Dieu! ſans doute; mais l'amour raiſonne-t-il? Elle vous impoſa ſilence; elle exigea décidément le ſacrifice d'une paſſion ſi malheureuſe; il falloit du moins le cacher, ou ceſſer d'en voir l'objet : à ce prix ſon amitié vous fut promiſe; & pour conſerver le bien qui vous étoit offert, vous avez commencé par diſſimuler, & peut-être aujourd'hui êtes-vous parvenu à vous tromper vous-même : voilà ce que je crains.

LE CHEVALIER.

Eh bien! je vous proteſte que vous avez tort. Mon cœur eſt bien changé. . . . Ah! ma ſœur, rien n'eſt plus vrai.

EMILIE.

Ce ton paſſionné n'eſt point du tout perſuaſif. Si c'eſt de cette maniere que vous l'aſſurez de votre indifférence, elle n'en croira rien, je vous en avertis : & moi, je ne ſaurois me perſuader qu'il ſoit poſſible de ſe détacher d'elle, lorſqu'on a pu connoître les charmes de ſon eſprit & de ſon caractere, cette égalité ſi par-

faite, cette bonté, cette franchiſe, ſur-tout, qui la caractériſe & la diſtingue de toutes les autres femmes. Je ne parle point de la régularité & des agrémens de ſa figure : qui mieux qu'elle pouvoit ſe paſſer d'être jolie ? Mais cette ame ſi pure, ſi généreuſe, ſi ſenſible ; cette mere ſi touchante & paſſionnée, qui, depuis dix ans qu'elle eſt veuve, ſe ſépare du monde afin de ſe conſacrer entiérement à l'éducation d'une fille unique & chérie.... Eh ! comment ne pas adorer tant de vertus, dont les exemples ſont ſi rares ?

LE CHEVALIER.

Mon cœur applaudit avec tranſport à tous les éloges que votre amitié lui donne ; le ſentiment que j'ai pour elle eſt peut-être plus doux que l'amour qui m'égaroit : il eſt plus digne d'elle. Je lui ſacrifierois mon bonheur & ma vie ; & ſûr du retour que je deſire, je jouis du plaiſir de la voir, de l'entendre & de l'admirer ſans trouble & ſans ces émotions violentes qui jadis en ont tant corrompu la douceur.

EMILIE.

Ah ! mon frere, vous n'avez que vingt-ſept ans, & vous admirez ſans trouble.... Il falloit

fuir avec votre admiration : il eût été plus sage d'éviter un danger....

LE CHEVALIER.

Mais, de grace, ma sœur....

EMILIE.

Allons, n'en parlons plus, car nous ne ferions jamais d'accord. Pour changer d'entretien, dites-moi, je vous prie, des nouvelles d'Aglaé; est-elle toujours charmante?

LE CHEVALIER.

Oui, digne de sa mere; elle en a tous les agrémens, elle en annonce toutes les vertus.

EMILIE.

Et toujours Célanie ne vit, ne respire que pour elle?

LE CHEVALIER.

Elles offrent l'une & l'autre le tableau le plus touchant; elles s'aiment avec une passion inexprimable; & je vous assure qu'il seroit difficile de décider quelle est celle dont le sentiment est le plus vif ou le plus tendre.

EMILIE.

Célie est donc bien heureuse?

LE CHEVALIER.

Elle doit l'être en effet; cependant depuis

quelque tems ſa ſanté ſe dérange ; je ne puis attribuer qu'à cette ſeule cauſe une légere altération que j'ai cru remarquer dans ſon humeur & dans ſon caractere.

EMILIE.

Il eſt vrai que ſouvent, depuis trois mois ſur-tout, j'ai trouvé dans ſes lettres un fond de mélancolie qui m'a ſurpriſe : mais, comme vous dites, ce ne peut être que ſa ſanté....

LE CHEVALIER.

Elle a beaucoup perdu de cette égalité que vous vantiez tout-à-l'heure en elle, ſans cependant que ſa douceur en ſoit diminuée : elle eſt quelquefois diſtraite & rêveuſe, elle eſt moins gaie ; mais il ſemble qu'elle ait acquis un charme de plus, qu'on ne peut définir ; elle a je ne ſais quoi qui touche & qui attache ; enfin elle plaiſoit, elle enchantoit ; elle fait mieux que tout cela, elle intéreſſe.

EMILIE.

Vous l'admirez ſans trouble.... Apparemment qu'elle vous intéreſſe tranquillement.... du moins je veux le croire.

LE CHEVALIER.

Allez-vous recommencer ?...

EMILIE.

Pardonnez, c'étoit une ſimple réflexion faite en paſſant. Pour terminer toutes mes queſtions, quelles ſont les perſonnes qui compoſent ici la ſociété ?

LE CHEVALIER.

Le marquis d'Hercy.

EMILIE.

J'en ſuis bien aiſe ; il eſt votre ami ; il le mérite : car il eſt auſſi honnête qu'aimable. Après ?

LE CHEVALIER.

La couſine de Célanie, Mélite.

EMILIE.

Oh ! pour celle-là je ne l'aime pas.

LE CHEVALIER.

Et pour quelle raiſon ?

EMILIE.

Je ne ſais, mais je ſoupçonne qu'elle eſt fauſſe & envieuſe ; d'ailleurs elle ne ſe conſole pas de n'être que la veuve d'un financier, & de voir ſa couſine germaine une femme de qualité. . . .

LE CHEVALIER.

Vous avez bien tort : je vous aſſure que c'eſt

une très-bonne perſonne, qu'elle aime beaucoup Célanie, & ſur-tout Aglaé.

EMILIE.

Oh! oui, je crois qu'elle aime mieux ſa niece que ſa couſine. Elle ne peut pas être jalouſe des agrémens d'un enfant de dix-ſept ans; mais de même âge que Célanie, elle voit avec un dépit extrême ſa beauté, ſes graces, & ſur-tout cette taille élégante & légere qui lui donne l'air ſi jeune.

LE CHEVALIER.

Quelle idée! Mélite n'a jamais été jolie, & n'a aucune prétention à la figure.

EMILIE.

Oh, mon Dieu! non, elle n'oſeroit; vous me faites rire. Eſt-ce qu'il faut être belle pour ſe croire charmante? Mais dans ce cas, on ne ſeroit jamais ridicule.

LE CHEVALIER.

Mais préciſément, c'eſt que je nie qu'elle le ſoit.

EMILIE.

Oui, parce qu'elle a aſſez d'art pour cacher ce qu'elle penſe.

LE CHEVALIER.

Comment l'avez-vous donc pénétrée?

EMILIE.

Les hommes n'entendent rien à cela ; mais pour nous, nous jugeons sur mille petites choses qui vous échappent.

LE CHEVALIER.

Et vous jugez légérement, & par conséquent fort mal.

EMILIE.

Tenez, mon frere, vous avez naturellement beaucoup d'esprit & de graces ; vous êtes honnête & sensible, mais vous êtes plus jeune qu'on ne l'est communément à votre âge. Concentré depuis six ans dans une passion qui vous absorbe, toutes vos réflexions, toutes vos idées sont uniquement tombées sur ce seul objet. D'ailleurs vous ne savez rien ; vous n'avez aucune expérience ; vous ne connoissez pas les hommes. Vous ignorez tous les différens travers dont ils sont capables ; & vous êtes crédule enfin, parce que vous n'avez jamais vécu dans le grand monde.

LE CHEVALIER.

Eh ! que m'importe de le connoître, lorsque mon goût me décide à le fuir à jamais ?

EMILIE.

Cette science est toujours utile. Croyez, mon

frere, que le cœur le plus droit a besoin d'un esprit éclairé.

HENRIETTE *qui survient, à Emilie.*

Madame vient de s'éveiller, & m'envoie...

EMILIE.

Je vous suis, Henriette. (*Au chevalier.*) Adieu, mon frere, nous reprendrons cet entretien une autre fois. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

ELLE croit me pénétrer.... Ah, qu'elle lit mal dans mon cœur! Vingt fois j'ai été au moment de lui découvrir.... Mais elle n'a rien de caché pour Célanie: cette idée m'a retenu. Il faudra bien cependant lui dévoiler un jour les nouveaux sentimens de mon ame. Cette pensée me trouble & m'inquiete: je ne sais pourquoi. O Célanie! que me répondrez-vous, quand pour la seconde fois je vous ferai l'arbitre du bonheur de ma vie? Dans tous les tems, c'est donc là votre destinée? Mais comment pourrai-je lui dire, ce n'est plus vous que j'aime?

Hélas ! je ne lui parlai jamais de mon amour qu'en tremblant, & je crains de lui apprendre un changement qu'elle a desiré... Quelle bizarrerie ! On vient.... C'est Mélite ; elle seule a su découvrir mon secret, & jamais ses conseils ne me furent plus nécessaires.

SCENE III.

MELITE, LE CHEVALIER.

MÉLITE.

EMILIE est arrivée : vous avez eu un long entretien avec elle ; ne vous êtes-vous point trahi ?

LE CHEVALIER.

Non, madame ; mais je vous avouerai que toute cette dissimulation commence à me devenir insupportable.

MÉLITE.

Je vous l'ai dit cent fois, votre bonheur dépend de votre conduite & de votre discrétion.

LE CHEVALIER.

Il devoit m'en coûter moins qu'à tout autre de renfermer au fond de mon ame le senti-

ment

ment qui l'occupe. J'ai passé ma vie dans cette dure & triste contrainte. Condamné au silence par l'objet de mon premier choix, cinq ans s'écoulerent à la voir tous les jours, à l'adorer, & à me taire. Mais elle-même l'avoit prescrit; je ne pouvois parler sans lui déplaire. Puis-je, sans l'offenser aujourd'hui?....

MÉLITE.

Je vous le répete: avant de vous déclarer, assurez-vous du cœur de sa fille; dites, j'aime, je suis aimé, & vous ôterez tout prétexte de refus. Que savez-vous si peut-être déjà elle n'a pas d'autres vues pour son établissement? Et d'ailleurs, après avoir aimé Célanie avec tant de passion, la seule chose qui puisse excuser à ses yeux sur-tout votre changement, seroit de lui prouver que vous êtes aimé. Cet avantage vous assure tous les autres; il autorise votre inconstance, votre amour pour Aglaé. Célanie pourra se dire: si comme elle j'eusse été sensible, je serois encore aimée; sa vanité sera satisfaite; & chérissant sa fille, vous estimant, s'intéressant à vous, elle consentira avec transport à votre félicité commune.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, ce n'eſt pas la vanité de Célanie que je redoute; jamais femme ne fut plus éloignée de toute eſpece de coquetterie. Mais je me rends à vos autres raiſons; oui, je ne ſerois pas excuſable d'avoir pu changer, ſi je ne m'étois flatté du bonheur d'être aimé. Vous le ſavez, madame; quand vous m'arrachâtes mon ſecret, je vous avouai....

MÉLITE.

Oui, vous me dites que le penchant que vous crûtes inſpirer à ma niece, ſans qu'elle-même s'en apperçût, fut le premier attrait qui vous entraîna vers elle; mais enfin ſa bouche n'a point confirmé votre eſpoir, & vous pouvez vous abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah! ſon cœur ingénu s'eſt aſſez fait entendre. Dois-je ſolliciter un aveu qu'elle ne peut prononcer ſans celui d'une mere? & quelle mere!

MÉLITE.

Mais devez-vous, ſans l'aveu poſitif de celle que vous aimez, employer l'autorité d'une mere pour l'obtenir? Croyez-vous ce procédé

généreux & délicat? Au reſte, quel peut être l'intérêt qui m'anime? Aſſurément je ne puis en avoir d'autre que le bonheur de ma niece; & ſi vous vous refuſez à mes conſeils, n'en parlons plus, cherchez d'autres moyens, & ſouffrez que je ceſſe de me mêler....

LE CHEVALIER.

Eh, madame! ma confiance en vous eſt entiere. Pardonnez-moi des incertitudes inſéparables de tous les mouvemens qui m'agitent; diſpoſez de moi, je m'abandonne à vous.

MÉLITE.

Vous devez vous en rapporter à mon expérience, & ſur-tout à ma tendre amitié. Séparons-nous: nous devons éviter d'être ſurpris enſemble; car il ne faut pas que l'on puiſſe ſe douter de notre intelligence.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame; ſongez que j'ai dépoſé dans vos mains le bonheur de ma vie.

SCÈNE IV.

MELITE *ſeule.*

Eh quoi! ſuis-je condamnée à n'entendre

jamais que l'éternel éloge de Célanie ! Quel eſt donc cet art qu'elle poſſede, d'enchaîner tous les eſprits, d'attirer tous les cœurs ?... Que je la hais !... Oui, j'en ſuis trop ſûre, le marquis d'Hercy l'adore.... L'ingrat ! Mais eſt-il inſtruit de mes ſentimens ſecrets ?.... Sentimens que la raiſon autoriſe, que l'ambition même fortifie, & qu'il ne m'eſt plus poſſible de vaincre & de cacher. Au reſte, ſi le marquis peut offrir à ma vanité les titres & l'éclat qu'elle deſire, la fortune immenſe que je poſſede peut entre nous rétablir l'égalité. Oui, ſans l'amour qu'il a pour Célanie, le ſuccès de mes projets étoit certain... Mais, ou je ſuis fort trompée, ou le cœur de ma rivale eſt plus agité qu'on ne penſe ; cette découverte, en ôtant tout eſpoir au marquis, pourroit, je n'en doute pas, le décider en ma faveur... Il s'agit de démaſquer Célanie. Tout juſqu'ici me réuſſit au gré de mes deſirs. Il ne faut plus... On vient ; diſſimulons.

SCENE V.

MELITE, CELANIE, AGLAÉ, EMILIE, HENRIETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER. *Ils ſont tous en habits du matin.*

CÉLANIE *en appercevant Mélite.*

Ah! je la vois. Ainſi, puiſque nous voilà tous raſſemblés, nous déjeûnerons ici. Henriette, faites apporter le thé.

MÉLITE *l'embraſſant.*

Comment êtes-vous ce matin? Je vous trouve abattue.

CÉLANIE.

Ah! depuis quelque tems je ſuis ſi changée!.. (*Elle baiſſe les yeux, & paroît tomber dans une profonde rêverie. Il y a un moment de ſilence, pendant lequel les acteurs la regardent.*)

MÉLITE *bas au marquis.*

Je ne crois pas que le déjeûner ſoit bien gai.

LE MARQUIS *bas.*

Regardez-la comme elle eſt belle & touchante.

MÉLITE, *bas.*

Elle a perdu toute sa fraîcheur : elle est méconnoissable.

EMILIE, *à Aglaé, à demi-voix.*

Elle m'inquiete....

AGLAÉ, *prenant la main de Célanie, & la baisant.*

Maman....

CÉLANIE *soupire, leve les yeux, embrasse sa fille, regarde le chevalier, soupire encore, & dit :*

Et le thé? [*à part.*] Je ne suis plus maîtresse de moi-même.

(*On apporte une table à thé. Célanie se place entre sa fille & Emilie. Le chevalier est de l'autre côté, près d'Aglaé, & le marquis entre Emilie & Mélite. Deux ou trois valets-de-chambre restent dans le fond de la chambre pour servir.*)

CÉLANIE *a dit avant cet arrangement :*

Ma fille, mettez-vous là; & vous ici, ma chere amie (*à Emilie*). *Aglaé fait le thé, & en donne. Tout le monde mange, &c.*

MÉLITE, *à Emilie.*

Madame, vous avez passé par Paris; nous rapportez-vous quelques nouvelles?

EMILIE.

Vous savez sans doute qu'Hortense s'est remariée?

MÉLITE.

Non, point du tout : nous l'ignorons. Quoi ! cette femme qui se piquoit d'adorer ses enfans, qui sembloit ne vivre que pour eux....

CÉLANIE.

Si ce mariage ne nuit point à leur fortune, en quoi pourriez-vous la trouver blâmable ?

MÉLITE.

Quand on a des enfans, je ne puis comprendre....

CÉLANIE, *avec humeur.*

Vous êtes prompte à condamner.

LE MARQUIS.

Des enfans pourroient-ils exiger d'une mere le sacrifice de son bonheur ?

AGLAÉ.

Le sentiment contraire est si naturel & si doux !

EMILIE.

D'ailleurs, Hortense n'a cédé à son penchant qu'au bout de six ans....

MÉLITE.

Et voilà justement ce qui me la fait paroître plus coupable. Quoi ! pendant six ans elle a trompé ses enfans, ses amis, son amant, & le

monde ! Elle ſe déchaînoit contre l'amour, le traitoit de foibleſſe, & s'y livroit en ſecret; elle prétendoit ne chérir que ſes enfans, n'exiſter que pour eux; elle recevoit à ce titre les louanges & l'admiration de tout ce qui l'entouroit, & ne les devoit qu'à ſa fauſſeté, à ſa longue diſſimulation.

CÉLANIE.

Mais, madame, ſi elle combattoit de bonne-foi, ſi elle eſpéroit de triompher, ſi peut-être elle s'abuſoit elle-même?

MÉLITE.

Je vous admire d'excuſer une ſemblable foibleſſe, vous, l'exemple & le modele des meres, vous qui nous avez ſi bien prouvé. . . .

CÉLANIE.

De grace, ne parlons point de moi, je ne mérite point de tels éloges; & quand j'en ſerois digne, ils ne pourroient me flatter. La vanité n'a point dirigé ma conduite, & je ne fais dépendre ma réputation & ma gloire que de l'opinion de ce que j'aime.

AGLAÉ *riant*.

Oui, maman, vous pouvez vous remarier, je ne m'en croirois pas moins aimée, & je ne vous en chérirois pas moins.

EMILIE *à Célanie.*

Eh bien ! vous voilà à votre aise.

CÉLANIE *au chevalier avec embarras.*

Chevalier, vous n'avez rien dit sur le mariage d'Hortense ! Faites-nous donc aussi connoître votre avis.

LE CHEVALIER.

Votre opinion entraîneroit la mienne, & m'en feroit changer, si j'en avois une différente. Mais dans cette occasion vous n'aviez pas besoin de tout votre ascendant pour me persuader : (*en montrant Mélite*) & je ne comprends pas que madame ait pu soutenir sérieusement. . .

EMILIE *en riant.*

Réellement, mon frere, vous ne mépriseriez pas une veuve qui feroit la folie de se remarier ? Etes-vous bien sincere ?

LE CHEVALIER.

Je ne parle pas d'une chose aussi simple & aussi juste ; mais il n'y a point de torts, point d'égaremens qu'un amour véritable ne me fît excuser.

CÉLANIE *en souriant.*

Cette morale n'est pas bien pure.

LE MARQUIS.

Si la raiſon la condamne, le cœur l'approuve en dépit d'elle.

MÉLITE *à part.*

Ils ne s'entendent guere.

EMILIE.

Une autre nouvelle ; c'eſt que Clarice eſt revenue dans le monde, plus belle, plus brillante que jamais.

LE CHEVALIER.

Comment ! elle eſt conſolée ?

EMILIE.

Elle a pleuré dans ſa retraite pendant deux ans la mort de ſon amant : le tems a ſéché ſes larmes.

MÉLITE.

Je m'en ſuis toujours doutée ; la conſtance eſt une chimere.

CÉLANIE *vivement.*

Eh, mon Dieu ! madame, pourquoi ?

MÉLITE.

Oh ! parce que tout me le prouve.

EMILIE.

A vingt ans pleurer éternellement un mort, n'eſt pas une choſe fort commune, j'en con-

viens ; mais je crois à la conſtance pour les objets vivans. Et vous, mon frere? . . . .

LE CHEVALIER *embarraſſé.*

A préſent une diſſertation ſur la conſtance!

CÉLANIE *bas à Emilie.*

Vous l'embarraſſez.

EMILIE *bas à Célanie.*

Je n'en ai point de pitié ; il eſt trop extravagant.

LE CHEVALIER *à part.*

Il faut changer de converſation. (*Haut à Célanie.*) Madame, ferons-nous de la muſique ce ſoir ?

CÉLANIE.

Aſſurément. Je veux qu'Emilie entende Aglaé. J'eſpere qu'elle ſera ſurpriſe de ſes progrès.

EMILIE.

Pourquoi retarder ce plaiſir ? Si elle vouloit chanter ?

CÉLANIE *à Aglaé.*

Eh bien?

AGLAÉ.

Quelle chanſon préférez-vous?

CÉLANIE.

Celle que vous aimez le mieux.

AGLAÉ.

Il y en a une que m'a donnée M. le chevalier.... J'en aime beaucoup l'air.

MÉLITE *à part.*

Et les paroles encore davantage.

AGLAÉ.

Mais je ne la ſais pas bien, & je tremblerai...

MÉLITE *à part.*

Et l'auteur auſſi.

CÉLANIE *à Emilie.*

Sa voix eſt charmante; & regardez comme le chant l'embellit.

AGLAÉ.

Allons, je vais l'eſſayer.... (*Elle chante.*)

Aimer ſans oſer le dire,
Amour! c'eſt donc là mon ſort?
Dois-je donc juſqu'à la mort
Souffrir un ſi cruel martyre?
Tu ſais forcer tous les cœurs,
Par ta douce violence,
A déclarer leurs ardeurs,
Et tu me contrains au ſilence!
Ah! laiſſe au moins parler mes pleurs.

Aimer ſans oſer le dire,
Amour! c'eſt donc là mon ſort?

Dois-je donc jusqu'à la mort
Souffrir un si cruel martyre?

EMILIE.

Cela est charmant. Elle a une maniere naïve & tendre qui lui donne une grace & une expression que je n'ai vues qu'à elle. L'air est fort joli. Et les paroles sont-elles de vous, mon frere?

LE CHEVALIER.

Quelle folie! Je n'ai jamais fait de vers.

CÉLANIE.

Allons. Il est dix heures; voulez-vous venir faire un tour de promenade?

EMILIE.

Vous me promettez donc de l'ombre? car il fait un soleil...

CÉLANIE.

Oui, oui, venez; je vais vous conduire à mes ouvriers.

EMILIE.

J'y consens.

(*Tout le monde sort. Aglaé reste un peu derriere avec le chevalier. Elle lui dit:*)

J'ai bien mal chanté... mais je tremblois...

LE CHEVALIER.

Et pourquoi? N'êtes-vous pas toujours sûre de charmer?

AGLAÉ.

Ah ! sûre... Non.

LE CHEVALIER.

Vous êtes naturellement si vraie.

AGLAÉ.

Vous avez l'air de me faire un reproche.

LE CHEVALIER.

J'en ai le droit, & vous le savez bien.

AGLAÉ.

Je vais suivre ma mere.

LE CHEVALIER.

Encore un mot.

AGLAÉ.

Non, car je ne veux pas répondre.

LE CHEVALIER.

Du moins écoutez-moi... (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Henriette paroît, ſuivie d'un laquais qui porte un paquet. Le marquis arrive & l'arrête.)

HENRIETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

HENRIETTE, où courez-vous ?

HENRIETTE, *riant.*

C'eſt un ſecret ; mais cependant je veux bien vous le confier. (*au laquais.*) La Fleur, défaites ce paquet. (*Le laquais découvre une robe garnie de fleurs.*)

LE MARQUIS.

Ah, cela eſt charmant !

HENRIETTE.

C'eſt une galanterie de madame ; & vous devinez bien pour qui ?

LE MARQUIS.

Pour Aglaé, ſans doute ?

HENRIETTE.

Juſtement. Il y a cinq ou ſix jours que

mademoiſelle, par haſard, loua les robes à la Polonoiſe. Auſſi-tôt un courier part pour Paris, & voici ce qu'il en rapporte. A ſon retour de la promenade, mademoiſelle la trouvera dans ſa chambre, où je vais l'étaler.

LE MARQUIS.

Quels ſoins, quelle attention juſques dans les plus petites choſes!

HENRIETTE.

Oh! monſieur, ceci n'eſt rien; ſi vous ſaviez tous les petits détails de ce genre, dont je ſuis témoin, & qu'on ignore!

LE MARQUIS.

Ma chere Henriette, votre maîtreſſe eſt incomparable.

HENRIETTE.

Incomparable! cela eſt vrai; & avec cela un eſprit.... Enfin tout ce que ſait mademoiſelle, elle le lui doit.

LE MARQUIS.

Elle n'a point eu d'autres maîtres que ſa mere?

HENRIETTE.

Et madame a paſſé ſa vie à apprendre, à étudier, aimable & belle comme vous la voyez, renonçant

renonçant à tout, toujours enfermée avec des maîtres; & tout cela pour rendre à sa fille les leçons qu'elle recevoit.

LE MARQUIS.

Voilà ce que vous avez vu?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, depuis douze ans, sans qu'elle se soit démentie une minute; mais madame n'aime pas à se vanter, & même elle me gronderoit, si elle savoit que j'en parle. Cependant, c'est plus fort que moi: je ne puis m'en taire.

LE MARQUIS.

Faut-il qu'elle ait réuni sur un seul objet toute la tendresse d'un cœur si passionné!

HENRIETTE.

Oh! elle est bien bonne amie, bien sensible. Par exemple, charitable, bienfaisante.... Il n'y a personne qui l'emporte sur elle..... Mais pour ce qui s'appelle aimer.... là, entiérement.... ce n'est que mademoiselle.... C'est comme une passion; enfin, monsieur, imaginez-vous qu'elle en est jalouse.

LE MARQUIS.

Comment?

HENRIETTE.

Oui, si elle savoit que mademoiselle eût de l'amitié pour quelqu'un plus que pour elle, je crois qu'elle en mourroit . . . de la confiance sur-tout. Oh! sur cet article-là, si mademoiselle en manquoit, elle n'entendroit pas raison.

LE MARQUIS.

Il faudroit qu'Aglaé fût bien ingrate : il n'est pas possible. . . .

HENRIETTE.

Oh! cela ne sera jamais : elle est si bien née! Mais je m'oublie tout en causant. Voici l'heure où l'on va rentrer de la promenade, & je n'ai pas un moment à perdre.

LE MARQUIS.

Je vous remercie, ma chere Henriette, de cet entretien. Je l'ai trouvé bien intéressant.

HENRIETTE.

Et moi donc, monsieur, je suis si contente, quand je parle de ma maîtresse! J'entends, je crois, quelqu'un; il faut que je me sauve. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS *seul.*

AVEC quelle naïveté cette fille exprime ſon admiration ! Quel hommage que celui-là ! Qu'il eſt flatteur & rare ! Avec quelle avidité j'écoutois cet éloge ſimple & ſans art !..... Mais rien n'eſt plus vrai, elle ne peut aimer qu'Aglaé, & j'oſe encore conſerver quelqu'eſpoir !..... O Célanie, comment vous voir, comment vous connoître, ſans vous adorer, ſans deſirer d'intéreſſer du moins une ame ſi ſublime ? Je parlerai : quel qu'en ſoit le ſuccès, ce moment me ſera ſi doux ! On vient. O ciel ! c'eſt Mélite. Qu'elle m'eſt importune depuis que j'ai démêlé & ſa baſſe jalouſie & ſes ſecrets ſentimens ! Elle avance ; contraignons-nous, s'il eſt poſſible.

SCENE III.

MELITE, LE MARQUIS.

MÉLITE.

AH, marquis ! je ſuis ravie de vous retrouver ; vous vous êtes échappé de la promenade ?

Convenez que l'ennui commençoit à vous gagner.

LE MARQUIS.

Moi, madame ! Et pourquoi ?

MÉLITE.

En vérité, je n'en ſerois pas ſurpriſe, la converſation n'étoit pas ſupportable. Cette tendreſſe & cette occupation de Célanie pour ſa fille....

LE MARQUIS.

Ce ſpectacle pourroit vous ennuyer ?

MÉLITE.

Aſſurément, j'aime Célanie de tout mon cœur. Je regarde ſa fille comme la mienne ; mais cette continuelle fadeur m'excede, je vous l'avoue ; j'y trouve une ſorte d'affectation...

LE MARQUIS.

De l'affectation ! Ah ! Célanie en eſt bien éloignée ; elle eſt ſi naturelle, ſi ſimple dans ſa vertu. Je conçois qu'au milieu du monde ce tableau ſi touchant pour nous puiſſe déplaire, & que l'envie cherchât les moyens de le tourner en ridicule ; mais dans le ſein de ſes amis, Célanie ne doit rien craindre.

MÉLITE.

Ah, mon Dieu ! vous me charmez. Tant mieux ſi j'ai mal vu. Je deſirerois, dans les gens

que j'aime, une telle perfection, que ſouvent la crainte de leur voir des torts m'en fait trouver d'imaginaires. C'eſt un intérêt ſi vif...

LE MARQUIS.

Dans ce cas, madame, raſſurez-vous, & jouiſſez ſans inquiétude de l'admiration pure & ſincere qu'inſpire votre charmante couſine.

MELITE.

Convenez cependant, marquis, que vous croyez lui connoître un défaut?

LE MARQUIS.

Un défaut, moi?

MELITE

Oui, un défaut... Et ſon inſenſibilité, ſon éloignement pour l'amour?

LE MARQUIS.

Je le trouve tout ſimple. Qui pourroit ſe flatter d'être digne d'elle?

MELITE.

Ainſi donc la vanité ſeule l'a préſervée d'aimer. Cette réflexion ne la rendroit pas intéreſſante. Mais je n'en crois rien, & j'ai là-deſſus des idées bien ſingulieres.

LE MARQUIS.

Oſeroit-on vous les demander?

MÉLITE.

Quel droit avez-vous à ma confiance ?

LE MARQUIS.

Aucun, je l'avoue.

MELITE.

Vous ne le penſez pas.... Mais j'ai une queſtion à vous faire ; y répondrez-vous ?

LE MARQUIS.

Oui, ſi elle n'intéreſſe que moi.

MELITE.

N'en devriez-vous pas être certain ?... Plaindriez-vous une femme qui, libre & poſſédant une fortune conſidérable, pouvant faire le bonheur d'un homme qu'elle aimeroit uniquement, s'en verroit dédaignée pour une rivale dont il ſeroit mépriſé, pour une femme qui lui préfere en ſecret?..

LE MARQUIS.

Non, madame, non, je ne le croirai jamais. Célanie eſt irréprochable.

MELITE.

Qui vous parle d'elle, & que ſuppoſez-vous ?... Mais enfin je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Ouvrez les yeux ; examinez aujourd'hui les différentes ſcenes dont vous ſerez

témoin... enſuite vous réfléchirez & vous pourrez après.... vous pourrez encore retrouver un cœur qui méritoit la préférence.

LE MARQUIS.

Madame... Mon étonnement...

MELITE.

Je vois votre embarras.... Je ne vous demande point de réponſe dans ce moment. J'exige le ſecret ſur ce que je viens de vous dire. Vous êtes honnête, & j'y compte. J'entends quelqu'un ; diſſimulez le trouble qui vous agite.

LE MARQUIS *à part.*

O Ciel! qu'a-t-elle voulu me faire entendre?... C'eſt ſans doute un artifice.... Mais il lui ſervira peu ; aujourd'hui même Célanie connoîtra mon amour.

SCENE III.

MELITE, LE MARQUIS, AGLAÉ.

AGLAÉ.

AH, madame! je vous cherchois.

MELITE.

Comme vous voilà parée!

AGLAÉ.

C'eſt ma mere....

MELITE.

Je ſavois ce ſecret.

LE MARQUIS.

Que vous êtes heureuſe, mademoiſelle, d'être aimée d'une maniere ſi délicate & ſi tendre! Vous méritiez ſans doute la plus aimable & la plus ſenſible des meres.

AGLAÉ.

Ah, ſi je pouvois du moins exprimer tout ce que je reſſens!.. Je ſuis toujours mécontente des témoignages de ma reconnoiſſance. Encore tout-à-l'heure je la quitte, & n'ai pu la lui peindre que bien foiblement à mon gré.

LE MARQUIS.

Je vais la retrouver & lui dire un regret ſi juſte & ſi touchant. Lui parler de vous, c'eſt lui plaire, (*il regarde Mélite*) & j'en ſaiſis avec joie le plus doux & le plus ſûr moyen.

SCENE V.

MELITE, AGLAÉ.

MELITE *à part.*

L'INGRAT! . . . Allons, du moins vengeons-nous. (*Haut.*) Vous me cherchiez, Aglaé, diſiez-vous; cependant ma vue a paru vous ſurprendre. . . . Etoit-ce bien moi que vous cherchiez?

AGLAÉ.

Eh, mon Dieu! qu'allez-vous penſer?

MÉLITE.

Depuis plus d'un jour je lis dans votre cœur.

AGLAÉ.

Hélas!

MÉLITE.

Vous ſoupirez?

AGLAÉ.

Ah, madame!

MÉLITE.

Achevez.

AGLAÉ.

Je ne le puis ni ne le dois.

MÉLITE.

Comment! vous reprocheriez-vous une

confiance dont je ſerois l'objet?

AGLAÉ.

De la confiance!... Ah! je la dois toute entiere à ma mere: & ſi je me tais avec elle....

MELITE.

Mais ſi je ſuis plus clairvoyante qu'elle, ſi je vous devine, me nierez-vous?...

AGLAÉ.

Fermez les yeux, & ne me forcez point à rompre le ſilence.

MELITE.

Je veux vous ſervir. Croyez que mon ſecours ne vous ſera pas inutile.... Vous en avez beſoin.

AGLAÉ.

Quoi! vous penſez que ma mere ſeroit contraire au bonheur de ma vie?

MELITE.

Il faut du tems peut-être, & ſur-tout de l'adreſſe.

AGLAÉ.

De l'adreſſe avec elle, n'eſt-ce pas de l'artifice? n'eſt-ce pas un crime?

MELITE.

Vous êtes jeune & ſans expérience. J'ai mes raiſons pour vous parler ainſi.

AGLAÉ.

O ciel ! vous me faites frémir. Ah, ma tante, puiſqu'enfin vous m'avez arraché mon ſecret, connoiſſez donc toute mon ame ! Oui, j'aime... J'aime uniquement... Je devois à ma mere cet aveu ; mais je ne ſais quelle crainte, quelle timidité juſqu'ici m'a retenue. Vingt fois au moment de parler, j'ai ſenti la parole expirer ſur mes levres. Comblée de ſes bienfaits, de ſa tendreſſe, ſi jeune encore, ſi heureuſe près d'elle, oſer faire un choix, lui demander de changer une deſtinée qui devroit m'être ſi chere : voilà les cruelles réflexions qui m'ont entraînée malgré moi... Je ne doutois pas de ſa bonté ; mais je me reprochois des ſentimens qu'elle-même n'avoit pas preſcrits. Cependant, après tant d'incertitudes & de peines, aujourd'hui même j'étois décidée à lui tout découvrir.

MELITE.

Ah ! gardez-vous en bien ; elle ne conſentiroit point. . . .

AGLAÉ.

Ah Dieu ! vous me rendez plus coupable. J'ai donc riſqué de faire un choix qui pouvoit

lui déplaire ! Ah ! s'il eſt vrai, duſſai-je en mourir, je dois y renoncer.... Oubliez ma fatale imprudence.

MELITE.

Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous.... Et, croyez-moi, vous devez être ſûre de ma diſcrétion & de ma tendreſſe. Laiſſez-moi agir, & je vous réponds du ſuccès.

AGLAÉ.

Mais quelle raiſon pourroit empêcher ma mere ?....

MELITE.

Je ne puis vous en dire davantage. Encore une fois, attendez tout de mes ſoins.

AGLAÉ.

Allons, madame, lui tout révéler. Daignez me conduire à ſes pieds.

MELITE.

Vous voulez donc vous perdre ? D'ailleurs, ne connoiſſez-vous pas ſa jalouſie ? Quand elle ſaura que j'étois inſtruite avant elle....

AGLAÉ.

Et voilà donc où vous m'avez réduite ! Il faut la tromper ou lui déplaire..... N'importe, mon choix eſt fait.... Vous avez lu dans mon

cœur, malgré moi; je me ſuis trahie involontairement, & mon regret me ſervira d'excuſe.

MELITE.

Allez, mademoiſelle, pouſſez juſqu'au bout votre odieuſe ingratitude. Perdez-vous, perdez votre amant, j'y conſens. Que m'importe, & quel peut être mon intérêt dans tout ceci?

AGLAÉ.

Hélas! pardonnez-moi; je ſuis au déſeſpoir.

SCENE VI.

MELITE, AGLAÉ, LE CHEVALIER.

MÉLITE.

APPROCHEZ, approchez, chevalier, venez m'aider....

AGLAÉ.

O ciel! madame, pourriez-vous lui dire?...

MELITE.

Le ſoin de votre bonheur l'emporte. J'oublie un trop juſte reſſentiment. Chevalier, je vous charge de lui faire entendre raiſon; elle vous en croira mieux que moi.

LE CHEVALIER.

Ah, madame!...

AGLAÉ.

Non, monſieur, ne penſez jamais...

MELITE.

A quoi bon tous ces détours? Vous l'aimez, vous me l'avez dit. Il mérite toute votre confiance; ceſſez de vous en défendre, quand je vous y autoriſe, & quand je vous promets d'y faire conſentir votre mere. Avant de travailler pour vous, je voulois être ſûre de vos cœurs... A préſent je n'ai rien à deſirer; je vous recommande la diſcrétion; elle eſt malheureuſement néceſſaire, & je vous réponds, avec elle, du ſuccès le plus heureux. (*Elle ſort.*)

SCENE VII.

AGLAÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mademoiſelle! vous obſtinerez-vous à garder le ſilence? Parlez, que dois-je eſpérer?

AGLAÉ.

Je demeure immobile.... Quoi! ce n'étoit

donc point assez de m'arracher mon secret? Elle ose vous le déclarer.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez encore la démentir; je n'en veux croire que vous.

AGLAÉ.

Insupportable & vain détour! Vous avez abusé l'un & l'autre de ma simplicité, de ma franchise.... O ma mere! vous êtes donc la seule à présent qui ne connoissiez pas mon cœur!... Cette idée me tue.

LE CHEVALIER.

Vous déchirez mon ame.

AGLAÉ.

Vous m'avez perdue. Vous m'avez ravi tout mon bonheur, toute ma tranquillité. Ma mere ne me pardonnera jamais. Comment lui dire à présent?... Comment m'offrir à ses yeux?... De quel front recevrai-je les témoignages si chers de sa tendresse, de son estime, de sa confiance? Que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Mais, de grace, écoutez-moi. Pouvois-je sans votre aveu, sans votre ordre même, vous demander, vous obtenir?

AGLAÉ.

Si vous m'aimiez, il falloit, avant tout, respecter mes devoirs.

LE CHEVALIER.

J'ai suivi les conseils de Mélite ; elle m'a donné des raisons qui m'ont persuadé.

AGLAÉ.

Et pourquoi la choisir pour cette confidence ? Que ne parliez-vous à ma mere ? Mon bonheur n'est-il pas le sien ? Avez-vous pu penser qu'elle contraindroit mes sentimens ?

LE CHEVALIER.

Je craignois de ne vous devoir qu'à votre obéissance : d'ailleurs Mélite avoit lu dans mon cœur. Et, vous l'avouerai-je ? un obstacle invincible s'opposoit à ma confiance pour Célanie.

AGLAÉ.

Pour ma mere ?

LE CHEVALIER.

Apprenez un secret que je ne dois point craindre de vous révéler. Avant cet instant où l'âge & la raison développant vos charmes, me soumirent à leur pouvoir, j'aimois un autre objet.

AGLAÉ.

Vous ? LE

LE CHEVALIER.

Une passion funeste pendant cinq ans empoisonna ma vie.

AGLAÉ.

Quoi! vous n'étiez point aimé?

LE CHEVALIER.

On m'opposoit un sentiment plus violent peut-être que l'amour. Pour s'y livrer toute entière, on dédaigna mes soins; on en exigea le sacrifice.

AGLAÉ.

Tout mon cœur se trouble... Quel étoit cet objet? Achevez.

LE CHEVALIER.

Célanie....

AGLAÉ.

Et vous avez changé?

LE CHEVALIER.

Elle-même m'en imposa la loi.

AGLAÉ.

Ah! sans moi, sans sa fille, elle vous eût aimé.... Mais j'étois tout pour elle... O ciel! vous ajoutez encore à mon repentir comme à ma reconnoissance.

LE CHEVALIER.

A préſent voyez la ſituation où je me trouve, & connoiſſez ma foibleſſe... Je n'ai pu me réſoudre juſqu'ici à lui faire l'aveu d'un changement que je ne conçois pas moi-même, ſurtout n'étant pas ſûr du bonheur d'être aimé. Aux yeux de l'objet qu'on eſtime, il eſt cruel de ſe démentir. J'ai craint de détruire l'opinion qu'elle a dû ſe former de moi. La timidité, l'embarras....

AGLAÉ.

Que vous la connoiſſez mal! Il s'agiſſoit de mon bonheur : cette ſeule idée l'auroit frappée.

LE CHEVALIER.

De votre bonheur! Ah, ce mot fait le mien!... Mais j'ignorois vos ſentimens...

AGLAÉ.

Dans quel affreux embarras vous me plongez!... Quel parti dois-je prendre?

LE CHEVALIER.

Celui de la diſcrétion; il eſt le plus ſimple & le ſeul certain. Mélite croit que Célanie a d'autres vues pour votre établiſſement; elle lui en parlera, & l'en détournera : & après cet

entretien, je m'expliquerai. Vous ſerez conſultée; alors oſez avouer que vous me préférez, & vous faites, vous aſſurez la félicité de ma vie.

AGLAÉ.

Mais cependant il faudra me taire ſur tout ce qui s'eſt paſſé.... Il faudra tromper ma mere.... Non, non, jamais. Je vais la chercher, & lui tout découvrir.

LE CHEVALIER.

Vous riſquez de la brouiller avec Mélite, dont les intentions ont été ſi pures.

AGLAÉ.

Je le veux croire: mais je ne comprends rien à ſa conduite; elle me choque au dernier point.

LE CHEVALIER.

Sa tendreſſe pour vous a dicté toutes ſes démarches; vous ne pouvez pas y voir d'autres motifs; d'ailleurs vous indiſpoſerez certainement Célanie contre moi.

AGLAÉ.

Ah! je me rends à cette raiſon. Mais, je vous le répete, vous avez rendu ma ſituation la plus cruelle, la plus embarraſſante...

LE CHEVALIER.

C'eſt un moment, je l'avoue, qui doit coûter à votre cœur, à votre franchiſe; croyez que je partage tout ce qu'il a de pénible. Cet artifice ſera le dernier, ſoyez-en ſûre: j'éprouve ſi bien tous vos ſentimens!

AGLAÉ.

Ma mere vous ſera chere autant qu'à moi?

LE CHEVALIER.

Vous êtes l'une & l'autre également néceſſaires au bonheur de ma vie.

AGLAÉ.

Que cette aſſurance me rend heureuſe!.... Je vous en aime davantage.

LE CHEVALIER.

Vous m'aimez, vous daignez me le dire enfin, ſans crainte & ſans remords! Ah! concevez-vous bien l'excès de ma félicité?

AGLAÉ.

Hélas! le plaiſir ſi doux que je goûte à vous entendre, a ſuſpendu pour un inſtant toutes mes réflexions; mais quand je ſerai ſeule, & livrée à moi-même, que de reproches je.....

LE CHEVALIER.

Ne ſongez qu'au deſtin qui nous attend....

C'eſt ici, c'eſt dans cette ſolitude heureuſe que l'amour & l'amitié me rendent ſi chere, c'eſt avec vous que s'écouleront des jours que je vous conſacre à jamais. La gloire ſeule pourra m'en arracher ; mais je vous y laiſſerai du moins dans les bras d'une mere, d'une amie.

AGLAÉ.

Quels projets ! .... Que vous ſavez bien peindre à mon cœur tout ce qui peut le toucher ! Que j'aime à vous voir des ſentimens ſi tendres, & ſur-tout cet attachement pour ma mere ! Qu'il m'eſt doux d'aimer celui qui la chérit !

LE CHEVALIER.

Ah ! mon ame vous eſt ouverte. Deux objets la rempliſſent toute entiere ; ſi je perdois l'un ou l'autre, je doute que celui qui me reſteroit pût jamais me conſoler. Je vous adore, mais j'adorois Célanie ; il fallut arracher de mon cœur un trait ſi profond ; elle m'a tant coûté de larmes, elle fut ſi long-tems l'unique objet de toutes mes penſées, qu'elle ne put jamais devenir pour moi une amie ordinaire. J'ai pour elle un ſentiment indéfiniſſable, qui n'eſt plus de l'amour, mais qui cependant eſt mille

fois plus vif, plus paſſionné que de l'amitié... Que vois-je ? Vous pleurez ?

AGLAÉ.

Ah ! je ne m'en défends pas... Vous m'attendriſſez, vous m'enchantez ; chaque parole que vous me dites me pénetre juſqu'au fond de l'ame, & m'attache à vous davantage. Que je vous aime !... Oui, tous vos ſentimens ſont les miens... Ma mere & vous, voilà tout ce qui m'eſt cher ; mon bonheur dépend de vous deux ; je le ſacrifierois pour l'un ou l'autre, & ma vie, s'il le falloit.... Quel félicité ! quel charme j'éprouve à répéter ce que vous-même venez de me dire !

LE CHEVALIER.

Ah, Dieu !... Et moi, comment pourrai-je vous exprimer ?...

AGLAÉ.

J'entends du bruit : il faut nous ſéparer.

LE CHEVALIER.

Quoi, déjà !

AGLAÉ.

Ah ! de grace, éloignez-vous ; laiſſez-moi me remettre d'un trouble... On vient ; partez.

LE CHEVALIER.

Je vous quitte. Mais daignez ſonger que

vous m'avez rendu le plus heureux de tous les hommes. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

AGLAÉ *ſeule.*

JE tremble. Si c'étoit ma mere ! O ciel ! je crains ſa préſence. Ah ! je ſuis donc coupable... Il faut me taire, je l'ai promis... Eh quoi, je lui cache le premier ſecret de ma vie ! que dis-je ? le ſeul important que j'aurai jamais. Elle l'ignorera toujours.... Mais moi, je le ſaurai, & je me le reprocherai éternellement... Il l'adoroit.... Mais elle ne pouvoit aimer que moi.... Il me ſemble que je l'entends.... Ma fille, mon Aglaé me tient lieu de tout; je lui ſacrifie le monde, ſes plaiſirs, ma jeuneſſe. Je lui conſacre ma vie. . . . Voilà ſans doute ce qu'elle lui diſoit.... ô Dieu !... Et moi... & moi... Oh, pour le coup, quelqu'un vient. N'entends-je pas ſa voix ?... Oui, c'eſt elle... O mon Dieu ! je ſuis prête à me trouver mal.

*

SCENE IX.

AGLAÉ, CELANIE.

CELANIE.

VENEZ donc dîner, ma fille ; on vous attend... Mais, ciel ! comme vous voilà pâle & défaite !

AGLAÉ.

Ce n'eſt rien, maman.... Non.... ce n'eſt rien.

CELANIE.

Mais, mon enfant, vous êtes toute tremblante ?

AGLAÉ.

J'ai eu une eſpece d'étourdiſſement.... Il eſt paſſé.... Je ſuis bien.

CELANIE.

Vous m'inquiétez beaucoup.

AGLAÉ *lui prenant la main.*

Que vous êtes bonne !... Ah, maman !

CELANIE.

Ma fille !... Vous ne ſavez pas à quel point vous m'êtes chere.

AGLAÉ.

Ah, Dieu! je ne le ſais pas, quand tout me le prouve à chaque inſtant!

CELANIE.

Vous ſerez toujours l'objet que j'aimerai le mieux, le croirez-vous, à jamais? . . . quels que ſoient les événemens de ma vie.

AGLAÉ.

Hélas! quand vous ayez tout fait pour moi, ſi vous doutez de mon cœur, quelles devroient donc être mes craintes ſur l'opinion que je vous deſire de mes ſentimens? . . . moi qui n'ai rien prouvé. . . .

CELANIE.

Ah, mon enfant! ne trouvé-je pas tous les jours au fond de ton ame l'unique, le ſeul bien qui pouvoit payer mes ſoins & ma tendreſſe? Je n'étois que ta mere, tu m'as fait ton amie; je poſſede toute ta confiance: que me faut-il de plus? . . . Va, tu fais plus pour mon bonheur que je ne puis faire pour le tien.

AGLAÉ *à part.*

Quel trait déchirant!

CELANIE.

Si tu ſavois quel charme inexprimable

j'éprouve à lire dans ton cœur, ce cœur ſi naïf & ſi ſenſible!... Une choſe cependant manquoit à ma félicité, il faut que je l'avoue.... La confiance entre nous n'étoit pas & ne pouvoit être entiérement réciproque. Ton extrême jeuneſſe m'en impoſoit la loi ; mais que cette réſerve m'a ſouvent coûté!... Que ma tendreſſe ſe reprochoit une prudence ſi pénible!... Enfin ta raiſon formée & perfectionnée rapproche la diſtance de nos âges, & bientôt je pourrai n'avoir plus de ſecrets pour toi... De ce moment ſeul, je ſerai parfaitement heureuſe.

AGLAÉ *à part.*

Je n'y puis plus tenir... (*Elle tombe à ſes peids.*) Ah! c'en eſt trop.

CELANIE *la releve & la prend entre ſes bras.*

Que cette ſenſibilité me touche!.... Ah, mon enfant! ton viſage eſt couvert de larmes... Ah! que tu mérites bien....

AGLAÉ *avec force.*

Ecoutez-moi, maman, écoutez-moi.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

Madame eſt ſervie.

CELANIE.

Eſſuie tes larmes, chere enfant; on va croire

que je t'ai grondée.... Viens.... Quel doux entretien, & que je le quitte avec peine! (*Elle l'embraſſe.*)

AGLAÉ *à part.*

J'allois tout découvrir.

CELANIE.

Viens, ma fille, on nous attend. Viens, ce ſoir nous nous retrouverons ſeules.

AGLAÉ *à part en s'en allant.*

Hélas, qu'elle eſt loin d'imaginer tout ce qu'elle m'a fait ſouffrir! (*Elles ſortent.*)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELANIE, EMILIE.

CÉLANIE.

OUI, j'ai un ſecret important à vous apprendre, un ſecret qui va vous remplir d'étonnement, un ſecret enfin....

EMILIE.

Finiſſez donc; à quoi bon me prévenir de tout ce que j'éprouverai? Vous me faites mourir d'impatience.

CÉLANIE.

Vous êtes bien vive... Mais eſt-il poſſible que vous n'ayez pas pénétré ? . . .

EMILIE.

Eh, mon Dieu ! quel préambule ! Si c'étoit une autre que vous, je croirois en vérité qu'il s'agit d'une confidence d'amour.

CELANIE.

Vous allez donc être bien ſurpriſe ?

EMILIE.

Voilà une jolie plaiſanterie, & bien de ſaiſon, quand vous voyez mon inquiétude !

CÉLANIE.

Je ne parle que trop ſérieuſement.

EMILIE.

Comment, il ſe pourroit ?... Mais non, cela n'eſt pas poſſible.

CÉLANIE.

A quel point ne dois-je pas rougir d'une foibleſſe qui vous paroît ſi inconcevable ?

EMILIE.

Quoi, vous aimeriez ?

CELANIE.

J'ai combattu plus d'un jour... Mais enfin ma fille eſt élevée, je vais l'établir.

EMILIE.

Vous l'aviez prévu, je ſuis pétrifiée... Mais, de grace, quel eſt l'objet? . . .

CELANIE.

Pouvez-vous le demander? Vous, témoin depuis ſix ans. . .

EMILIE.

Mon frere?...

CELANIE.

Et quel autre que lui? ...

EMILIE.

Ah, je reſpire! Ah, ma chere amie, que vous me charmez! Mon frere! Quels ſeront ſes tranſports, ſon ivreſſe!... Mais comment avez-vous pu cacher ſi long-tems?...

CELANIE.

Ecoutez mon hiſtoire & ma juſtification. Dans les premiers tems de la paſſion de votre frere, trop d'obſtacles nous ſéparoient pour que j'y fuſſe ſenſible; ſa jeuneſſe, l'éducation de ma fille, qui demandoit tous mes ſoins, tout alors m'éloignoit de lui. Depuis, ſa conſtance, les vertus & les agrémens qu'il me découvroit chaque jour, lui méritérent mon eſtime & mon amitié: mais mon cœur étoit encore paiſible;

& lorſque je forçai ſon amour au ſilence, quand j'achevai de lui ravir un reſte d'eſpoir qu'il conſervoit malgré moi, ſa douleur me toucha, mais ne me changea point. Je ne doutai pas qu'il ne prît enfin ſon parti, qu'il ne s'éloignât de moi, & ne parvînt à ſe guérir. Quelle fut ma ſurpriſe de le voir plus aſſidu, plus tendre & plus empreſſé que jamais, ſans oſer ſe permettre ni plaintes ni reproches, heureux du ſeul plaiſir de me voir & de me conſacrer ſa vie! Tant de ſoumiſſion, tant de conſtance & de délicateſſe me toucherent enfin. Je m'abuſai longtems ſur le ſentiment que j'éprouvois. Je voulois n'y voir que l'effet d'une juſte reconnoiſſance; mais bientôt l'illuſion ceſſa, je connus que je l'aimois autant que je m'en crois aimée. Je voulus vainement combattre un penchant ſi doux: il n'étoit plus tems.

EMILIE.

Et pourquoi le combattre? N'êtes-vous pas trop heureuſe d'aimer enfin l'objet dont vous êtes adorée, de pouvoir d'un ſeul mot payer tout ce qu'il a ſouffert?

CÉLANIE.

Avant de m'occuper de ma deſtinée, je vou-

lois fixer celle de ma fille, & ne ſonger à moi qu'après avoir aſſuré ſon ſort.

EMILIE.

Votre mariage n'y changera rien. La fortune de mon frere eſt aſſez conſidérable...

CÉLANIE.

Tous mes vœux, à cet égard, ſont remplis; j'ai fait un choix pour Aglaé.

EMILIE.

En eſt-elle prévenue ?

CELANIE.

Non; mais je vais l'en inſtruire, & terminer ſans différer.

EMILIE.

Et quel eſt cet objet?

CELANIE.

C'eſt le marquis d'Hercy. Sa fortune, ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel, tout me fait deſirer vivement cette affaire. Je ne puis douter qu'il n'aime ma fille : ſon aſſiduité, le plaiſir qu'il trouve à m'en parler ſans ceſſe, me le prouvent aſſez. D'ailleurs, à tous égards, ma fille eſt un parti fort ſortable, & même avantageux pour lui ; ainſi je ſuis très-ſûre...

EMILIE.

Aglaé, je n'en doute pas, vous obéira ſans peine.

CÉLANIE.

Ah! s'il falloit nous ſéparer, elle ne pourroit s'y réſoudre; & moi, j'en mourrois. Mais, grace au Ciel, un tel malheur n'arrivera jamais; & la premiere des conditions que je veuille impoſer en la donnant, c'eſt que nous paſſerons enſemble notre vie entiere. De cette maniere, ma fille ne verra qu'avec plaiſir une union que je ſouhaite. Le marquis eſt aimable; il eſt jeune; Aglaé eſt ſoumiſe & ſenſible: ſon cœur eſt libre, j'en ſuis bien certaine; car s'il eût éprouvé le plus léger mouvement de préférence, je l'aurais ſu par elle; ſa confiance en moi eſt ſans réſerve; elle ſait ſi bien que j'y attache le bonheur de ma vie!

EMILIE.

Ah, ma chere amie, que vous allez être heureuſe! Quel deſtinée que la vôtre! Une fille charmante & chérie, établie par vos ſoins de la maniere la plus brillante & la plus agréable, qui deviendra votre compagne, votre ſocieté, qui vous devra ſes vertus, ſon exiſ-

tence,

tence, ſes ſuccès, ſon bonheur; un gendre qui vous aime, qui vous connoît, qui vous admire; un amant, un époux dont vous ſerez adorée, qui ne vivra, qui n'exiſtera que pour vous, dont l'amour & la reconnoiſſance égaleront l'excès de ſa félicité.

CELANIE.

Quel tableau! Quelle peinture délicieuſe! Elle raſſemble tous les traits qui peuvent toucher mon cœur.

EMILIE.

Ah! je brûle de voir mon frere inſtruit.

CELANIE.

Il ne doit l'être que par moi. Décidée à parler, je hais les détours, & je veux qu'il n'apprenne que de ma bouche....

EMILIE.

Juſte ciel! quelle ſera ſa joie! Il en mourra... Mais quel moment choiſirez-vous?

CELANIE.

Ma fille doit venir ici; je vais lui déclarer le ſort que je lui deſtine. Quand j'aurai préparé ſon cœur, je verrai le marquis; & cette affaire décidée....

EMILIE.

Ah! pourquoi différer d'apprendre à mon frere? ...

CELANIE.

Je vous conjure de modérer votre impatience, & ſur-tout de garder un ſecret qui ce ſoit ou demain ceſſera d'en être un.

EMILIE.

Vous y pouvez compter; mais jamais diſcrétion ne m'aura paru ſi pénible.

CELANIE.

On vient. Voici l'heure où j'attends Aglaé; c'eſt elle, ſans doute.

EMILIE.

Je vous laiſſe avec elle, & je vous quitte tranſportée de joie, & réellement hors de moi-même.

CELANIE *l'embraſſant.*

Vous parliez de tout ce qui me rend heureuſe, & vous ne comptiez pas une amie telle que vous.

EMILIE.

J'oubliois mon bonheur pour ne m'occuper que du vôtre. Aglaé s'avance. Adieu, ma chere amie; bientôt un titre plus doux encore....

CELANIE.

Paix; voici ma fille.

EMILIE *à part, en s'en allant.*

Allons chercher mon frere; je ne lui dirai rien, mais il faut que je le voie. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

CELANIE, AGLAÉ.

CELANIE.

APPROCHEZ, mon enfant, j'ai beaucoup de choſes à vous dire. Profitons du moment où nous ſommes ſeules. Aſſeyez-vous.

AGLAÉ *à part.*

Je tremble. (*Elles s'aſſeyent l'une & l'autre.*)

CELANIE.

Vous êtes bien jeune, ma fille, vous n'avez que dix-ſept ans; mais votre raiſon, & j'oſe dire l'éducation que vous avez reçue, vous rendent fort ſupérieure à votre âge. Il eſt tems de ſonger à fixer votre ſort, & je ne doute pas que votre tendreſſe ne s'en rapporte là-deſſus aveuglément à l'excès de la mienne.

AGLAÉ.

Ah, mon Dieu! que ſignifie?...

CELANIE.

Vous devez prévoir ce qui me reſte à vous dire. Bientôt, ma fille, votre ſort ne dépendra plus de moi; mais vous croyez bien que je ne puis remettre des droits ſi chers qu'à l'objet que j'en juge le plus digne, & que mon cœur a dû m'éclairer ſur le choix.

AGLAÉ.

Maman !

CELANIE.

Je vais vous le nommer; c'eſt le marquis d'Hercy.

AGLAÉ.

O ciel !

CELANIE.

Vous pâliſſez, vos yeux ſe rempliſſent de larmes. Ah, mon enfant ! d'où vient ce trouble affreux ? Hélas ! dois-je le demander ? L'idée, ſans doute, que peut-être nous ceſſerons de vivre enſemble, agite & déchire ton ame.... Ah ! ma chere amie, raſſure-toi : rien jamais ne pourra nous ſéparer. Eh, puis-je exiſter ſans toi !

AGLAÉ *à part.*

Où fuir ? où me cacher ?

CÉLANIE.

Répondez-moi, ma fille ; & banniſſez de vaines inquiétudes.

AGLAÉ *à part.*

Que lui dirai-je ? ô Dieu ! (*haut.*) Eh, je ſuis ſi heureuſe !... Ah, laiſſez-moi ne dépendre que de vous !

CÉLANIE.

Ce ſentiment eſt naturel, il me charme ; cependant je dois le combattre. Je céderai mes droits, mais vous pourrez me les conſerver. Ils m'en ſeront plus chers ; je les tiendrai de votre tendreſſe, & non de votre devoir. Enfin, ma fille, je ſuis décidée, & je vous demande votre parole, afin de pouvoir donner la mienne.

AGLAÉ.

Ma parole... Non, non, jamais.

CELANIE.

Que dites-vous ?

AGLAÉ *ſe jetant à genoux.*

Pardonnez-moi une réſiſtance ſi coupable ; je meurs ſi je vous déplais, mais je meurs ſi j'obéis.

CELANIE.

O ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe ! Eſt-ce vous

qui parlez? Dans quel état vous êtes!

AGLAÉ.

Maman, maman, ayez pitié de moi.

CELANIE.

Mais, grand Dieu! modérez-vous... Parlez; donnez-moi des raiſons... Parlez donc, ma fille. Vous me déſeſpérez.

AGLAÉ.

Oui, je vais tout vous avouer.... Un mouvement ſurnaturel, invincible, s'oppoſe...

CELANIE.

Vous éloigne du marquis?.. Vous le haïſſez?... Mais pourquoi?... Répondez donc.

AGLAÉ *à part.*

Elle ne veut pas m'entendre, & je n'ai pas le courage...

CELANIE.

Encore une fois, ma fille, votre ſilence me tue... D'où peut venir une averſion ſi déraiſonnable? Qu'avez-vous à lui reprocher?... Vous ne voulez donc pas répondre?

AGLAÉ.

Je n'ai point de haine: mais...

CELANIE.

Mais.... achevez... En vérité, une autre à

ma place concevroit d'étranges idées... Mais je vous connois trop bien... Ma fille, vous êtes un enfant. J'attribue, je pardonne à votre âge toute cette ſcene qui réellement m'a troublée un moment. Vous êtes trop déconcertée, trop émue pour attendre de vous une réponſe à préſent. Je vous la demanderai ce ſoir. N'en parlons plus; embraſſez-moi.

AGLAÉ.

Que de bontés!

CELANIE.

Pauvre petite! dans quel état elle eſt!... Ce mot de mari eſt donc une terrible choſe... Oh, comme elle rougit!.. Quelqu'un vient. (*à part.*) Dieu! c'eſt le chevalier.

AGLAÉ *à part.*

O ciel, quel nouvel embarras!

SCENE III.

CELANIE, AGLAÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part.*

AGLAÉ eſt avec elle... Je n'oſe l'aborder.

CELANIE *à part.*

Que me veut-il!

LE CHEVALIER *à part.*

Emilie m'envoie ici... pour mon bonheur, dit-elle... & j'y trouve Aglaé; quel préſage!

CELANIE *à part.*

Il paroît tremblant... agité... Emilie l'auroit-elle inſtruit? (*haut.*) Chevalier, eſt-ce moi que vous cherchiez?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

CELANIE.

Eh bien?...

AGLAÉ *à part.*

Ah, juſte ciel! que veut-il dire?

LE CHEVALIER *à Célanie.*

Ma ſœur....

CELANIE.

Vous ſauriez déjà?...

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

CELANIE.

Mais que vous a dit Emilie?

LE CHEVALIER.

Que vous aviez un ſecret important à m'apprendre. Elle n'a pas voulu s'expliquer davantage.

CELANIE.

C'étoit déjà vous en trop dire. Allez, ma

fille, j'irai bientôt vous retrouver. (*Elle l'embraſſe, & lui dit tout bas :*) Adieu, mon enfant, ſongez que j'attends tout de vos réflexions.

AGLAÉ *fait quelques pas, & dit tout bas au chevalier, pendant que Célanie rêve :*

Saiſiſſons cet inſtant, & jetons-nous à ſes pieds.

LE CHEVALIER *bas à Aglaé.*

Ce ſeroit vous perdre.... au moment où nous pouvons tout eſpérer. Sortez, de grace. (*Il change de place, & Célanie ſe trouve entr'eux deux.*)

AGLAÉ, *à part.*

Seroit-il poſſible ? .... (*haut.*) Adieu, maman.

CÉLANIE *lui prenant les mains.*

Ma fille.... Je vois la peine que vous avez à me quitter.... Mais il le faut pour un inſtant... (*Elle la regarde avec attendriſſement, & dit en ſe tournant du côté du chevalier :*) Que je l'aime !

LE CHEVALIER.

Qu'elle en eſt digne, & que vous méritez bien toute ſa tendreſſe !

CÉLANIE *au chevalier.*

Ah ! je la poſſede, ſoyez-en ſûr. (*Aglaé ſaiſit*

une des mains de Célanie, & pour cacher ſon trouble en la baiſant, elle reſte la tête baiſſée, & appuyée ſur cette main de maniere qu'on ne voit pas ſon viſage.)

Le chevalier prend l'autre main de Célanie, & ſe trouve à peu près dans la même attitude.

CÉLANIE *avec beaucoup d'émotion.*

Ma fille... mon cher chevalier.... que vos ſentimens me rendent heureuſe!... que vous m'êtes chers l'un & l'autre!

LE CHEVALIER.

Vous voyez devant vous les deux objets qui vous aiment le mieux.

CÉLANIE.

Ah! je le ſais.... Oui, je lis dans vos cœurs.

AGLAÉ.

Oui, maman, liſez.... (*Le chevalier effrayé lui fait un ſigne qui l'arrête.*)

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle daignera-t-elle me pardonner, ſi j'oſe lui rappeller que madame a bien voulu me faire eſpérer un moment d'entretien ſecret?

CELANIE.

Hélas! vous l'affligez.... Allez, mon enfant, allez; bientôt votre heureuſe mere n'aura plus de ſecrets pour vous.

AGLAÉ *à part, en s'en allant.*

C'eſt lui qui me force au ſilence. Mais que mon cœur me le reproche, & que je ſuis à plaindre ! (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

CELANIE, LE CHEVALIER.

CELANIE *après un moment de ſilence.*

CHEVALIER, je ne voulois vous parler que demain.

LE CHEVALIER.

Que demain !... Attendre ſi long-tems un ſecret qui vous touche !

CELANIE.

Vous devez être compris dans un tel ſecret. S'il m'intéreſſe, vous en êtes l'objet, ſans doute : voilà du moins ce que vous avez pu deviner.

LE CHEVALIER.

Ah, madame !.... achevez.

CELANIE.

Faut-il qu'il ſoit ſi néceſſaire que je m'explique mieux ! Depuis le tems que vous me connoiſſez, n'avez-vous pas appris à lire dans mon cœur ?

LE CHEVALIER.

De grace, madame....

CELANIE.

Je m'occupe de votre ſort; je veux le changer; y conſentirez-vous?

LE CHEVALIER *à part.*

Quel eſpoir vient enivrer mon cœur!.... Aglaé....

CÉLANIE.

Je vois votre ſurpriſe; j'y vais mettre le comble. Je ne ſuis plus cette femme inſenſible, ingrate, que tout autre que vous eût peut-être haïe, & ſans doute oubliée.... Mes yeux ſe ſont ouverts; l'eſtime & la reconnoiſſance m'ont conduite à des ſentimens qui font aujourd'hui mon bonheur. Je vous rends l'arbitre de ma vie & de ma deſtinée. Je ne rougis point d'un aveu ſi doux & ſi bien mérité. Votre conſtance, votre amour le juſtifient, & je me livre avec tranſport à cette paſſion ſi chere qui remplit à jamais mon ame.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! grand Dieu!.... Eſt-ce bien vous? eſt-ce en effet Célanie qui vient de me parler?

CELANIE.

Oui, c'eſt moi, c'eſt moi qui vous aime avec un excès que vous ſeul pourrez comprendre.

LE CHEVALIER.

Où ſuis-je! ô ciel!

CELANIE.

Quel égarement ſe peint dans vos yeux? Où courez-vous?

LE CHEVALIER.

Ah! laiſſez fuir un malheureux qui ne ſe connoît plus.

CELANIE.

L'effroi, la terreur défigurent vos traits.... Arrêtez, arrêtez.

LE CHEVALIER.

Hélas, que m'avez-vous appris!

CELANIE.

Vous me faites frémir.

LE CHEVALIER *s'approchant & ſe jetant à ſes genoux.*

Ah, je vais vous porter le coup le plus mortel!

CELANIE.

Vous devez concevoir l'excès de ma ſur-

prise.... Tout décèle la violence des mouvemens qui vous agitent; & dans vos transports furieux, je ne vois que des marques de douleur..!.... O ciel! aurois-je dû m'attendre!....

LE CHEVALIER.

Ah, madame! il n'est plus tems.....

CELANIE.

Il n'est plus tems?..... Vous ne m'aimez plus?

LE CHEVALIER.

Vous m'êtes toujours plus chere que ma vie.

CELANIE.

Et pourquoi donc, cruel, me plonger dans ce trouble affreux, quand je vous offre & mon cœur & ma main?

LE CHEVALIER.

Si j'osois les accepter, je serois le plus vil, le plus méprisable de tous les hommes.

CELANIE.

Et qui peut s'opposer?....

LE CHEVALIER.

N'en demandez pas davantage, vous me presseriez en vain. Un obstacle invincible nous sépare à jamais; votre indifférence m'accabloit,

votre amour me déſeſpere. Vous êtes née pour empoiſonner mon ſort, pour déchirer mon ame par des tourmens qui ne ſont faits que pour moi..... Que dis-je ? Ah, Dieu !..... Pardonnez cet affreux égarement.... Je vous outrage, je m'emporte.... Je vais cauſer votre malheur. Quelle funeſte idée ! Ah, madame ! plaignez-moi, oubliez-moi ! Adieu, adieu pour jamais.

CELANIE.

Et vous m'abandonnez !... & vous me livrez ſans remords à l'horreur de ma deſtinée ! En perdant votre amour, j'ai donc auſſi perdu tous mes droits à votre confiance, à votre compaſſion ?.. Un autre objet vous attache, un autre engagement vous lie : voilà ce que j'ai pu comprendre... Mais, répondez ; falloit-il m'abuſer par des ſoins ſi tendres & ſi conſtans ? Falloit-il me cacher avec tant d'artifice un cœur qui ne s'ouvre enfin que pour me donner la mort ? Votre amitié m'eût conſolée. Qui donc a pu me la ravir ? Quels ſont mes crimes ? Parlez.

LE CHEVALIER.

Je ne vous impute rien : je ſuis au déſeſpoir, & je n'accuſe que moi-même.

CÉLANIE.

Vous m'avouez donc du moins qu'un autre objet ?...

LE CHEVALIER.

Je dois me taire, vous fuir, vous regretter, & mourir du malheur qui m'arrache d'auprès de vous.

CÉLANIE.

Et moi, je dois vous déteſter comme un monſtre odieux, indigne de tous les ſentimens que vous m'aviez inſpirés. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Je puis me vaincre; je puis vous conſerver encore mon eſtime & mon amitié. Je puis être dédommagée de tout par votre bonheur, & lui ſacrifier le mien; mais j'exige que votre confiance ſoit entiere & ſans réſerve, que votre ame me ſoit ouverte.

LE CHEVALIER.

Je ne le puis. Je renonce au bonheur; il n'en eſt plus pour moi, & le tems me rendra votre eſtime.

CELANIE.

Eloignez-vous, ſortez, & ne vous offrez jamais à mes yeux. Partez, aſſuré de ma haine, de mon mépris, & de tout le reſſentiment dont une

une femme outragée peut être capable.

LE CHEVALIER.

Je pars le plus infortuné de tous les hommes. Soyez contente, si vous désirez la vengeance.

CELANIE.

Je desire de mourir.

LE CHEVALIER.

En recevant un éternel adieu, daignez du moins m'écouter un instant. Je vous quitte, je vous quitte pour jamais; je m'éloigne de vous, que j'ai tant aimée; de vous, toujours nécessaire au bonheur de ma vie. Mais, en vous perdant, croyez que je renonce à tout, à l'amour, à l'ambition, à la gloire; je vais dans une solitude profonde ensevelir des jours malheureux, qui ne doivent plus s'écouler près de vous.

CELANIE.

Quel mêlange inoui de tendresse & de cruauté! ou plutôt quelle odieuse dissimulation! Si votre ame étoit sensible, m'abandonneriez-vous, refuseriez-vous la preuve de confiance?...

LE CHEVALIER.

Adieu, madame; je ne puis supporter da-

vantage un entretien qui me tue.

CELANIE.

Ecoutez-moi pour la derniere fois... Je ne reçois point vos adieux; vous partirez demain, ſi vous voulez; je veux aujourd'hui vous revoir & vous parler encore.

LE CHEVALIER.

Pourquoi retarder ce moment douloureux, mais inévitable?

CELANIE.

Me refuſerez-vous encore cette unique & derniere grace?

LE CHEVALIER.

Je vous obéirai.... Mais daignez ſonger à l'état où je ſuis, & combien il me ſera difficile de me contraindre aux yeux de tout ce qui vous entoure.

CELANIE *avec amertume.*

Vous ſaurez feindre: cet effort vous coûtera peu. Enfin, puis-je compter ſur votre parole?

LE CHEVALIER.

Vous le voulez, je vous la donne.

CELANIE.

Il ſuffit. J'ai beſoin d'être ſeule; laiſſez-moi.

LE CHEVALIER *à part, en s'en allant.*

Dans le trouble où je ſuis, quel conſeil, quel parti dois-je ſuivre ? (*Il ſort.*)

SCENE V.

CELANIE *ſeule.*

JE n'en ſuis plus aimée.... Qui l'auroit pu croire !... Une autre, ſans doute, poſſede ſon cœur... Un obſtacle invincible, m'a-t-il dit, nous ſépare à jamais... Quel eſt donc cet obſtacle ?... Quel objet a pu ?... Il ne connoît, il ne voit perſonne que moi, que... Quelle accablante & funeſte idée ſe préſente encore à mon eſprit !... Hélas ! je la repouſſois tout-à-l'heure, lorſque ſon déſeſpoir, ſes remords, ſon effroi me l'offroient confuſément..... Ma fille, accablée de douleur, refuſe de m'obéir... & le chevalier, interdit, hors de lui, frémit des ſentimens qu'il m'inſpire... Quoi ! ſeroient-ils d'accord pour me trahir & m'abuſer ?... O ciel ! ce doute affreux pénetre & déchire mon ame... Non, il n'eſt pas poſſible ; tant d'ingratitude n'eſt pas vraiſemblable... Peut-

être l'aime-t-il ; mais Aglaé, mais ma fille l'ignore : elle me l'auroit appris... Je succombe à tant d'agitation. Allons chercher Emilie..... Quel fâcheux contretems ! Que me veut Mélite ?

SCENE VI.

MELITE, CELANIE.

MELITE.

Ah, madame ! rassurez-moi, votre fille en pleurs se désole. Je l'ai rencontrée dans un état.... Mais vous-même, dans quelle situation je vous trouve !

CELANIE.

Je ne puis vous dire....

MELITE *à part.*

Consommons mes desseins. (*haut.*) Je ne vous presse point ; mais je devine facilement ce qui vous agite.

CELANIE.

Que dites-vous ?

MELITE.

Vous avez découvert....

CELANIE.

De grace, achevez.

MELITE.

La passion mutuelle du chevalier & d'Aglaé.

CELANIE.

La passion mutuelle!... A peine je respire.

MELITE.

Eh bien, madame, pourriez-vous condamner un amour innocent, qui doit plutôt mériter votre indulgence & votre intérêt?... Pardonnez à votre fille le mystere qu'elle vous en a fait; ne l'attribuez qu'à sa timidité, qu'à la crainte de vous déplaire. Nous vous supposions d'autres vues pour elle; & cette idée...

CELANIE.

Vous étiez donc, madame, dans cette confidence?

MELITE.

Je vous l'avoue: leur amour, l'excès de leur passion m'a vivement touchée.... En les favorisant, je leur ai fait connoître tout ce qu'ils vous devoient l'un & l'autre. Ce soin étoit inutile; croyez qu'ils en sont persuadés jusques au fond du cœur. Je m'étois chargée de les servir près de vous, & je vous conjure, au nom

de la tendreſſe de votre fille pour vous, au nom de la vôtre, de ne point vous oppoſer....

CELANIE.

Il ſuffit, madame.... je connois le prix de vos ſoins... Vous n'avez pas, je crois, penſé que vos droits ſur ma fille puſſent s'étendre au-delà d'une intrigue conduite juſqu'ici avec tant de prudence? Elle eſt découverte, votre rôle eſt fini. Je ne dois du mien compte à perſonne: & vous apprendrez mes deſſeins, quand j'en inſtruirai ma famille. (*Elle ſort.*)

SCENE VII.

MELITE *ſeule.*

ELLE ſort furieuſe.... Ma feinte a réuſſi, en paroiſſant la croire inſtruite. J'ai confirmé tous ſes ſoupçons ſans me compromettre, puiſque tout ceci n'aura l'air que d'une imprudence de ma part. J'ai porté ſa rage au comble contre ſa fille & le chevalier qu'elle regrette, j'en ſuis certaine, ſûrement par vanité, & peut-être par ſentiment. Nous voilà pour jamais brouillées l'une & l'autre; mais, que m'importe? Je la

hais, je m'en venge, je la démaſque aux yeux du marquis.... Mais le voici.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, MELITE.

MELITE.

AVEZ-VOUS rencontré Célanie?

LE MARQUIS.

Non, madame; je la cherchois. Aglaé s'eſt trouvée fort mal; elle s'eſt évanouie. Emilie eſt auprès d'elle, &....

MELITE.

La vue de ſa mere ne feroit qu'irriter ſes maux.

LE MARQUIS.

Comment?

MELITE.

C'eſt qu'elles ſont rivales. Célanie eſt outrée de l'amour du chevalier.

LE MARQUIS.

Cette fable a peu de vraiſemblance.

MELITE.

Encore une fois, ſouvenez-vous de ce que

je vous ai dit. Ouvrez les yeux, examinez la conduite de Célanie ; & si vous n'y voyez pas tout l'emportement de la jalousie & de la passion, je vous permets de l'adorer & de l'admirer toujours. Toute cette prétendue tendresse pour sa fille, tout cela n'est qu'hypocrisie ; vous en serez convaincu avant la fin du jour.

LE MARQUIS.

Je n'en crois rien, madame.

MELITE.

Votre prévention cessera. En attendant, je vous laisse, livré à vos réflexions. (*Elle sort.*)

LE MARQUIS.

Quelle méchante femme ! Allons, s'il est possible, trouver Célanie, & l'instruire enfin, sans délai, de tous les sentimens qu'on veut en vain arracher de mon ame. (*Elle sort.*)

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, EMILIE.

EMILIE.

OUI, je ſuis au déſeſpoir ; Célanie en mourra ; ſon cœur eſt déchiré du trait le plus ſenſible, dédaignée par ce qu'elle aime, & dans quel moment !... & pour qui !

LE CHEVALIER.

Faut-il que l'imprudence de Mélite ?...

EMILIE.

L'imprudence !... Ah ! croyez qu'elle triomphe ; & quoi que vous en puiſſiez dire, c'eſt une noirceur, j'en ſuis ſûre. Mais vous, mais vous, mon frere, quels remords, quels regrets affreux ne devez-vous pas éprouver !

LE CHEVALIER.

Pouvois-je prévoir ?...

EMILIE.

Non, vous n'êtes pas excuſable. Il falloit parler. Célanie ne méritoit pas cette odieuſe & coupable diſſimulation. Je ne vous le cache

pas, elle eſt outrée contre vous, & ſur-tout contre ſa fille. Plus elle l'aimoit, plus elle comptoit ſur ſa confiance, plus elle ſe trouve outragée, trahie & malheureuſe. Je ne penſe pas que rien puiſſe la ramener; elle eſt dans un état qui perce l'ame. Elle m'a demandé de la laiſſer ſeule quelques inſtans. Elle pleure, elle gémit; votre nom, celui d'Aglaé, ſont ſans ceſſe dans ſa bouche. Ces noms, ce matin encore ſi doux & ſi chers pour elle, ne lui retracent à préſent que de juſtes ſujets de douleur & de déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Dites-lui, de grace, que je la ſupplie de me rendre ma parole, & de me permettre de fuir à jamais tout ce qui m'attachoit à la vie. Je meurs ici; ma ſœur, obtenez d'elle....

EMILIE.

Je crois l'entendre. Eloignez-vous.

LE CHEVALIER.

Je vais dans ma chambre attendre votre réponſe. Adieu; qu'elle me plaigne du moins.

EMILIE.

Sortez. C'eſt elle. J'irai vous retrouver. (*Il ſort.*) (*Emilie continue.*) Son air annonce plus

de calme & de tranquillité. Mais quelle ſombre triſteſſe !

SCENE II.

CELANIE, EMILIE.

EMILIE.

Eh bien, ma chere amie, vous me paroiſſez moins agitée. . . . Hélas ! je ne cherche point à vous donner de vaines conſolations. Je ne ſais que m'affliger avec vous : mais, en vérité, votre fille mérite plus d'indulgence. Votre ſenſibilité vous exagere ſes torts ; elle eſt accablée de douleur ; elle vous aime, elle vous chérit.

CELANIE.

Elle a moins trahi ſon devoir que ma tendreſſe : c'eſt mon cœur ſeul qui la juge ; elle ſait trop à quel point il eſt délicat & paſſionné ; elle a raiſon de redouter l'arrêt qu'elle a droit d'en attendre.

EMILIE.

Mon frere vous conjure de ſouffrir qu'il s'éloigne.

CELANIE.

Non, non, l'amour heureux doit l'arrêter.

EMILIE.

Ah ! croyez que l'amitié l'emporte dans son cœur sur tout autre sentiment : il n'est occupé que de vous.

CELANIE.

Il ose encore se dire mon ami, après m'avoir ravi le cœur & la confiance de ma fille !

EMILIE.

Ils ont été entraînés. . . .

CELANIE.

Ne cherchez point à le justifier, vous redoubleriez ma colere. . . Je ne suis plus moi-même, je ne me connois plus... Trahie par les objets les plus chers, humiliée, abusée, abandonnée, le moindre de mes tourmens est d'éprouver encore une passion honteuse & funeste, qui va me déshonorer aux yeux du monde, & qui m'avilit aux miens.

EMILIE.

Quelle vaine frayeur ! Il est si facile de cacher ce triste & malheureux secret !

CELANIE.

Et le puis-je ? Ai-je l'art de me contraindre ? N'est-il pas écrit sur mon visage ? Et d'ailleurs que m'importe que la haine ou l'envie le di-

vulgue? La vanité peut-elle aigrir ou diminuer de ſi mortelles douleurs? Voyez donc l'horreur de ma ſituation. Quel rôle me reſte maintenant? Les cruels m'ont ôté juſqu'à la douceur ſi conſolante, juſqu'au mérite de me ſacrifier pour eux; n'ont-ils pas diſpoſé ſans moi de leur deſtinée? Leur intelligence l'a fixée ſans retour; mon conſentement devient forcé; ſi je le donne, j'y ſuis contrainte; ſi je le refuſe, je ſuis cruelle & tyrannique... Je n'ai plus d'autre pouvoir que celui que me laiſſent les loix. Je ne ſuis mere encore que par elles.

EMILIE.

Ah! ſoyez ſûre que ce cruel conſentement ne vous ſera jamais demandé. L'obéiſſance d'Aglaé réparera ſes fautes, & mon frere n'aſpire qu'à s'éloigner d'elle pour toujours.

CELANIE.

Ma fille former une criminelle intrigue! ſe choiſir une autre confidente que moi!... Oui, ſi ſon amant ſeul eût arraché ſon ſecret, je l'excuſerois. Ce ne peut être, hélas! que dans le cœur d'une mere que la nature a le droit de l'emporter ſur l'amour: mais tramer un complot obſcur, me préférer ſa tante, lui ouvrir

ſon ame, la charger du bonheur de ſa vie, s'en repoſer ſur elle, m'oublier, ſe taire avec moi, que dis-je? me tromper... O ciel!

EMILIE.

Hélas! ils ſont plus à plaindre que vous, s'il eſt poſſible.

CELANIE.

Ils m'ont arraché le cœur... Dans les bras de ma fille, j'aurois trouvé quelque ſoulagement à mes peines. Il me la falloit pour eſſuyer des pleurs dont ſa tendreſſe tôt ou tard eût tari la ſource... Elle gémit, dites-vous, mais ſon amant peut la conſoler; il éprouve & partage ſa douleur. Peut-être, réunis dans ce même moment avec Mélite, ils oſent former encore de nouvelles intrigues.

EMILIE.

Ah! pouvez-vous le penſer? Mon frere, abſorbé dans ſon déſeſpoir, abjure un amour ſi funeſte.

CELANIE.

Les croyez-vous ſinceres? Ils ont pu me tromper une fois. Ils m'ont trop appris à connoître la défiance. Je me croyois aimée. Que j'étois heureuſe ce matin! Oui, oui, je ſaurai

me vaincre ; j'aurai le courage d'imiter l'exemple cruel qu'ils m'ont donné ; j'arracherai de mon ame les ſentimens qui la déchirent. C'eſt trop ſouffrir pour des ingrats... Il me ſemble que je ſuis ſeule dans l'univers... Où ſont-ils ? Je veux les voir en préſence l'un de l'autre ; qu'ils ſoient témoins des tourmens qu'ils me cauſent. Je veux que ma fille apprenne à quels maux elle me livre ; qu'elle connoiſſe mon amour, mon déſeſpoir.

EMILIE.

O ciel ! que dites-vous ? Ah ! cachez-lui toujours ce malheureux ſecret.

CELANIE.

Penſez-vous qu'elle l'ignore ? Non, non, elle m'aura obſervée ; elle le ſait, & elle m'abandonne à ma douleur... Que dis-je ? s'en occupe-t-elle ? Y réfléchit-elle ?... Ils craignent de voir aujourd'hui détruire toutes leurs eſpérances. Je ne leur parois qu'un juge redoutable & irrité. Ils ne penſent à moi qu'avec effroi. Ils me haïſſent peut-être.

EMILIE.

Ah, Dieu ! pourriez-vous croire ?...

CELANIE.

Auriez-vous jamais pu prévoir la deſtinée

qui m'accable ? Moi, juſqu'à ce jour ſi paiſible, ſi heureuſe, faut-il qu'une paſſion cruelle m'ait en même tems ravi la raiſon, le repos & le bonheur ? Hélas ! ma jeuneſſe s'eſt écoulée ſans orage dans l'innocence & la tranquillité. Dans l'âge des erreurs, livrée aux ſoins, aux ſentimens les plus doux & les plus purs, aurois-je alors pu preſſentir le ſort qui m'étoit réſervé ? Un ſeul inſtant vient de ternir quinze ans de félicité, de ſageſſe & de vertu... Je rougis du trouble affreux où je me ſuis livrée. Nulle conſolation ne me reſte, j'ai tout perdu... & ſans doute juſqu'à votre eſtime !

EMILIE.

Ah ! vos malheurs vous rendent à mes yeux mille fois plus chere & plus intéreſſante encore.

CELANIE.

Comme vous-même aujourd'hui m'avez abuſée !... Il vous adore, diſiez-vous. Quels ſeront ſes tranſports !... Ah ! ſi vous aviez pu voir ſon effroi, ſon horreur, le changement affreux de ſon viſage. (Et c'eſt là ce même homme que j'ai vu ſi tendre, ſi paſſionné, verſer à mes pieds tant de larmes !) Non, il ne m'a

m'a jamais aimée... Il ne vouloit que séduire un cœur dont l'indifférence irritoit son orgueil; mais il ne jouira, ni de ma foiblesse, ni de mes peines. Mon parti est pris. Je lui déroberai un spectacle si doux; je ne lui montrerai point de haine, il n'est digne que de mon mépris. Allez lui dire que je ne lui rends point sa parole, que j'exige qu'il tienne sa promesse. Demain il sera libre : il apprendra à me connoître, il verra si je suis maîtresse de moi-même. Allez, ma chere Emilie; & si vous rencontrez ma fille, envoyez-la moi.

EMILIE.

Que je redoute cet entretien!

CELANIE.

Rassurez-vous; mon cœur est trop aigri, trop blessé pour s'ouvrir : je ne veux que lui parler un instant.

EMILIE.

Adieu. Songez à votre gloire, & consultez votre tendresse pour Aglaé. (*Elle sort.*)

SCENE III.

CELANIE *ſeule.*

QUE ſuis-je devenue? Grand Dieu! dans quel abyme me précipite un cœur trop ſenſible!.... Moi, jalouſe!.... Et de qui?..... De cet objet ſi cher.... Ma fille!.... Ah! ſans ſon ingratitude, je lui ſacrifierois avec tranſport le bonheur de ma vie.... Mais quelle conduite que la ſienne! quelle diſſimulation!... Voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait pour elle depuis dix ans! Allons, il faut ſubir mon ſort; il faut m'armer d'un courage néceſſaire; c'eſt aſſez pleurer & gémir. La raiſon, l'indifférence & la paix, voilà déſormais les ſeuls biens qui me reſtent. L'éloignement, l'abſence, une ſolitude profonde me les rendront peut-être..... On vient. C'eſt elle. Quel moment!

SCENE IV.

CELANIE AGLAÉ.

(*Aglaé en pleurs, court ſe précipiter aux genoux de ſa mere, qui la releve avec ſévérité.*)

CELANIE.

ÉPARGNEZ-VOUS ces vaines démonſtrations:

en me privant du seul droit qui me fut cher, vous avez perdu tous les vôtres. Après vous avoir consacré ma vie, j'ai pu croire que votre confiance & votre amitié seroient le prix de mes soins : mais enfin je suis détrompée. Il suffit, ce reproche sera le dernier que vous recevrez jamais de moi.

AGLAÉ.

Ah ! plutôt retracez-moi toute l'imprudence fatale de ma conduite ; mais n'accusez point mon cœur.

CELANIE.

Je ne veux point d'explication. J'ai voulu vous parler pour vous instruire de votre destinée ; car elle dépend de moi ; & nul complot, nulle intrigue ne peut vous soustraire.....

AGLAÉ.

Quel cruel langage ! Il m'accable..... O Dieu ! pourriez-vous croire que votre autorité sur moi ne me fût pas aussi chere qu'elle est sacrée ?

CELANIE.

Cependant, à peine sortie de l'enfance, vous avez osé faire un choix sans mon aveu.

AGLAÉ.

Ah ! rendez-moi votre tendresse, & j'y

407117A

renonce ; je l'abjure avec tranſport.

CELANIE.

Vous me connoiſſez trop pour me ſoupçonner capable d'une telle tyrannie. Vous avez trahi, pour l'amour, votre devoir, la nature & la reconnoiſſance. Je dois juger de ſon excès par tout ce qu'il vous a fait enfreindre. . . . Soyez ſatisfaite, ce jour même le chevalier recevra votre main. Ma parole eſt inviolable : vous y pouvez compter.

AGLAÉ.

Ah, ma mere ! . . . . Achevez, que le retour de vos bontés. . . .

CELANIE.

La joie éclate dans vos yeux : tous vos deſirs ſont remplis. Ecoutez ce qui me reſte à vous apprendre. Autrefois mon eſpoir le plus doux fut de finir ma carriere dans les bras d'une fille chérie, dont je me croyois aimée. Aujourd'hui que mes yeux ſont enfin ouverts. . . .

AGLAÉ.

Que dites-vous ? Grand Dieu ! . . . . auriez-vous la barbarie ? . . . .

CELANIE.

Les tems ſont différens. Il faut nous ſéparer ;

demain je pars.... Votre tante vous reste ; elle vous servira de guide.

AGLAÉ.

Vous voulez donc ma mort ? Juste ciel ! quel arrêt, & quelle cruauté !.... Non, non, je vous suivrai par-tout.

CELANIE.

Cessez, cessez ces éclats superflus. Est-ce à vous à vous plaindre ?... Mon parti est irrévocable, & rien ne peut le faire changer. (*Elle veut sortir.*)

AGLAÉ *l'arrêtant.*

Arrêtez, ma mere, arrêtez....

CELANIE.

Laissez-moi. Qu'espérez-vous de cette violence ? Laissez-moi, vous dis-je ; ne suivez point mes pas. Obéissez-moi du moins pour la derniere fois. (*Elle sort.*)

SCENE V.

AGLAÉ *seule.*

Elle me fuit !.... Ah, grand Dieu ! que vais-je devenir ? Je l'avois bien prévu.

SCENE VI.

MELITE, AGLAÉ, LE CHEVALIER.

MELITE.

Nous vous cherchions. . . . Mais quel excès de douleur ? . . .

LE CHEVALIER.

Je viens vous dire un éternel adieu.

AGLAÉ.

Ah ! partez ; éloignez-vous. . . .

MELITE.

Mais pourquoi vous livrer au découragement ? Célanie eſt plus calme. Attendez tout du tems & de ſa raiſon.

AGLAÉ.

Ah ! il ne m'en a déjà que trop coûté de ſuivre vos conſeils. Je n'en veux plus recevoir que de mon cœur.

MELITE.

Célanie s'oppoſe au départ du chevalier. Ne voyez-vous pas ſon deſſein ? Elle balance encore aujourd'hui ; le dépit combat ſa tendreſſe pour vous : mais demain elle cédera à tous nos efforts réunis.

LE CHEVALIER.

Non, non; je renonce à toute eſpérance. (*à Aglaé.*) Je ne voulois que vous voir un moment, pour vous peindre des regrets qui déchirent mon ame : & demain, c'en eſt fait, je m'éloigne à jamais.

AGLAÉ.

Que je rentre ſous le joug d'une mere à qui je dois ſacrifier juſqu'au bonheur de ma vie, j'obéis à mon devoir, la nature m'en fait une loi ſacrée : mais vous voir avec tant de facilité prêt à me quitter, à m'abandonner.... Ah! ce dernier trait manquoit au malheur qui me pourſuit. Partez, partez, monſieur.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous? ô ciel! Eſt-ce vous qui m'accuſez?.... Quand je m'immole à votre repos, quand j'obéis à vos ordres, quand cet effort affreux m'arrache le cœur, vous avez la cruauté....

MELITE.

Elle a raiſon; ſon rôle doit être à préſent celui de la ſoumiſſion, & le vôtre, ſi vous l'aimiez, celui de la perſévérance. Preſſez Célanie, priez, conjurez.

LE CHEVALIER *à part.*

Et le puis-je ? grand Dieu !

MELITE.

Mais que nous veut Emilie ?

SCENE VII.

EMILIE, MELITE, LE CHEVALIER, AGLAÉ.

EMILIE.

CÉLANIE m'envoie pour vous instruire de ses dernieres résolutions. (*à Aglaé.*) Non-seulement elle approuve votre union avec mon frere, mais elle vous ordonne de recevoir sa main ce jour même, & me charge de vous ajouter qu'elle ne prendroit vos refus que comme un caprice inexcusable, & comme une nouvelle désobéissance.

AGLAÉ.

Ah, madame !

LE CHEVALIER *à part.*

Hélas !

EMILIE.

Des affaires pressantes l'appellent à Paris.

Elle part dans une heure ; mais comme elle veut que rien ne retarde un mariage qu'elle ſouhaite, (*à Mélite*) voici, madame, une procuration écrite de ſa main, qui vous tranſmet tous ſes droits. Vous tiendrez ſa place, & mademoiſelle recevra de vous....

AGLAÉ.

Qu'entends-je ! Et ma mere pourroit penſer que loin de ſes yeux, accablée de ſa froideur, j'oſerois....

EMILIE.

Telle eſt ſa volonté ; & vous, mademoiſelle, votre devoir eſt d'obéir. (*Avec ironie.*) Je ne doute pas que de ſages conſeils ne vous y décident enfin.

AGLAÉ.

Le croire, c'eſt m'outrager. Si ma mere part, je dois la ſuivre ou mourir.

EMILIE, *à Mélite.*

Recevez, madame, cet écrit ; il vous donne des droits légitimes ſur mademoiſelle ; & dès cet inſtant elle peut ſe regarder comme votre fille.

AGLAÉ.

Ah ! c'en eſt trop....

MELITE *à Aglaé.*

Modérez-vous. (*Elle prend le papier, & le met dans ſa poche.*) Je reçois, madame, cette procuration ; je ſuis touchée, comme je dois l'être, du ſentiment qui me la donne, je l'emploierai au bonheur de ma niece : lui ſeul m'occupe.

AGLAÉ.

Non, madame, non ; ne le croyez pas. Je ne reconnois d'autre pouvoir, d'autre autorité, que celle de ma mere. Elle a beau me rejeter, me proſcrire ; je la chéris, je la reſpecte, je la préfere à l'univers. . . . Je dois ſupporter ſes dédains, ſa colere ; je les ai trop mérités : mais qu'elle ne parte pas, qu'elle ne m'abandonne pas à mon déſeſpoir. Qu'elle diſpoſe à ſon gré de mon ſort ; mais qu'elle me pardonne. . . . (*à Emilie.*) Ah, madame ! prenez pitié de moi ; qu'elle me rende ſes bontés.

EMILIE.

Elle aſſure votre bonheur ; que voulez-vous de plus ?

AGLAÉ.

Mon bonheur ! En eſt-il pour moi ſans ſa tendreſſe ?

EMILIE *à part.*

Que ſa douleur me touche!

AGLAÉ.

Allons; je le vois bien, elle veut ma mort... Je vais la trouver. Je vais...

LE CHEVALIER.

Ah! calmez des tranſports...

AGLAÉ.

Laiſſez-moi, oubliez-moi; vous ſeul cauſez tous mes malheurs. (*Elle ſort.*)

MÉLITE.

Ne l'abandonnons point dans l'état où elle eſt. (*Mélite ſort.*)

LE CHEVALIER.

Hélas! à quoi me réſoudre? (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

EMILIE *ſeule.*

JE la plains: ſa ſituation m'intéreſſe... Mais Célanie, ô Célanie!... Ciel! quelle ſera la fin de tout ceci? Je ne prévois pas....

SCENE IX.

EMILIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *accourant avec précipitation.*

AH, madame! vous me voyez dans un trouble, dans une agitation...

EMILIE.

Qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Je viens d'éprouver une scene qui m'a déchiré l'ame.

EMILIE.

Expliquez-vous, de grace.

LE MARQUIS.

Il faut d'abord vous avouer mes sentimens secrets... J'aime...

EMILIE.

Aglaé?

LE MARQUIS.

J'adore Célanie.

EMILIE.

Vous?...

LE MARQUIS.

N'écoutant que ma passion, je viens de la faire éclater à ses yeux.

EMILIE.

Eh bien, comment vous a-t-elle répondu ?

LE MARQUIS.

Par un aveu ſincere de l'état de ſon cœur. Jugez, madame, de mon étonnement.

EMILIE.

Je reconnois là ſa franchiſe.

LE MARQUIS.

Ah ! je me rendrai digne d'une confiance ſi généreuſe & ſi touchante. Je mériterai du moins l'eſtime & l'amitié qu'elle vient de me prouver... Ah, madame, qu'elle eſt à plaindre !

EMILIE.

Mélite eſt enfin au comble de ſes vœux. Apprenez qu'elle ſeule eſt cauſe....

LE MARQUIS.

Je la connois, madame, & peut-être mieux que vous.... Je démêle facilement le but de tous ſes artifices. Aglaé & le chevalier ſont les victimes de leur imprudence & de leur crédulité : engagés par elle dans de fauſſes démarches...

EMILIE.

Dites-moi naturellement quel eſt le but de Mélite, que vous avez pénétré.

LE MARQUIS.

Elle eſt trop mépriſable pour vous le taire... Hélas, madame! elle avoit lu dans mon cœur, &. . . . .

EMILIE.

Elle vous aimoit?

LE MARQUIS.

Je crois du moins qu'elle ſe l'eſt perſuadé, ou pour mieux dire, qu'elle a pris l'ambition & la vanité pour de l'amour. Afin de juſtifier nos jeunes amans, j'ai été tenté de dévoiler à Célanie, & ce ſecret, & toute la noirceur de Mélite; mais auparavant j'ai voulu vous conſulter.

EMILIE.

Non, non, cette confidence ne produiroit aucun effet favorable. Célanie eſt bien convaincue de la méchanceté de Mélite, mais elle n'en excuſe pas davantage ſa fille. Nous ne ſavons pas d'ailleurs tous les détails qui peuvent la juſtifier. Elle-même, ſans doute, en a perdu l'enchaînement; & quand ils ne ſeroient pas échappés à ſon ingénuité, & quand elle s'en ſouviendroit, en ſeroit-elle crue ſur ſa parole? Il faut des preuves claires & convaincantes

pour ramener Célanie. Elle eſt trop aigrie, trop révoltée.

LE MARQUIS.

A travers ſa colere, on voit toujours percer ſon extrême tendreſſe pour Aglaé. Le chevalier, tout aimé qu'il eſt, l'occupe mille fois moins qu'elle.

EMILIE.

Ah! n'en doutez pas, le ſentiment dominant eſt pour ſa fille. Si l'on pouvoit trouver quelque moyen qui pût lui prouver qu'elle n'a rien perdu dans ſon cœur, vous la verriez bientôt. . . .

LE MARQUIS.

Mais, madame, cependant que voulez-vous que faſſe Aglaé? Sa ſoumiſſion n'a point de bornes; elle ſacrifie ſon amour.

EMILIE.

Tout cela, encore une fois, ne prouve rien. Célanie s'obſtine à ne voir dans ſa conduite que de la diſſimulation. Elle fait bien, m'a-t-elle dit, que je n'accepterai pas les ſacrifices qu'elle paroît vouloir me faire. Toute cette prétendue généroſité n'eſt qu'un jeu, qu'une comédie. Voilà quelles ſont ſes idées.

LE MARQUIS.

Comment faire ? Ah, madame ! trouvons quelque moyen de la tirer de la douleur qui la consume ; son état est trop violent ; elle y succombera... Je puis supporter avec courage la perte de toutes mes espérances ; mais je ne puis la voir souffrir.

EMILIE.

Il me vient une idée singuliere. Mélite vous aime. Il faudroit... Célanie vous aura dit, sans doute, le projet qu'elle avoit conçu de vous donner sa fille ?

LE MARQUIS.

Oui, elle ne m'a rien caché.

EMILIE.

Si vous voulez me seconder, si vous aimez réellement Célanie, nous pouvons, à notre tour, former une intrigue d'une espece particuliere & neuve ; car si elle réussit, elle rendra le calme à la vertu, & punira la méchanceté.

LE MARQUIS.

Disposez de moi, madame ; je me livre entiérement à vous. Trop heureux si je pouvois, en me sacrifiant moi-même, rétablir ici la paix & le bonheur !

EMILIE.

Mes idées là-dessus sont encore un peu confuses. Mais suivez-moi dans ma chambre; nous les débrouillerons plus à notre aise, & nous n'aurons pas la crainte d'être interrompus. (*Elle sort. Le marquis la suit.*)

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, EMILIE.

EMILIE.

AINSI voilà qui est convenu; vous avez bien tout ce plan dans la tête?

LE MARQUIS.

Parfaitement. Je n'oublierai rien, soyez tranquille.

EMILIE.

Sur-tout prenez bien garde que Mélite ne puisse se douter.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien: elle a de l'esprit, elle est bien fausse; mais son amour-propre l'aveuglera.

& j'y emploierai toute l'adreſſe dont je ſuis capable. Pour Aglaé & le chevalier, ils me croiront facilement; puiſqu'ils ignorent mes ſentimens.

EMILIE.

Je me flatte que tout réuſſira au gré de nos deſirs. Nos deux amans ne ſe doutent guere du rôle que nous allons leur faire jouer.

LE MARQUIS.

Mais ſi leur conduite ne répondoit pas à notre attente?

EMILIE.

Ce ſeroit un ſecret entre nous. Jamais Célanie ne le ſauroit, & les choſes reſteroient comme elles ſont. Ainſi nous ne riſquons rien; mais j'ai bonne opinion d'Aglaé. Je connois mon frere, il eſt ſenſible & généreux: vous verrez qu'ils ne balanceront pas.

LE MARQUIS.

Mais le chevalier voudra partir aujourd'hui.

EMILIE.

Je me charge du ſoin de le retenir juſqu'au dénouement. Je m'attacherai à ſes pas, & je trouverai bien les moyens.... J'entends du bruit; c'eſt peut-être Célanie. Adieu. Il ne

faut pas qu'elle nous surprenne ensemble. (*Elle sort.*)

LE MARQUIS *seul.*

Ah, que je me trouverois heureux, si je pouvois contribuer!.. Mais j'apperçois Mélite. Allons, commençons par elle.

SCENE II.

MELITE, LE MARQUIS.

MELITE.

Le voilà. Il paroît bien agité.

LE MARQUIS *feignant de ne pas la voir.*

Oui, oui, je suis désabusé.

MELITE.

Il ne me voit pas.

LE MARQUIS *feignant toujours.*

Non, je ne balance plus.

MELITE.

Marquis, pardonnez-moi si je trouble votre rêverie.

LE MARQUIS.

Ah, madame!

MELITE

Vous étiez dans un état violent.

LE MARQUIS.

Vous me l'aviez bien dit, madame, que mes yeux s'ouvriroient aujourd'hui.

MELITE.

Ce chagrin, ces tranſports furieux, toute cette brouillerie enfin, dont nous ſommes témoins, vous prouvent aſſez ſa jalouſie cruelle.

LE MARQUIS.

Oui, madame, tout s'eſt éclairci pour moi, & je reſſens enfin un juſte mépris pour l'objet qui le mérite.

MELITE.

Si vous croyez la haïr, vous pourriez bien l'aimer encore.

LE MARQUIS.

Non, non, elle n'eſt pas digne de ma haine; mais je vous avoue que je brûle du deſir de l'humilier & de la punir de tous ſes artifices.

MELITE.

Ah, marquis! faut-il qu'une paſſion aveugle vous ait abuſé ſi long-tems, & que votre cœur? . . .

LE MARQUIS.

Mon cœur enfin s'en eſt dégagé, & je puis l'offrir. . . .

MELITE.

Eh bien, achevez. Pourquoi craindriez-vous de vous expliquer mieux?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, madame; un juſte embarras me ſurmonte.... Mais à préſent tout mon bonheur eſt dans vos mains.

MELITE.

Eſt-il bien vrai?

LE MARQUIS.

Vous devez me deviner.... Permettez-moi dans cet inſtant de n'en pas dire davantage. Ce ſoir, devant Célanie, j'acheverai de m'expliquer. Mais daignez me promettre que vous ne ſerez point contraire aux deſirs que j'oſe former.

MELITE *à part.*

Il veut humilier & confondre ma rivale. C'eſt un triomphe de plus pour moi. (*haut.*) Eh bien, je ne vous preſſe plus: mais je vous donne ma parole que je vous accorderai avec joie tout ce que vous me demanderez.

LE MARQUIS.

Avec joie!... Puis-je le croire?

MELITE.

N'en doutez pas.

LE MARQUIS.

Cette promeſſe m'enchante.

MELITE.

On vient. Adieu.

LE MARQUIS.

Adieu. Souvenez-vous, madame, que ce ſoir je vous ferai l'arbitre de mon ſort.

MELITE.

Songez-y bien cependant; je ne voudrois rien devoir au dépit.

LE MARQUIS.

Ah! croyez que mon cœur....

MELITE.

Le chevalier s'avance. Adieu. (*à part, en s'en allant.*) Enfin j'en ſuis venue à bout. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On m'a dit, marquis, que vous aviez à me parler.

LE MARQUIS.

Il est vrai ; j'ai bien des choses à vous apprendre, mais je crains de m'expliquer.

LE CHEVALIER.

Cette crainte m'offense ; vous connoissez mon amitié.

LE MARQUIS.

Et c'est cette amitié même qui me fait hésiter à vous ouvrir mon cœur. Il me seroit affreux de vous affliger, de vous déplaire.

LE CHEVALIER.

Je vous conjure de vous expliquer mieux.

LE MARQUIS.

Dites-moi d'abord s'il est bien vrai que vous ayez absolument renoncé à votre amour pour Aglaé ?

LE CHEVALIER.

Cette question m'étonne.

LE MARQUIS.

Je l'avois prévu.... Je vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Non, non, continuez.

LE MARQUIS.

C'est à vous à répondre.

LE CHEVALIER.

Ah!.... Eh bien, oui, j'ai renoncé abſolument & ſans détour à la main d'Aglaé, & rien ne peut faire changer cette réſolution.

LE MARQUIS.

Saviez-vous qu'avant que votre paſſion eût éclaté, Célanie me la deſtinoit?

LE CHEVALIER.

Achevez. Vous aimiez Aglaé?

LE MARQUIS.

Mille fois plus que ma vie.

LE CHEVALIER *à part.*

Voilà le dernier coup qui m'étoit réſervé. (*haut.*) Pourſuivez vos deſſeins; ſoyez heureux, marquis, j'y conſens. Cependant je ne doute pas qu'Aglaé ne ſoit conſultée par vous, & vous n'abuſerez point du choix de ſa mere pour la contraindre.

LE MARQUIS.

Etes-vous bien ſincere? & réellement n'y prétendez-vous plus rien?

LE CHEVALIER.

Je vous en donne ma parole, ſi vous me donnez la vôtre qu'on n'emploiera avec elle ni la violence ni l'artifice.

LE MARQUIS.

Pouvez-vous croire que jamais Célanie la force à me choisir plutôt qu'un autre?

LE CHEVALIER.

Si vous engagez Célanie à dire avec le tems un mot en votre faveur, à témoigner enfin qu'elle vous desire pour gendre, voilà ce que j'appellerois une violence; car la soumission d'Aglaé....

LE MARQUIS.

Je vous entends, & je m'engage à ne jamais faire de démarches qu'auprès d'Aglaé ou avec son aveu. Etes-vous satisfait?

LE CHEVALIER.

Entiérement.

LE MARQUIS.

Vous partez demain; reverrez-vous Aglaé?

LE CHEVALIER.

Non, je fuirai sa présence & son entretien, vous pouvez y compter.

LE MARQUIS.

Dans ce cas, je n'ai plus qu'une grace à vous demander; & comme je ne doute pas de la sincérité de tout ce que vous m'avez dit, je suis persuadé que vous ne me refuserez pas....

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Vous abandonnez vos droits ; vous ne reverrez plus Aglaé, pour le lui déclarer. J'exige donc de votre amitié qu'un billet de vous l'en instruise.

LE CHEVALIER

Elle connoît mes intentions.

LE MARQUIS.

Cela ne suffit pas ; il faut qu'elle sache encore ce que vous m'avez permis....

LE CHEVALIER.

Ah ! c'en est trop... & vous cherchez, je le vois, à me pousser à bout.

LE MARQUIS.

Ne nous emportons point, & parlons sans détour. J'ignore vos secrets ; & quel motif vous force aujourd'hui à renoncer aux espérances que vous aviez conçues ? Je ne prétends point à votre confiance ; mais je vous demande de la franchise, du moins sur ce qui me regarde. Je vous aime : quelque chose que vous fassiez, je n'aurai point avec vous un mauvais procédé. Si vous conservez des prétentions, je renonce

aux miennes. Exigez ce sacrifice, je suis prêt à le faire : mais si vous êtes décidé à ne jamais épouser Aglaé, si vous pouvez convenir que j'y prétende à mon tour, pourquoi me refuser la preuve que j'exige de votre bonne-foi & de votre générosité ?

LE CHEVALIER.

En quoi vous en-elle nécessaire ?

LE MARQUIS.

Aglaé fait l'amitié qui nous unit, puis-je espérer d'en être écouté, si elle ne suppose en moi qu'un ami perfide, qui cherche à vous supplanter ? Célanie elle-même pourroit prendre de moi la même opinion, en me voyant rendre des soins à sa fille : & ce billet me justifiera aux yeux de l'une & de l'autre.

LE CHEVALIER.

Vous comptez donc aussi le montrer à Célanie ?

LE MARQUIS.

Assurément, mais en exigeant d'elle que jamais elle ne témoignera à sa fille le moindre desir qui me soit favorable.

LE CHEVALIER.

Mais comment Célanie verra-t-elle ce billet,

puiſque vous voulez qu'il s'adreſſe à Aglaé ?

LE MARQUIS.

Je le retirerai des mains d'Aglaé auſſi-tôt qu'elle l'aura lu.

LE CHEVALIER *à part.*

Par ce moyen, Célanie verra du moins que je me ſacrifie de bonne-foi pour elle.

LE MARQUIS.

A quoi vous décidez-vous ?

LE CHEVALIER.

A vous ſatisfaire.

LE MARQUIS.

Voilà une table & tout ce qu'il faut pour écrire.

LE CHEVALIER *à part.*

Allons, ſignons mon arrêt. (*Il s'aſſied & écrit.*)

LE MARQUIS *à part.*

Le plus difficile eſt fait à préſent ; je ne ſuis plus inquiet du reſte.

LE CHEVALIER *à part, en écrivant.*

Que chaque mot me goûte !... O Célanie ! peut-être répandrez-vous quelques pleurs ſur cet écrit funeſte... Il vous ouvrira les yeux ſur un infortuné que vous jugez avec tant

d'injuſtice... Vous ne douterez plus de ſa ſincérité.

LE MARQUIS.

Comme la main lui tremble!.. Il me fait une pitié!...

LE CHEVALIER *en ſe levant.*

Tenez, marquis, puiſſiez-vous être plus heureux que moi! Adieu... adieu. (*à part, en s'en allant.*) Allons nous livrer ſans contrainte à tout mon déſeſpoir. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſeul.*

LE pauvre malheureux!.. qu'il eſt à plaindre! Mais voyons un peu quel eſt ſon ſtyle. (*Il lit tout haut.*)

" Mademoiſelle, je ne vous parle point du
„ regret que j'éprouve à m'éloigner de vous
„ pour jamais : je laiſſe aux lieux où vous êtes
„ tout ce qui m'eſt cher; mais je ſubis, ſans
„ me plaindre, une deſtinée ſi cruelle. „

(*Le marquis s'interrompant.*) " Je laiſſe aux
„ lieux où vous êtes tout ce qui m'eſt cher. „

Cette phrase n'eſt pas mal-adroite. Il eſpere bien que Célanie en prendra ſa part. Continuons. (*Il lit.*)

" Oubliez-moi, vous le devez, & je le deſire
» pour votre bonheur, qui m'eſt plus précieux
» que le mien. »

(*Le marquis s'interrompant.*) Ceci eſt pour moi; petite adreſſe pour me faire comprendre combien il eſt aimé. (*Il lit.*)

" Le marquis d'Hercy vous adore; ſa généroſité vouloit ſacrifier à notre ancienne amitié
» l'amour qu'il éprouve pour vous. Mais pour-
» quoi voudrois-je vous ravir un époux digne
» de prétendre à la félicité que le ſort m'en-
» leve ſans retour? Loin de détruire ſes eſ-
» pérances, je les ai ranimées, &....

(*Le marquis ne peut pas lire.*) " &..... »
Voilà un mot bien barbouillé. Voyons ce qui ſuit. Il y a: " &.... le ſuccès, & j'en... »
Je crois cependant qu'il a voulu écrire: " &
» j'en deſire le ſuccès. » Mais ce mot lui coûtoit cruellement: auſſi n'eſt-il pas liſible. Oh! voilà une excellente lettre; je l'aurois dictée qu'elle ne ſeroit pas mieux. Bon! voici l'autre, que ſans doute Emilie m'envoie. Achevons mon ouvrage.

SCENE V.

AGLAÉ, LE MARQUIS.

AGLAÉ.

Émilie, que j'ai rencontrée, vient de me dire que vous me cherchiez.

LE MARQUIS.

Qui, mademoiselle.

AGLAÉ.

Eh bien, monsieur?

LE MARQUIS.

Daignez lire ce billet, il vous instruira mieux que tout ce que je pourrois vous dire.

AGLAÉ *prend le billet, l'ouvre, & reconnoît l'écriture du chevalier.*

Ce billet.... Je ne dois pas....

LE MARQUIS.

Lisez, lisez, mademoiselle; peut-être n'imaginez-vous pas ce qu'il contient. (*Aglaé lit tout bas.*) (*Le marquis à part.*) Quel changement sur son visage! Et quelle naïve & touchante émotion!

AGLAÉ *disant à demi-voix.*

O ciel! « Je les ai ranimées, & j'en....

LE MARQUIS.

Il y a peut-être à la fin un mot qui vous arrête ; mais c'eſt *deſire* qu'il a voulu mettre.

AGLAÉ.

Je l'avois lu, monſieur.

LE MARQUIS.

Eh bien, mademoiſelle, quelle eſt votre réponſe ?

AGLAÉ.

Quoi, monſieur ! vous pourriez vouloir d'un cœur .... qu'un autre a ſu toucher ?

LE MARQUIS.

Des obſtacles, qui me ſont inconnus, vous ſéparent aujourd'hui d'un amant qui renonce à vous. Vous le préfériez ; ma délicateſſe ne s'en offenſe point, & mon amour-propre n'en eſt point bleſſé. J'avois pour moi le choix d'une mere ; & ſi vous approuvez mes feux, votre eſtime & votre amitié ſuffiront à mon bonheur : je vous connois aſſez pour être ſûr que votre devoir....

AGLAÉ.

Oui, je l'ai dit, les volontés de ma mere ſont pour moi des loix ſacrées.

LE MARQUIS.

Elle vous les a fait connoître.

AGLAÉ.

AGLAÉ.

Si je puis, en les ſuivant, retrouver ſes bontés, je ſuis prête à tout ſacrifier : ſa colere me réduit au déſeſpoir.

LE MARQUIS.

Elle conſent à vous unir au chevalier : mais vous ſavez à quel prix.

AGLAÉ.

Plutôt mourir mille fois !

LE MARQUIS.

Eh bien, mademoiſelle, ne pouvant être à lui, daignez donc d'un mot aſſurer la félicité de ma vie.

AGLAÉ.

Ma mere n'y conſentira pas.... Je me ſuis trop expliquée.

LE MARQUIS.

Cette ſeule difficulté vous arrête-t-elle ?

AGLAÉ.

Je vais vous parler avec franchiſe, & vous pourrez me croire. Votre ami m'étoit cher, oui, monſieur, je l'avoue : mais enfin ce choix imprudent a ſu m'entraîner au-delà des bornes de mon devoir ; il m'a fait perdre la confiance & la tendreſſe de ma mere, il faut choiſir

entr'elle & lui. Hélas ! je n'ai pas balancé, & cependant elle traite mon obéiſſance d'artifice.... je n'ai plus de moyen.....

LE MARQUIS.

Si vous êtes ſincere, mademoiſelle, comme je n'en doute pas, il ne tient qu'à vous de la ramener entiérement.

AGLAÉ.

Ah ! parlez, il n'y a rien que je ne faſſe.

LE MARQUIS.

Toutes vos proteſtations ne la perſuaderont jamais, puiſqu'elle s'obſtine injuſtement à douter de leur vérité. Mais elle doit s'éloigner demain ; laiſſez-la partir. Mélite eſt chargée d'une procuration qui lui tranſmet tous ſes droits ſur vous : alors conſentez à mon bonheur, & le plus heureux des époux vous conduira dans ſes bras.

AGLAÉ.

O ciel ! qu'oſez-vous me propoſer ? Quoi ! ſans ma mere, je....

LE MARQUIS.

Songez bien, mademoiſelle, que c'eſt la ſeule maniere de lui obéir : autrement vous ſavez trop qu'elle n'y conſentira pas ; & ſi vous me refuſez,

avouez du moins qu'elle ne ſe trompe pas tout-à-fait ſur vos intentions.

AGLAÉ.

Eh bien, monſieur, c'en eſt fait, vous décidez mon ſort. Puiſſé-je à ce prix retrouver & conſerver ſon cœur !

LE MARQUIS.

Me donnez-vous votre parole ?

AGLAÉ.

Je vous la donne. Vous connoiſſez mes ſentimens : je ne vous ai point abuſé.... Vous pourrez compter ſur mon devoir ; mais mon cœur....

LE MARQUIS.

Il ſuffit, le tems fera le reſte. Adieu, mademoiſelle. Vous devez ſentir combien il eſt important de cacher ce ſecret juſqu'au départ de Célanie : ſi elle le découvroit, elle ne manqueroit pas d'imaginer que c'eſt un nouvel artifice pour la toucher.

AGLAÉ.

Je ſaurai me taire, & mes promeſſes ſont ſacrées.

LE MARQUIS.

Je vous ſupplie ſur-tout de n'en rien dire à Mélite.

AGLAÉ.

Ah! ſoyez tranquille.

LE MARQUIS.

Je ſuis tranſporté. Je vais vous quitter..... Oſerai-je vous redemander le billet du chevalier ? C'eſt un titre que je deſire conſerver pour le montrer un jour à Célanie.

AGLAÉ.

Le voilà.

LE MARQUIS *à part.*

Enfin voilà ma tâche finie. Courons inſtruire Emilie de cet heureux ſuccès. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

AGLAÉ *ſeule.*

GRACE au ciel, me voilà ſeule.... Ah, qu'ai-je fait! qu'ai-je promis!... Ce n'eſt donc pas aſſez de renoncer à ma tendreſſe ; il faut encore..... Quelles expreſſions dans ce cruel billet!... Et cependant je ſuis aimée. Oui, malgré ce triſte abandon, je ne puis douter de ſon cœur. Je ne le verrai plus : il part demain. J'aurois dû charger du moins le mar-

quis de lui dire.... Mais ne puis-je pas lui répondre, l'assurer que ses intentions seront suivies ? Hélas ! je l'affligerai.... Qu'importe ? je veux qu'il ressente aussi tout ce que mon cœur éprouve. (*Elle voit tout ce qu'il faut pour écrire.*) Allons, je vais écrire. (*Elle se met à table, & écrit. . . . . Elle s'interrompt.*) O ma mere ! ma mere ! quelle preuve je vous donne de ma tendresse ! A quelle extrémité m'avez-vous réduite ! (*Elle écrit, ensuite elle lit tout haut.*)

" Je suivrai vos conseils, j'y suis décidée. „ Après le départ de ma mere, le marquis „ d'Hercy recevra ma foi : voilà l'usage que „ je ferai de la liberté cruelle qu'elle veut me „ laisser par son absence. En m'immolant, en „ me sacrifiant à sa volonté, je lui prouverai „ du moins qu'elle a mal connu mon cœur. „ Elle me rendra le sien : ce retour me sera bien „ nécessaire pour me dédommager de la rigueur „ de mon sort. Adieu ; recevez ce dernier té- „ moignage. . . . „

(*Elle se remet à écrire, en disant :*) Achevons promptement, de crainte qu'on ne nous surprenne.

SCENE VII.

CELANIE, AGLAÉ.

CELANIE *dans le fond du théatre.*

C'EST elle. . . . C'en eſt fait, je vais partir; mais je veux la revoir encore. (*Elle avance.*) Elle écrit.

(AGLAÉ *entend du bruit, tourne la tête, apperçoit ſa mere, fait un cri, ſe leve, & cache ſon billet.*).

CELANIE.

Vous écriviez. D'où vient cet effroi?

AGLAÉ *tremblante.*

Je n'écrivois rien d'intéreſſant, je vous aſſure.

CELANIE.

Montrez-moi le papier que vous avez caché.

AGLAÉ.

Daignez ne le point exiger, je vous en ſupplie.

CELANIE.

Je le veux: obéiſſez.

AGLAÉ *à part.*

O peine mortelle! (*haut.*) Duſſiez-vous m'accabler de toute votre colere, je ne le puis.

CELANIE.

Quoi ! vous oſez ? . . . fille ingrate & rebelle... Mais vous avez raiſon, vous ne m'êtes plus rien : j'ai moi-même briſé tous les liens qui m'attachoient à vous ; mais, je l'avoue, cet excès d'audace ſurpaſſe encore. . .

AGLAÉ.

Ma mere ! ô ma mere ! vous me percez le cœur. Au nom de cet amour dont vous m'avez donné tant de preuves, hélas ! épargnez-moi ce terrible langage : il me tue.

CELANIE.

Ecoutez-moi. Offenſée, aigrie au dernier point, je me ſuis emportée contre vous ; j'avois même réſolu de vous fuir, de vous abandonner. Je doutois de votre repentir, de votre ſincérité. Je le diſois du moins ; cependant vous ſachant ici, j'y revenois : je voulois vous voir, vous parler encore. . .

AGLAÉ.

Quoi ! vous me cherchiez ? . . Ah, ma mere ! voyez à vos pieds votre malheureuſe fille ; daignez prendre pitié de ſon déſeſpoir. . . Oui, vous m'aimez ; oui, ſi vous m'abandonnez, vous n'y pourrez ſurvivre. . . . Vos bienfaits & ma

reconnoiſſance, voilà des liens qu'il n'eſt pas en votre pouvoir de briſer jamais.

CELANIE.

Et croyez-vous, ſi je vous abandonne, ſi je m'arrache d'auprès de vous, que je m'abuſe un inſtant ſur ma deſtinée? Vous pouvez m'oublier peut-être; mais moi, mais moi, depuis l'inſtant de votre naiſſance, occupée de vous, moi, qui vous chériſſois, hélas! avant que votre âge vous permît de penſer & de connoître; moi qui, pendant dix-ſept ans, n'ai jamais formé de projets & d'idées dont vous n'ayez été l'objet, penſez-vous qu'en renonçant à vous, il puiſſe enfin exiſter pour moi une ombre de bonheur ou de conſolation?

AGLAÉ.

Ah, ma mere! daignez donc reprendre tous vos droits, & diſpoſer de moi comme vous le deſiriez. Je ſuis prête à vous obéir avec joie.

CELANIE.

Montrez-moi donc ce billet dont vous vouliez encore tout-à-l'heure me faire un myſtere.

AGLAÉ.

Ce n'eſt pas mon ſecret que vous me demandez.

CELANIE.

Ah! c'en eſt trop à la fin. Quoi! lorſque je vous ouvre mon cœur, quand vous voyez & ma tendreſſe & mon indulgence, vous oſez...

AGLAÉ.

Hélas! qu'exigez-vous?

CÉLANIE.

Non, non, je n'exige plus rien; je ne veux plus rien entendre... Oui, j'aurois pu tout oublier, tout pardonner; mais ce dernier trait met le comble à ma juſte indignation.

AGLAÉ.

Eh bien, vous le voulez, j'y conſens.

CELANIE.

Il n'eſt plus tems; laiſſez-moi. (*Elle veut ſortir.*)

AGLAÉ.

Un moment. Ecoutez-moi.

CELANIE.

Non, non, à préſent tous vos efforts ſont inutiles. (*Elle veut ſortir.*)

AGLAÉ *courant après elle.*

Ma mere!...

HENRIETTE *ſurvient & arrête Célanie.*

Madame, un inſtant. Monſieur le marquis

d'Hercy demande à vous parler avant votre départ.

CELANIE.

Que me veut-il ?

HENRIETTE.

Je l'ignore. Il a, dît-il, quelque choſe d'important à vous apprendre. Mélite le ſuit. Mais, tenez, les voilà.

SCENE VIII.

CELANIE, AGLAÉ, HENRIETTE, LE MARQUIS, MELITE.

LE MARQUIS.

PARDONNEZ-MOI, madame, ſi j'oſe retarder votre départ. Je dois vous révéler un ſecret qui me touche. Souffrez cette derniere explication. Et de grace, pour m'écouter, raſſemblez bien toute l'attention dont vous êtes capable. (*à Mélite.*) Je vous ai dit tantôt, madame, que vous aviez mon bonheur dans vos mains, ſans m'expliquer davantage. Vous avez daigné me promettre que vous ne feriez point contraire à mes vœux, quels qu'ils fuſſent. Je vais donc me déclarer.

MELITE *à part.*

Je vais donc triompher!

LE MARQUIS.

J'aime, j'aime passionnément, & vous pouvez, madame, d'un seul mot....

MELITE.

Parlez, marquis, avec assurance.

AGLAÉ *à part.*

Que va-t-il dire?

LE MARQUIS *à Mélite, en montrant Célanie.*

Madame vous a transmis tous ses droits sur votre charmante niece. Vous êtes maîtresse de son sort; c'est elle, madame, c'est Aglaé que je vous demande à genoux.

MELITE *à part.*

O ciel, qu'entends-je!

CELANIE.

Je ne comprends pas, marquis....

AGLAÉ.

Mais, monsieur, pourquoi découvrir?...

LE MARQUIS *à Célanie.*

Encore une fois, madame, rassemblez toute votre attention. Après vous avoir quittée, un entretien secret avec Emilie m'a suggéré tout ce que j'ai fait depuis. En voici le récit sincere.

J'ai parlé au chevalier, qui m'a déclaré de la meilleure foi du monde, qu'il ne conſervoit aucune eſpérance ; & pour me le prouver, voici, madame, le billet qu'il a écrit ſous mes yeux : il s'adreſſe à mademoiſelle, daignez le lire. (*Il donne le billet, Célanie le lit.*)

MELITE *à part.*

Avec quelle indignité je ſuis jouée !

HENRIETTE *à part.*

Madame Mélite fait une triſte mine.

AGLAÉ.

Mais, monſieur, m'expliquerez-vous la ſingularité de votre conduite ?

LE MARQUIS.

Un moment de patience, mademoiſelle, & tout va s'éclaircir.

CELANIE *après avoir lu le billet.*

Ah, marquis ! je commence à démêler le but de tout ce que vous avez fait. Mais achevez.

LE MARQUIS.

Muni de ce billet, madame, je l'ai porté à mademoiſelle, en la conjurant d'être ſenſible à ma paſſion ; le deſir de vous obéir & d'obtenir ſon pardon, l'a fait conſentir à tout. Nous ſommes convenus que nous attendrions que vous

fuſſiez partie, & qu'alors je ferois reſſouvenir Mélite de la promeſſe qu'elle avoit daigné me faire, de ne point s'oppoſer à mon bonheur.

CELANIE.

Eſt-il poſſible?

LE MARQUIS.

Oui, madame, voilà la ſimple vérité. Nous nous étions engagés, mademoiſelle & moi, à vous cacher toute cette intrigue, par la crainte que vous n'imaginaſſiez peut-être que ſon obéiſſance n'étoit pas auſſi ſincere....

CELANIE.

Ah, grand Dieu! de quels nouveaux ſentimens!... Mais que vois-je?

SCENE IX.

CELANIE, AGLAÉ, HENRIETTE, LE MARQUIS, MELITE, EMILIE, LE CHEVALIER.

EMILIE.

ALLONS donc, mon frere, que de réſiſtance!

LE CHEVALIER.

Mais que voulez-vous? & pourquoi m'entraîner malgré moi?

EMILIE.

C'eſt une complaiſance que j'exige.

CELANIE.

Ah, ma chere amie! que viens-je d'apprendre?

EMILIE.

Attendez encore, je ſuis néceſſaire au dénouement. Je viens vous aſſurer de la vérité de tout ce que le marquis vous a dit, & vous ajouter que tout étoit concerté entre nous deux; que votre fille, abſolument la dupe de notre innocent artifice, s'eſt ſacrifiée ſans balancer un moment; que mon frere... enfin que vous êtes la mere & l'amie la plus chérie.

CELANIE.

Ah, ma fille!... Et ce billet?

AGLAÉ *le tirant de ſa poche.*

Le voilà. (*Elle le lui donne, Célanie le lit.*)

LE CHEVALIER.

Eſt-ce un ſonge? eſt-ce une illuſion?

MÉLITE *à part.*

Faut-il dévorer un affront ſi cruel!

CELANIE *ſe jetant dans les bras de ſa fille.*

Mon enfant, & je t'accuſois!... Ah, mes amis, vous m'avez rendu ma fille!

AGLAÉ.

Maman, vous me pardonnez donc?

CELANIE.

J'ai pu douter de ton cœur! Ah! je ſuis la ſeule coupable.

HENRIETTE.

Tout ceci me paſſe.

EMILIE *à Mélite.*

Je crois que madame peut rendre ſa procuration; je n'imagine pas qu'elle puiſſe s'en ſervir déſormais.

MELITE.

Toute cette comédie eſt fort bien jouée: j'applaudis à l'intelligence des acteurs. Je vais à Paris en conter tous les détails, & je me flatte que le public pourra s'en amuſer un moment. (*Elle ſort, & dit à part en s'en allant:*) Allons cacher ma honte & ma fureur.

SCENE X ET DERNIERE.

CELANIE, AGLAÉ, HENRIETTE, LE MARQUIS, MELITE, EMILIE, LE CHEVALIER.

EMILIE.

ELLE part démaſquée: elle eſt aſſez punie.

CELANIE.

Oublions-la pour toujours. Mais moi, comment pourrai-je réparer l'excès de mes injustices? Je ne puis m'en consoler qu'en assurant à jamais le bonheur de ma fille. Chevalier, recevez-la des mains d'une amie qui vous la donne avec transport. Vous m'aimez l'un & l'autre, vous me l'avez bien prouvé. Que me faut-il de plus? Tous mes desirs sont remplis. Ma vie entiere vous sera consacrée; je jouirai de votre tendresse, de votre félicité, qui sera la mienne.

LE CHEVALIER.

Ah, madame! que puis-je vous répondre? Lisez dans mon cœur: vous devez imaginer tout ce qu'il éprouve.

AGLAÉ.

Maman, je vous retrouve: ah! vous me rendez la vie. (*à Emilie & au marquis.*) Que ne dois-je pas à vos soins généreux?

CELANIE.

C'est moi qui dois les remercier, les chérir à jamais. Qu'ils jouissent de leur ouvrage. Approchez-vous, chevalier; donnez-moi votre main. (*Le chevalier s'approche, met un genou*

en

en terre, & lui donne sa main; Célanie met celle d'Aglaé dans la sienne.) Elle est à vous.... Je vous donne tout ce que j'ai de plus cher.... Pour prix d'un tel bienfait, ne m'en séparez jamais; aimez-la, faites son bonheur, & vous aurez tout fait pour moi.

LE CHEVALIER.

Je jure à vos pieds de ne vivre, de n'exister que pour vous prouver une reconnoissance égale à ma tendresse; & dans cet instant, où vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, croyez du moins que l'amitié contribue à ma félicité, autant que l'amour même.

AGLAÉ *se jette à genoux, en tenant une main de Célanie, dans laquelle est celle du chevalier.*

Oui, maman, nous ne vous quitterons jamais; notre premier devoir, notre plus doux lien sera ce sentiment si pur & si sacré, dont vous êtes l'objet: en partageant notre cœur, il augmentera notre tendresse mutuelle. Je ne puis aimer que ce qui vous chérit; je ne puis être heureuse qu'avec vous.

CELANIE *les relevant.*

O ma fille! ô ma chere Aglaé! premier & véritable objet de tous les sentimens de mon

ame ! mon bonheur, tu le ſais, ne dépend que de toi. Juge donc, juge s'il eſt aſſuré. Je fais le tien ; tu m'aimes, me reſte-t-il encore quelques vœux à former ?

EMILIE.

Quel ſpectacle raviſſant ! (*au marquis.*) Monſieur, voilà donc votre ouvrage ? Oh, que les méchans ſont dupes de faire du mal ! S'ils ſavoient le délicieux plaiſir qu'on éprouve à faire du bien !

LE MARQUIS.

Voilà le vrai bonheur ; il pénetre l'ame ſans la troubler : & la vertu a tant de charmes, qu'elle conſole & dédommage toujours des ſacrifices qu'elle fait faire.

HENRIETTE.

Ma foi, oui, vive la bonté ! Un méchant ſuffit pour tout bouleverſer. Nous pleurions tantôt ; Mélite eſt partie, & tout le monde eſt content. Pour le repos de la ſociété, puiſſent tous ceux qui lui reſſemblent être à jamais bannis comme elle !

L'AMANT ANONYME,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LEONTINE, *jeune veuve.*

DOROTHÉE, *amie de Léontine.*

Le vicomte DE CLEMENGIS.

ROSALIE, *femme-de-chambre de Léontine.*

PICARD, *valet du vicomte.*

OPHEMON, *vieux ſavant, attaché à Léontine.*

JEANNETTE, *jeune villageoiſe.*

COLIN, *jeune villageois, amant de Jeannette.*

UN NOTAIRE.

La ſcene eſt dans une terre de Léontine, à ſoixante lieues de Paris.

L'AMANT ANONYME, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un ſallon.

OPHEMON *ſeul.*

(*Il regarde de tous côtés s'il n'y a perſonne. Il s'aſſied ; & tirant une lettre de ſa poche, il dit :*)

Il eſt cinq heures. Tout le monde eſt à la promenade. Pendant que nous ſommes ſeuls, reliſons un peu la lettre de M. le vicomte.... Je

crois n'avoir rien oublié de ce qu'il m'ordonne. Voyons. (*Il tire ſes lunettes, & lit.*) Hom... " Mon courier a dû vous porter toutes les „ choſes néceſſaires pour la petite fête en queſ- „ tion... les couplets & les inſtructions relatives „ à ce ſujet. Songez bien à votre déguiſement ; „ que la jeune villageoiſe ſache parfaitement „ ſon rôle... Enfin, mon cher Ophémon, il „ s'agit du bonheur de ma vie. Souvenez-vous „ à quelle condition je vous ai placé chez Léon- „ tine. „ (*Ophémon, après avoir lu.*) Il arrive jeudi... Jeudi, c'eſt aujourd'hui. Voilà qui eſt bon : il aura lieu d'être ſatisfait de mon exac- titude... C'eſt une choſe ſinguliere que la deſ- tinée ! Moi, grave profeſſeur de langues & de ſciences, me voilà devenu l'agent d'une in- trigue amoureuſe, la plus bizarre, la plus ro- maneſque !.. Enfin, ſi nous réuſſiſſons, ma for- tune eſt faite. Mais je ſuis encore bien loin de me flatter du ſuccès. La tête de Léontine tient bon. Tous mes progrès ſe bornent à lui inſpirer quelque légere curioſité. Cette fuite de Paris m'a preſque déconcerté tout-à-fait... Quelle femme extraordinaire ! quelle fierté ! quelle obſ- tination dans ſes ſyſtèmes ! Mais chut ! on vient.

SCENE II.

ROSALIE, OPHEMON.

ROSALIE.

Ah! monsieur Ophémon, je viens vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir. Monsieur le vicomte de Clémengis, votre ancien éleve, arrive; son courier est là-bas.

OPHEMON.

Bon! vous me surprenez beaucoup. Il semble avoir totalement oublié Léontine. Depuis huit mois que nous ne l'avons vu, je ne sache pas qu'il lui ait écrit une seule fois.

ROSALIE.

Cette négligence est d'autant plus singuliere, que madame l'a toujours distingué avant qu'elle fût veuve. Il lui a rendu de grands services; car il étoit ami intime de son mari, & il les a plus d'une fois raccommodés ensemble. Madame en a conservé beaucoup de reconnoissance, & elle disoit souvent que c'étoit le seul homme qu'elle estimât; d'autant plus qu'il n'avoit jamais été amoureux d'elle.

OPHEMON.

Il a eu grande raison : car vous avez vu comme Léontine, depuis son veuvage, a traité tous ceux qui aspiroient à sa main.

ROSALIE.

Oh ! il est vrai que le mariage lui fait horreur. Mais, dame, mettez-vous à sa place. Elle avoit épousé son amant, celui qu'elle avoit choisi entre mille, & vous savez comme il l'a rendue malheureuse. Ecoutez donc ; il n'est pas étonnant qu'après cette épreuve elle y pense à deux fois.

OPHEMON.

Et puis elle n'aime rien ; elle est belle, jeune, riche & libre ; elle a des goûts solides. Des livres, de la musique, de l'indépendance, voilà tout ce qu'il lui faut. Elle seroit bien folle de songer à se remarier. Allez, je vous proteste que le vicomte va bien l'entretenir dans ses sentimens à cet égard. C'est l'homme le plus opposé au mariage, & qui a le plus d'éloignement pour les femmes.

ROSALIE.

Mais cela est fort vilain ; vous lui avez donné là de très-mauvais principes.

OPHEMON.

Eh, mon Dieu! je n'y ai rien fait; il eſt né comme cela : auſtere, mépriſant l'amour, & ſauvage par caractere autant que par ſyſtême.

ROSALIE.

Voilà ce qui nous convient. Ma maîtreſſe fuit les fêtes & la galanterie. Loin du monde & de ſes amans, à ſoixante lieues de Paris, ſeule avec ſon amie Dorothée, elle dit en arrivant ici, qu'il n'y avoit que le vicomte à qui elle pût permettre de venir troubler un ſi doux tête-à-tête. Pour moi, depuis huit jours que nous ſommes dans cette ſolitude, j'y meurs déjà d'ennui; je regrette vivement cette cour ſi brillante, dont Léontine étoit entourée, & ſur-tout cet amant ſingulier, ce lutin, ce.... Mon Dieu! dites donc comment vous l'appelliez.

OPHEMON *riant.*

Ah! notre ſylphe?

ROSALIE.

Oui, le ſylphe!.... Sylphe! Le joli nom! Oh, que j'aimerois un ſylphe, moi! Le voilà bien dérouté, le pauvre malheureux! Croyez-vous qu'il nous ait ſuivies? Je le voudrois.

OPHEMON.

Oh! non, la fuite de Léontine lui aura fait perdre toute eſpérance.

ROSALIE.

Que je le plains!

OPHEMON.

Moi, point du tout; c'eſt un extravagant. Mais à propos, voici l'heure où Léontine doit rentrer de la promenade pour la lecture; il faut que je m'y rende. Adieu. (*Il ſort.*)

SCENE III.

ROSALIE *ſeule.*

C'EST un bon homme pour un ſavant, que ce monſieur Ophémon. Il parle comme un autre; il a un ſang-froid, une certaine gravité tout-à-fait drôle. S'il n'entretenoit pas ma maîtreſſe dans toutes ſes rêveries de ſciences & d'études, je l'aimerois. Mais qui vient? Ah! c'eſt Picard. Tant mieux; il y a long-tems que je n'ai cauſé à mon aiſe, & je vais m'en dédommager amplement.

*

SCENE IV.

ROSALIE, PICARD.

PICARD.

ENFIN je te retrouve. Il y a une heure que je te cherche. Mais, Rosalie, dis-moi donc ce qu'on prépare ici. J'ai vu des ménétriers, des apprêts de danses, & tout le château est rempli de jeunes villageoises.

ROSALIE.

C'est une noce. Jeannette & Colin s'aimoient; Jeannette & Colin étoient les bergers les plus pauvres du hameau, & madame bienfaisante & sensible dote & marie ce soir Jeannette & Colin.

PICARD.

Comment n'est-elle pas blessée du spectacle d'une noce? On m'a conté qu'elle s'étoit exilée dans cette terre pour éviter la poursuite de ses amans.

ROSALIE.

Rien n'est plus vrai, mon pauvre Picard.

PICARD.

Pardi, mon maître va se trouver ici bien

ſelon ſon goût. Ils en vont dire de belles tous les deux ſur l'amour & le mariage.

ROSALIE.

Sais-tu notre hiſtoire ?

PICARD.

Quelle hiſtoire ?

ROSALIE.

De notre amant inviſible... anonyme.

PICARD.

Moi, non, je ne ſais rien qu'en gros... J'arrive.

ROSALIE.

Eh bien, écoute-la : elle eſt curieuſe. Il y a environ huit mois, dans le tems du départ de ton maître, vers le commencement de l'hiver, un mois après que le bon homme Ophémont fut entré chez nous...

PICARD.

Eh, pour Dieu, laiſſe là tes époques, & venons au fait : je ne me ſoucie pas de la date.

ROSALIE.

Eh bien, alors Léontine reçut une lettre anonyme... Sais-tu ce que c'eſt qu'une lettre anonyme ?

PICARD.

Oui, oui, à peu près.

ROSALIE.

Eh bien, cette lettre étoit d'amour. On y disoit que la passion, l'estime... la crainte... que... Tu imagines bien?...

PICARD.

Sans doute. Passons la lettre. Après?

ROSALIE.

Elle en reçut comme cela cinq ou six.

PICARD.

L'anonyme étoit grand écrivain.

ROSALIE.

Et puis des vers, des chansons; oh! j'en avois retenu entr'autres une charmante; je ne sais pas si je m'en souviendrois à présent.

PICARD.

Enfin?...

ROSALIE.

Enfin, tous les jours amenoient quelqu'aventure nouvelle, de la musique, des fêtes...

PICARD.

Des fêtes anonymes?

ROSALIE.

Assurément, des concerts sous ses fenêtres,

à ſes promenades.... Tu ſais qu'elle avoit une maiſon au bois de Boulogne ; eh bien, tous les ſoirs c'étoient des chants délicieux, des feux d'artifice, avec ſon chiffre & ſon nom tracés par-tout, & il n'y a pas un arbre dans le bois qui ne ſoit rempli de vers & d'emblèmes.

PICARD.

Et jamais Léontine n'a pu découvrir d'où tout cela venoit?

ROSALIE.

Jamais, & je t'aſſure qu'elle n'y a rien épargné. L'inconnu étendoit ſes attentions juſqu'à moi. J'ai trouvé plus de trente fois dans ma chambre, des robes, des bijoux, & différens préſens. Tiens, cette bague eſt de lui.

PICARD.

Comment, diantre! voilà du ſolide. Et l'on n'a pas même ſoupçonné?....

ROSALIE.

Léontine s'eſt en vain creuſé la tête à ce ſujet ; les ſoupçons d'abord ſont tombés ſur tous les gens de la ſociété qui l'entouroient alors ; & puis elle diſoit : " celui-là n'a pas „ aſſez d'eſprit ; celui-ci eſt trop fat & trop „ indiſcret ; cet autre n'eſt point aſſez paſ-

„ sionné.... „ Enfin, après beaucoup de réflexions & de recherches, elle s'eſt arrêtée à croire qu'elle n'a jamais connu ni vu cet amant ſingulier.

PICARD.

Et comment auroit-elle pu lui tourner la tête à cet excès ?

ROSALIE.

Oh ! il la connoît de réputation ; il l'aura vue aux ſpectacles ; il lui aura parlé au bal ſans qu'elle s'en doute.... voilà ce que nous imaginons.

PICARD.

Et cela dure depuis huit mois ?

ROSALIE.

Et cela dureroit encore, ſi elle n'avoit pas pris le parti de venir s'enterrer ici.

PICARD.

Il y a du merveilleux là-dedans. Moi, je crois que c'eſt un ſorcier.

ROSALIE.

Fi donc ! dis plutôt un génie.... un ſylphe, à la bonne heure.... Mais, à ton tour, conte-moi donc un peu ce que vous êtes devenus pendant une ſi longue abſence.

PICARD.

Oh ! mon hiſtoire ne ſera pas auſſi jolie que la tienne. D'abord, mon maître a paſſé trois mois à ſon régiment ; enſuite il a été dans ſa terre de Picardie. Là, il ne voyoit perſonne ; il écrivoit toute la journée, & puis quelquefois il partoit bruſquement tout ſeul, & ne revenoit qu'au bout de huit, dix ou douze jours.

ROSALIE.

Comment ! tout ſeul ?

PICARD.

Abſolument ſeul.

ROSALIE.

Quel homme bizarre !

PICARD.

Cela s'appelle philoſophe.

ROSALIE.

C'eſt dommage, avec une figure ſi intéreſſante, des manieres ſi douces, ſi diſtinguées... Mais, paix, taiſons-nous. Voilà ma maîtreſſe & Dorothée.

SCENE

SCENE V.

ROSALIE, PICARD, LEONTINE, DOROTHÉE.

LEONTINE.

Rosalie, l'habit de Jeannette est-il fait? Sera-t-elle bien mise? Je vous prie de présider à sa toilette.

ROSALIE.

Madame sera contente.

DOROTHÉE.

Et Jeannette encore davantage.

ROSALIE.

Oh! elle est transportée; il faut que ce soit une jolie chose que le mariage!

LEONTINE à *Picard.*

Mais votre maître n'arrive point?

PICARD.

En effet, il devroit être ici.

LEONTINE.

Allez, Rosalie, dire à Jeannette que je signerai son contrat dans une heure. (*Rosalie & Picard sortent.*)

SCENE VI.

LEONTINE, DOROTHÉE.

LEONTINE.

CETTE noce me fait plaisir. Il est si doux de faire du bien! Cependant je me reproche d'avoir cédé si violemment à ma sensibilité, en unissant deux personnes qui vraisemblablement un jour m'en sauront mauvais gré.

DOROTHÉE.

Eh, mon Dieu! toujours les mêmes idées, & tout cela d'après votre exemple. Mais est-ce une raison de tirer une conséquence si générale?

LEONTINE.

J'aimois, j'étois aimée, & vous savez quel fut mon destin?

DOROTHÉE.

Vous aimiez avec trop de délicatesse & de passion. Susceptible, violente, inquiete, vous fites vous-même le malheur de votre vie.

LEONTINE.

Il falloit me contenter d'un ami. Je voyois chaque jour ses soins diminuer, une tendresse

indolente & paiſible ſuccéder à cette paſſion ſi vive. Sans objet de jalouſie, ſans raiſon aux yeux du monde, je devins fâcheuſe, parce que je me trouvois à plaindre. Bientôt je me rendis importune & déſagréable. J'éclatai : on oſa me parler en maître ; le reſſentiment, la fierté ſe joignirent à l'amour mécontent, & je ne connus plus de bornes. Sans le vicomte vous n'ignorez pas à quelles extrêmités je me ſerois portée. Enfin, je parvins à me faire haïr... O ſouvenir cruel de ce tems affreux de diſcorde, de reproches mutuels !

DOROTHÉE.

Si l'on eût partagé l'excès de votre paſſion, quelle félicité eût égalé la vôtre !

LEONTINE.

Eh ! voilà ce qui n'eſt pas poſſible. Il m'aimoit à ſa maniere, comme les hommes ſavent aimer, en me négligeant, en ſe livrant à toutes les vaines diſſipations qui l'arrachoient d'auprès de moi. Je n'avois qu'une affaire, qu'un objet, qu'une idée : c'étoit toujours lui. Ah, quelle étoit ma folie, d'oſer attendre & d'exiger un retour que l'homme le plus ſenſible ne pourra jamais accorder !

DOROTHÉE.

Voilà l'opinion que je combats. Je conviens qu'il n'avoit pas une ame assez délicate, assez passionnée pour la vôtre : mais croyez qu'il en existe. Vous jugez des hommes avec trop de prévention. La sensibilité ne nous seroit-elle donnée que pour faire des ingrats ? Non, cela ne peut être. Par exemple, pensez-vous que cet inconnu qui vous poursuit depuis si longtems, ne soit pas capable d'une constance, d'une délicatesse, d'une passion qui surpasse tout ce qu'on a jamais vu ?

LEONTINE.

Il y a de l'exagération dans cet éloge.

DOROTHÉE.

Il y auroit de l'injustice à ne le lui pas accorder. Réfléchissez à sa conduite. Il vous déclare qu'il vous aime depuis plus de huit ans ; il n'ose l'avouer que deux ans après votre veuvage. D'abord, il respecta votre vertu, ensuite votre douleur ; quelle bienséance, quelle honnêteté ! Enfin, il fait parler ses soins ; mais connoissant votre éloignement invincible pour un nouvel engagement, il vous proteste qu'il est sans espérance, qu'il est décidé à ne jamais

ſe nommer, & que le bonheur qu'il éprouve à vous entretenir de ſa paſſion, lui ſuffit & le dédommage de toutes les peines que vous lui avez cauſées. Joignez à tout cela une galanterie, une grace, une occupation de vous ſi continuelle, ſi conſtante. En vérité, je vous admire, d'être ſi froide à cet égard : pour moi, je ſens qu'il y a long-tems que la curioſité m'auroit conduite à l'intérêt le plus preſſant & le plus vif.

LEONTINE.

Qui ? moi, j'aimerois encore ? Ah ! cette idée me rappelle des maux à peine effacés par le tems ; il me ſemble qu'elle rouvre toutes les bleſſures de mon cœur. Ce triſte cœur eſt épuiſé ; il abjure à jamais un ſentiment qui n'eſt plus fait pour lui. J'ai vingt-cinq ans ; je ſuis libre, je veux conſerver du moins ce ſeul avantage qui me reſte, & au défaut du bonheur, qui n'eſt qu'une chimere, chercher la paix, & la goûter ſi je puis.

DOROTHÉE.

Vous le dirai-je ? jamais, depuis dix-huit mois, je ne vous vis comme à préſent, dans une ſituation moins tranquille. Une ſombre mélan-

colie vous consume en secret ; votre ame active & passionnée a besoin d'un sentiment violent. Cette retraite profonde où vous vous ensevelissez, m'effraie pour vous ; elle nourrira des souvenirs & des réflexions dont il auroit fallu vous distraire. Il faut apporter la paix dans la solitude, & non venir l'y chercher.

LEONTINE.

Ces lieux me plaisent, ce séjour sauvage & sans art me convient. J'aime ces rochers dont nous sommes entourées ; ils semblent rendre cette demeure inaccessible. Puissé-je à jamais y être oubliée, comme je le desire !

DOROTHÉE.

Voilà des idées tout-à-fait gaies ! La plus jolie femme de Paris, enfermée dans un vieux château fort, avec le projet d'y rester toujours !.... Pour moi, je n'ai pas un goût décidé pour les rochers. Je partage avec plaisir votre solitude, & non votre misanthropie ; & je crains, je vous l'avoue, qu'après avoir quitté le monde, votre humeur sauvage ne vous fasse encore exiler l'amitié de ce désert si charmant à vos yeux.

LEONTINE.

Non, elle seule y sera reçue : je ne suis

plus ſenſible que pour elle. Le ſouvenir du vicomte dans cet inſtant me fait même plaiſir. Je le reverrai avec joie ; c'eſt l'homme le plus eſtimable & le plus honnête que j'aie jamais connu. Indifférent, auſtere & froid, mais ſûr, eſſentiel, ami ſolide & vrai, il a toutes les qualités néceſſaires pour inſpirer un attachement durable.

DOROTHÉE.

Il me ſemble avoir entendu dire que vous aviez penſé l'épouſer avant votre mariage?

LEONTINE.

Il eſt vrai qu'il en fut queſtion. J'avois quinze ans, il en avoit vingt-trois. J'étois encore au couvent ; mes parens le deſiroient avec ardeur, & le lui propoſerent. Il ne le voulut pas, ſous prétexte de ma grande jeuneſſe. Ce refus n'avoit rien de choquant : car nous ne nous connoiſſions ni l'un ni l'autre. Je le retrouvai deux ans après dans le monde, & j'étois mariée la premiere fois que je le vis.

DOROTHÉE.

Après cette aventure, il eût été aſſez piquant de lui tourner la tête, de le rendre bien amoureux. A votre place, j'en aurois été un peu tentée.

LEONTINE.

J'étois bien éloignée d'un tel projet ! Mais quand j'aurois pu le former, certainement il n'auroit pas réussi.

DOROTHÉE.

En vérité, vous vous deviez cette petite vengeance. Mais sérieusement, je suis fâchée que vous ne l'ayez pas épousé ; peut-être eussiez-vous été plus heureuse avec lui.

LEONTINE.

Non, sûrement, si je l'eusse aimé : un caractere aussi froid ne convenoit guere au mien.

DOROTHÉE.

Enfin, vous souffrez que l'amitié vienne vous chercher ici ; mais si l'amour, sans votre permission, vous y suivoit encore ?

LEONTINE.

Quelle folie ! & qui pourroit la concevoir ?

DOROTHÉE.

Notre inconnu... Je ne vous cache pas que je l'attends tous les jours.

LEONTINE.

Il faut croire que le parti que j'ai pris l'aura découragé.

DOROTHÉE.

Mais enfin, s'il ne l'étoit pas ?

LEONTINE.

Il seroit fort à plaindre.

ROSALIE *survenant.*

Madame, je viens de voir une voiture sur le grand chemin; c'est surement monsieur le vicomte : mais il est encore loin.

LEONTINE.

N'importe. Allons au-devant de lui. (*Elles sortent.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, OPHEMON.

LE VICOMTE.

COMMENT, Léontine n'est pas ici?

OPHEMON.

On a vu sur le grand chemin une voiture; on a cru que c'étoit la vôtre. Léontine est allée au-devant de vous; & comme vous avez pris la route de traverse, vous ne vous êtes pas rencontrés. Je viens d'envoyer la chercher : elle sera ici dans un instant.

LE VICOMTE.

Je suis bien mal-adroit. Mais du moins profitons du moment où nous sommes seuls pour parler en liberté. Vous avez bien pris toutes les précautions nécessaires pour la petite fête ? Vous êtes sûr du secret ?

OPHEMON.

Oui, monsieur, soyez tranquille. J'étois déguisé, comme vous me l'aviez ordonné ; le jour tomboit, il faisoit à peine clair dans la chaumiere de ces bonnes gens ; je me suis annoncé de la part de Dorothée : & comme j'ai dit qu'elle vouloit surprendre Léontine, j'ai sur-tout fait promettre le plus grand secret, en ajoutant au pere & à la jeune fille, que pour éviter tout soupçon, elle leur recommandoit, si par hasard elle en étoit rencontrée, de ne point lui parler. Tout cela s'est passé avant-hier. La fête est pour ce soir. J'observe de près mes acteurs, sans qu'ils s'en doutent.

LE VICOMTE.

Et Jeannette saura-t-elle sa chanson ?

OPHEMON.

Elle chantoit toute la journée le petit air que

je vous ai envoyé ; & pour les paroles, elle a une mémoire de quinze ans.

LE VICOMTE.

Les muſiciens ſont arrivés ; ils ſont cachés aux environs ; & comme j'emploie, pour les faire agir, le même homme qui m'a déjà ſervi tant de fois, & qui lui-même ne me connoît pas & ne m'a jamais vu, je ne crains point, quand ils ſeroient queſtionnés, qu'ils puiſſent rien découvrir. Je l'ai chargé auſſi du feu d'artifice & de l'illumination.

OPHEMON.

Que de ſoins, que de précautions, que d'argent tout cela vous coûte !

LE VICOMTE.

Ah, Dieu ! quand je penſe qu'une fois en ma vie j'ai refuſé le bonheur que je pourſuis aujourd'hui avec tant de peines !

OPHEMON.

En effet, ſi vous aviez voulu l'épouſer alors, vous vous ſeriez épargné bien des tourmens. Mais il faut écarter cette réflexion.

LE VICOMTE.

Elle eſt déſeſpérante. Quelle vie que la mienne depuis dix ans ! Quelle révolution,

quand, retrouvant engagé ſans retour l'objet que j'avois dédaigné, je ſentis naître dans mon cœur ces regrets affreux qui le déchirent! Heureux & tranquille juſqu'alors, quelle paſſion impétueuſe & rapide vint bouleverſer mes idées, détruire mon repos, & s'emparer de toutes les facultés de mon ame! Ami d'un rival inſenſible à tant de charmes, j'enviois une félicité dont lui ſeul ignoroit le prix! Pour comble de tourmens, il me fallut recevoir les cruelles confidences de Léontine. Quelle ame elle me fit connoître! Quelle ſenſibilité! Quelle délicateſſe! Ce fut alors, qu'éperdu, déſeſpéré, je voulus fuir. Mais elle me retint, avec ces mots ſi ſacrés pour moi: " Votre amitié m'eſt néceſſaire; vous „ pouvez m'être utile. „ Je reſtai, je lui conſacrai ma vie; je m'immolai pour elle: mais connoiſſant ma foibleſſe, un reſte de raiſon m'apprit à m'en défier. En la ſervant, en lui donnant des conſeils, je m'armai d'un extérieur froid & ſévere, je m'interdis juſqu'aux plus ſimples expreſſions de l'amitié. J'écoutai ſes gémiſſemens: je vis couler ſes larmes avec l'apparence d'une cruelle inſenſibilité. Un mot, un ſeul mot m'eût trahi. Comment lui dire, ſans

paſſion & ſans tranſports, que je la plaignois; qu'elle m'étoit chere? Oui, me taire entiérement me parut mille fois moins difficile.

OPHEMON.

Mais, monſieur, croyez-vous que ſi vous euſſiez conté à Léontine une hiſtoire ſi intéreſſante, elle n'en eût pas été touchée, au lieu de vous éloigner comme vous avez fait depuis ſon veuvage, & de vous plonger dans tous les embarras d'une intrigue auſſi ſinguliere?

LE VICOMTE.

Hélas! que je ſuis loin d'eſpérer encore avec tout ce que j'ai fait! Vous-même convenez dans toutes vos lettres, que je n'en ai que de bien foibles raiſons: jugez donc ſi je m'étois déclaré d'abord.

OPHEMON.

Il eſt vrai: elle a ſi mauvaiſe opinion des hommes; elle paroît ſi décidée à ne jamais ſe remarier! Quand je l'entends, je déſeſpere; quand je vous écoute, je ne puis me perſuader que nous ne réuſſiſſions pas.

LE VICOMTE.

Il faut éviter qu'elle ne nous trouve enſemble. On vient, je crois... N'oubliez pas ma lettre.

OPHEMON.

Soyez sans inquiétude. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE VICOMTE *seul.*

AH! je dois être rassuré sur les soupçons qu'elle peut concevoir. Quand j'aurois moins de prudence, elle me connoît si mal... Je vais donc la revoir... je vais juger par moi-même.... Mais je l'entends... C'est elle.... Que mon trouble est extrême! Cachons-le, s'il est possible, & reprenons ma pénible dissimulation.

SCENE III.

LEONTINE, LE VICOMTE.

LEONTINE.

A la fin je vous trouve. L'empressement que j'avois de vous revoir en a retardé le plaisir.

LE VICOMTE.

On m'a dit vos bontés. (*à part.*) Je ne puis lui parler : j'éprouve un saisissement....

LÉONTINE.

J'ai desiré vous voir seul, afin qu'après une aussi longue absence nous puissions nous entretenir sans contrainte. Mais vous avez l'air abattu, fatigué. Peut-être auriez-vous besoin de repos? Je vous trouve changé.

LE VICOMTE.

J'ai beaucoup souffert.... Ma santé n'est pas bonne!.... mais je vous vois, & j'oublie tous mes maux.

LÉONTINE.

Eh bien, vicomte, que pensez-vous du parti que j'ai pris de quitter le monde?

LE VICOMTE.

Votre projet n'est pas apparemment de vous fixer ici pour toujours?

LÉONTINE.

Pardonnez-moi; & je ne fais pas un grand sacrifice. Je renonce à des liaisons frivoles, à des plaisirs que je n'ai jamais recherchés.

LE VICOMTE.

Vous êtes donc, madame, toujours décidée à ne point prendre un nouvel engagement?

LÉONTINE.

Ah! plus que jamais.

LE VICOMTE.

Tant mieux : je vous en félicite..... sincérement.

LEONTINE.

Chaque jour, depuis la perte que j'ai faite, m'affermit davantage dans cette résolution.

LE VICOMTE.

J'en suis charmé..... On m'a parlé d'un amant..... d'un inconnu, qui vous aime, dit-on, & s'est déclaré de mille manieres..... On m'en a conté plusieurs traits.

LEONTINE.

Cette aventure n'est-elle pas bien extraordinaire?

LE VICOMTE.

Elle est remarquable du moins. Auprès de toute autre femme, ce seroit peut-être un moyen sûr de réussir. Elles aiment tant ce qui a l'air du merveilleux; elles sont si frivoles, si vaines! ce qu'elles appellent de la galanterie, des vers, des fêtes, toutes ces petites choses leur tournent la tête.

LEONTINE *avec humeur.*

Voilà une amere critique; vous ne nous voyez pas en beau.

LE

LE VICOMTE.

Mais je vous en exempte.

LEONTINE.

Je ſais ce que je dois penſer de cette politeſſe..... Mais, pour revenir à cet inconnu que vous traitez ſi mal, je vous avoue qu'il a du moins cet avantage d'être le premier homme qui m'ait paru annoncer une paſſion véritable & délicate.

LE VICOMTE.

Je ne le comprends pas. Pourquoi ne ſe pas nommer? Que ſignifie toute cette conduite?

LEONTINE, *vivement.*

Eh, mon Dieu! la crainte inſéparable de l'amour, comme il le dit lui-même; en ſe nommant, il ſait trop tout ce qu'il perdroit; il ne pourroit plus ni m'écrire, ni me rendre des ſoins que je ne ſouffrirois pas.

LE VICOMTE.

Ainſi donc il eſt ſans eſpérance?

LEONTINE.

Il ſe flatte que la ſingularité de ſa conduite pourra peut-être m'intéreſſer à la fin, que je le diſtinguerai des autres hommes; & ſans oſer ſe perſuader de toucher mon cœur, il eſpere

du moins changer mon opinion : voilà ce que toutes ses lettres me répetent.

LE VICOMTE.

S'il est de bonne foi, l'on doit plaindre une telle extravagance.

LEONTINE.

Extravagance ! . . . Quelle expression ! . . . Mais vous avez raison. Ah, c'est une grande extravagance d'aimer ! L'objet qui m'a rendu si malheureuse pensoit bien comme vous. J'étois insensée à ses yeux ; je l'étois aux vôtres. . . Un cœur sensible, un cœur tel que le mien, auroit pu seul me trouver raisonnable.

LE VICOMTE.

(*A part.*) Et c'est moi qu'elle accuse. . . Mais poursuivons. (*haut.*) Enfin cette aventure est terminée. J'en suis bien-aise. Cette persécution devoit vous être désagréable.

LEONTINE.

J'ai prouvé qu'elle ne me plaisoit pas ; car c'est une des raisons principales qui m'ont fait hâter mon départ.

LE VICOMTE.

Il faut espérer qu'il respectera votre solitude.

LEONTINE.

Je n'en doute point, & je le desire pour son bonheur... Mais que veut Rosalie?

LE VICOMTE.

Elle a l'air bien agité.

SCENE IV.

LEONTINE, LE VICOMTE, ROSALIE.

ROSALIE *accourant avec précipation, & tenant une corbeille ornée de fleurs, dans laquelle est un bouquet.*

AH, madame!

LEONTINE.

Eh bien, qu'avez-vous?

ROSALIE.

Cette corbeille... ce bouquet... Je les ai trouvés dans votre cabinet de toilette... Tenez, cette lettre vous instruira mieux.

LEONTINE *prenant la lettre avec beaucoup d'émotion.*

Cette écriture est la même... Oui, c'est de lui, sans doute. (*Elle l'ouvre, & lit tout bas.*)

ROSALIE.

Il nous a ſuivies... Je le diſois bien... Ah! je ne me ſens pas de joie.

LE VICOMTE *à part, conſidérant Léontine.*

Elle tremble... Elle rougit... Quel rayon d'eſpoir vient ſéduire mon cœur!

LEONTINE *après avoir lu.*

Laiſſez-nous, Roſalie.

ROSALIE.

Madame?

LEONTINE.

Laiſſez-nous, vous dis-je.

ROSALIE *porte la corbeille & le bouquet ſur une table, & dit en fuyant :*

Ma foi, ſi j'étois à votre place, il n'auroit pas fait tant de chemin inutilement. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LEONTINE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *après un moment de ſilence.*

Eh bien, madame, il eſt donc ici?

LEONTINE.

J'avoue que ma ſurpriſe eſt extrême... Tenez, liſez la lettre.

LE VICOMTE *prenant la lettre.*

Voyons un peu son style. (*Il lit.*)

" Seroit-ce moi, madame, qui vous fais
» fuir le monde? Un amour si soumis auroit-
» il pu vous déplaire? Il ne demande & n'exige
» rien : il vous jure de ne jamais se déclarer
» davantage, & de ne point dévoiler à vos
» regards l'objet malheureux qui l'éprouve.
» La seule chose que je desire, c'est d'appren-
» dre enfin si cet hommage si pur ne s'est pas
» attiré votre colere, & peut-être votre
» haine. »

LE VICOMTE *s'interrompant.*

Et il appelle cela ne rien desirer, ne rien exiger de nouveau!

LEONTINE.

Allez-vous vous interrompre ainsi à chaque mot? Voyez la suite.

LE VICOMTE *lit.*

" Et peut-être votre haine. Il est un moyen
» de m'en instruire. On célebre une noce ce
» soir. Vous y devez paroître; si vous daignez
» porter le bouquet que j'ose vous offrir, sans
» me flatter que mes soins vous soient agréa-
» bles, je penserai du moins qu'ils ne vous

„ sont pas odieux. Si vous ne le portez pas,
„ je prendrai ce dédain cruel pour une marque
„ assurée de mépris & de haine : c'en eſt fait,
„ j'aurai l'exile à jamais, & je m'impoſe un ſilence
„ éternel. Songez, madame, que la faveur que
„ j'implore, quelque précieuſe qu'elle puiſſe
„ être, n'eſt, après tout, qu'un témoignage
„ d'indifférence. Voilà cependant où ſe bor-
„ nent tous les vœux de l'amant le plus fidele,
„ le plus ſoumis & le plus paſſionné.

(rendant la lettre.)

L'invention eſt adroite.

LE CHEVALIER.

Comment, adroite ?

LE VICOMTE.

Aſſurément ; cette lettre ſeroit embarraſſante pour toute autre que vous.

LEONTINE *très-vivement.*

Pour toute autre que moi ! Mais, de grace, monſieur, ne me ſéparez point ainſi des autres femmes ; ne pouvez-vous me louer qu'à leurs dépens ?

LE VICOMTE.

Aimeriez-vous mieux être confondue avec elles ? Vous y perdriez trop.

LÉONTINE.

Cette lettre est sans doute embarrassante.

LE COMTE.

J'ai donc raison de dire qu'elle est adroite.

LÉONTINE.

Ah! certainement celui qui l'a écrite étoit bien éloigné du dessein d'y mettre de l'art & de l'adresse.

LE COMTE.

Enfin, il vous embarrasse.

LÉONTINE.

Ses soins ne me font assurément nul plaisir. Il n'en sauroit douter, on ne fuit point ce qu'on aime, & dans ma position... Mais chercher à lui prouver que je le hais, que je le mépriſe, ce procédé seroit absurde & ridicule. Il est... il doit m'être indifférent, & rien de plus: qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Mais, s'il faut vous parler vrai, je vous avouerai que je trouve dans sa conduite une témérité révoltante.

LÉONTINE.

De la témérité... Ah! par exemple, je n'imaginois pas qu'on pût l'en accuſer.

LE VICOMTE.

Mais cependant, avec toute sa soumission, il ose vous parler sans cesse de son amour. Il le fait éclater dans toutes les occasions; il vous obsede, vous suit par-tout; il s'introduit & se cache dans tous les lieux que vous habitez; il pénetre dans votre appartement; il épie en secret vos démarches, vos discours, & il vous voit, vous entend, & peut-être dans cet instant même il vous observe, & il ose concevoir de folles espérances. Il sera ce soir dans le bosquet où la noce s'assemble, puisqu'il compte vous y voir parée de son bouquet.

LEONTINE.

Vous croyez qu'il y sera?

LE VICOMTE.

Sa lettre le dit clairement.

LEONTINE.

Mais connoissez-vous rien d'aussi extraordinaire?

LE VICOMTE.

Ah! je conviens que jamais passion ne fut portée à un tel excès. Il a la tête absolument tournée; il vous adore: vous êtes sa seule affaire.

LEONTINE.

Cela eſt vrai ; vous avez raiſon, mon cher vicomte : il eſt digne de pitié.

LE VICOMTE.

Oh ! cela, c'eſt autre choſe. Je ne puis plaindre un homme qui ſemble lui-même chérir les maux qu'il s'eſt faits, & qui n'a pas le courage de vaincre une paſſion qui n'eſt jamais violente que par notre faute.

LEONTINE.

Ne parlez point de l'amour, en vérité, vous n'y entendez rien.

LE VICOMTE *avec un calme affecté.*

Et je dois à cette ignorance tout le bonheur de ma vie.

LEONTINE *avec diſtraction.*

Sera-t-il déguiſé ? Paroîtra-t-il ?

LE VICOMTE.

De qui parlez-vous donc ?

LEONTINE *avec embarras.*

Je penſois à ce que vous diſiez tout-à-l'heure, qu'il me verroit à cette noce... Je ſuis curieuſe de ſavoir comment. J'ai naturellement une curioſité exceſſive... Tenez, par exemple, je ſuis bien femme à cet égard.

LE VICOMTE.

Il viendra peut-être habillé en physicien.

LE COMTE.

Oh ! les manières, le maintien, la démarche, tout cela le trahira.

Il est très-possible qu'il ait une physionomie assez commune pour être facilement confondu dans la foule ; & peut-être avez-vous vu plus de cent fois cette figure-là, sans vous en douter.

Je suis sûre que je le devinerois au milieu de mille personnes.

LE VICOMTE.

Mais comment ?

LA COMTESSE.

Je ne sais ; mais je parierois.

LE VICOMTE.

Je ne vous le conseille pas. Vous pourriez perdre.

LA COMTESSE.

Dites-moi, mon cher vicomte, ce que vous feriez à ma place.

LE VICOMTE.

Quoi ?

LEONTINE.

Oui, ce soir.

LE VICOMTE.

Eh bien, après ? Je ne vous comprends pas.

LEONTINE.

Eh, mon Dieu ! pour ce bouquet.

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! je l'avois déjà oublié ; mais je n'ai point d'avis là-dessus : c'est à vous.

LEONTINE.

Mais pensez-vous qu'il n'y ait pas de la pruderie, de l'impolitesse à refuser ?

LE VICOMTE.

Ne dit-il pas que s'il ne vous voit point son bouquet, vous n'entendrez plus parler de lui ? Dans ce cas, il seroit tentant d'être impolie une heure, pour s'en débarrasser ensuite pour toujours.

LEONTINE *embarrassée.*

Sûrement..... Je suis de cet avis. Mais je ne crois pas que sa lettre dise cela précisément. Au reste, je la relirai, & je verrai.

LE VICOMTE.

LEONTINE.

Quelle heure eſt-il? J'ai mille choſes à faire aujourd'hui.

LE VICOMTE.

(*A part.*) Il faut la quitter. Mais, dans ce moment, que j'ai de peine à m'y réſoudre! (*haut.*) Je vais vous laiſſer en liberté. J'ai auſſi, de mon côté, quelques lettres à écrire. (*à part en s'en allant.*) Ah! je commence à reſpirer. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

LEONTINE *ſeule.*

(*Elle s'aſſied à côté de la table ſur laquelle eſt poſée la corbeille.*)

Son humeur auſtere & farouche me déplaît aujourd'hui plus que jamais. Il a une certaine ſéchereſſe qui m'éloigne de lui. Avec de l'eſprit, des vertus, des agrémens même, il n'eſt cependant point aimable. Ah! c'eſt que ſon ame n'eſt pas ſenſible; il conçoit ſi peu qu'on puiſſe aimer avec paſſion! Ses conſeils ont une ſévérité qui révolte, & ne perſuade point. Mais il a

peut-être raison. Je ne dois pas porter ce bouquet. (*Elle prend le bouquet, & considere la corbeille.*) Je ne dois pas enhardir par cette condescendance un amour insensé. Quel amour! Que je plains le malheureux qui l'éprouve! Voilà comme j'aimois. Toute cette aventure m'attriste, m'étonne, me trouble. Il me verra ce soir! Il est dans ce château! N'entends-je pas marcher près de moi? (*Elle se leve & se retourne avec un mouvement de frayeur.*) C'est Dorothée. Tout m'agite & m'effraye aujourd'hui.

SCENE VII.

LEONTINE, DOROTHÉE.

LÉONTINE.

VENEZ, ma chere amie; j'ai bien des choses à vous apprendre.

DOROTHÉE.

Rosalie & le vicomte m'ont tout conté.

LEONTINE.

Eh bien, quel conseil me donnez-vous? Mais auparavant, lisez sa lettre. (*Elle la lui donne: Dorothée lit tout bas.*)

LEONTINE.

Je ne vous cache pas que ma curiosité devient excessive ; en même tems je crains qu'en cédant à ce qu'il demande, il n'ose concevoir des idées & des espérances que je ne veux pas faire naître. Je suis fort embarrassée. Guidez-moi là-dessus.

DOROTHÉE *après avoir lu.*

Comment pouvez-vous balancer, quand il dit lui-même qu'il ne prendra cette faveur que pour un témoignage d'indifférence ? Que risquez-vous à l'accorder sous cette condition ? Pourquoi le désespérer par une rigueur si déplacée ? En vérité, ce seroit une cruauté que je ne vous pardonnerois pas.

LEONTINE.

Mais il continuera les mêmes soins que j'ai voulu fuir.

DOROTHÉE.

Votre départ a dû lui prouver qu'ils ne vous touchoient pas. Il sait là-dessus à quoi s'en tenir. N'ajoutez pas à ce malheur celui de le convaincre de votre aversion : vous cesseriez d'être juste & raisonnable.

LEONTINE.

Mais si, satisfait de n'être point haï, il s'obs-

tine à me ſuivre, à m'aimer, dois-je le ſouffrir, & pourrai-je m'en plaindre, après avoir perdu un moyen ſi facile de l'éloigner pour toujours?

DOROTHÉE.

En accordant ce qu'il deſire, vous ne vous engagez à rien. Il ſemble qu'il ait prévu vos craintes; il y répond d'avance; il s'explique d'une maniere qui n'eſt pas équivoque. En portant ce bouquet, vous ne lui témoignerez pas de l'intérêt; vous lui direz ſimplement, „ je ne „ vous hais point. „ Encore une fois, il n'eſt pas poſſible que vous le haïſſiez. Lui donner une preuve de haine, ſeroit une injuſtice, une folie inconcevable. D'ailleurs, le beau projet de vouloir l'éloigner pour toujours! Décidée à ne jamais l'aimer, vous devez, par reconnoiſſance, deſirer de le connoître; & la ſeule curioſité doit vous engager à ſouhaiter vivement de voir quelle ſera la fin d'une aventure auſſi ſinguliere, & combien de tems elle peut durer encore.

LEONTINE.

J'ai penſé tout cela. Vous me perſuadez facilement: mais il ne ſe déclarera jamais.

DOROTHÉE.

Eh! cela même n'eſt-il pas aſſez ſurprenant,

assez curieux pour en essayer l'épreuve? Pour moi, je donnerois toutes choses au monde pour le voir un instant. Ses lettres, ses vers, sa conduite annoncent un esprit, une grace, une passion qui ne peuvent appartenir qu'au plus honnête, au plus délicat & au plus aimable de tous les hommes. Je ne suis pas romanesque, ni passionnée de mon naturel; mais pour n'être pas émue & touchée de cette aventure, il faudroit être tout-à-fait insensible.

LEONTINE.

Je ne sais pas si vous êtes passionnée; mais je sais que votre tête est bien vive, & que vous aimez les choses singulieres: ceci le prouve un peu.

DOROTHÉE.

Votre sang-froid m'impatiente.

SCENE VIII.

LEONTINE, DOROTHÉE, ROSALIE.

ROSALIE.

MADAME, voilà le notaire, & Jeannette & Colin.

LEONTINE.

LEONTINE.

Faites-les entrer. (*Rosalie sort.*)

DOROTHÉE.

Vous allez faire des heureux. Je voudrois bien qu'aujourd'hui tout le monde fût content.

LEONTINE *en riant.*

Pour vous satisfaire, je m'en occuperai.

ROSALIE *revient, tenant, d'une main Jeannette, & de l'autre Colin. Le notaire les suit.*

LEONTINE.

Approchez-vous, mes enfans. Eh bien, Jeannette, êtes-vous contente?

JEANNETTE *faisant la révérence.*

Ah! oui, madame.

DOROTHÉE.

Et vous, Colin?

COLIN.

Ah! je danserons ce soir de bon cœur.

LEONTINE *à Colin.*

A minuit Jeannette sera à vous pour la vie. Quel âge a-t-elle?

JEANNETTE.

Dix-sept ans, madame, & lui dix-huit ce mois-ci.

LEONTINE *à part.*

Cet âge, leur amour, leur mariage, tout me rappelle... Ah, Dieu! quel souvenir!

DOROTHÉE.

Jeannette est réellement jolie.

ROSALIE.

C'est moi qui l'ai coëffée.

LEONTINE.

Dites-moi, Colin, qui des deux aime mieux l'autre? répondez naturellement.

COLIN.

Je n'y ai jamais pensé.

JEANNETTE.

Ni moi non plus.

LEONTINE.

Mais à présent?

JEANNETTE.

C'est tout égal, n'est-ce pas, Colin?

COLIN.

Je le gagerois.

JEANNETTE.

J'en suis sûre.

LEONTINE.

Voyez-vous la différence de leurs réponses? elle en est sûre : elle n'hésite pas.

DOROTHÉE.

Ah ! je ne doutois pas que Colin ne répondît mal à votre gré. . . C'eſt une homme, il faut qu'il ait tort, qu'il ſoit moins ſenſible.

LEONTINE.

Où eſt le notaire ? Qu'il approche.

ROSALIE *au notaire.*

Avancez donc. (*Le notaire préſente le contrat à Léontine. Elle le ſigne.*)

COLIN *à Jeannette.*

Vois-tu ce qu'elle fait-là, Jeannette ? C'eſt not' mariage. Que je ſis fâché de ne pas ſavoir lire ! Queu plaiſir j'aurois à déchiffrer c'te chere écriture-là !

DOROTHÉE *à Léontine.*

Eh bien, vous l'entendez ; c'eſt pourtant Colin qui parle. Cela vaut pour le moins la réponſe de Jeannette.

LÉONTINE.

Allez, mes enfans ; je me flatte que je viens de ſigner votre bonheur : puiſſe-t-il être pur & durable ! Allez m'attendre dans les boſquets ; j'y ſerai dans une heure. (*Roſalie les emmene.*)

SCENE IX.

LEONTINE, DOROTHÉE.

LEONTINE.

LEUR ingénuité me charme. Quel jour pour eux que celui-ci ! Ils s'aiment, ils s'engagent à jamais ; ils seront heureux, je m'en flatte. Le bonheur, ma chere Dorothée, n'est peut-être fait que pour cette classe obscure : de vaines dissipations, des plaisirs faux & tumultueux nous l'arrachent. Faits pour le goûter, nous le méconnoissons ; eux seuls en jouissent. Une félicité tranquille nous paroît bientôt insipide. Nous voulons la varier, elle nous échappe. Pour eux, ils ne sont distraits ou séduits par aucune illusion. Colin ne quittera Jeannette que pour cultiver son champ ; le travail & la peine lui rendront plus chere celle qui les partage & les fait adoucir. Elle sera tout à la fois sa consolation, sa société, sa compagne, son amie. Nulle autre liaison ne pourra nuire à cette union si sainte & si délicieuse ; ils ne seront que deux dans l'univers ; ils goûte-

ront enfin ce bonheur ſuprême, qui n'eſt pour nous qu'une chimere.

DOROTHÉE.

Allons, creuſez-vous bien la tête, pour envier encore davantage le ſort de deux pauvres bergers; vous, belle, libre, jeune, adorée, comblée des dons de la nature & de la fortune.... Oui, vous avez raiſon, Jeannette vaut mille fois mieux que vous; elle eſt du moins beaucoup plus ſenſée.... Ah, ma chere amie! vous travaillerez donc ſans ceſſe avec ardeur à empoiſonner la plus brillante deſtinée qui fut peut-être jamais! Votre eſprit, votre ſenſibilité n'auront ſervi qu'à votre malheur. Quel uſage vous faites des dons les plus précieux!

LEONTINE.

Mon ſeul avantage réel fut un cœur tendre.... Hélas! il verſa ſur ma vie des peines dont le ſouvenir me fait frémir encore. Eh bien! s'il me falloit recommencer une nouvelle carriere, ſi l'on m'offroit tous les biens du monde, à condition de n'éprouver jamais les ſentimens qui m'ont ſi cruellement agitée...

DOROTHÉE.

Vous ne l'accepteriez pas?

LEONTINE.

Non, certainement. Je gémis de tout ce que j'ai ſouffert ; mais par une bizarrerie inconcevable, ce ſouvenir a des charmes pour moi. Je me retrace des momens délicieux que j'ai ſu goûter au milieu de mes plus vives peines, & ces lueurs de félicité ſont mille fois préférables au cours monotone d'une vie conſtamment indifférente & paiſible. Un regard, un mot, un inſtant dédommage d'un an de ſouffrance. On n'exiſte véritablement que quand on ſait aimer ; & lorſqu'enfin le trait eſt arraché du fond du cœur, on chérit encore la trace qu'il y laiſſe ; on nourrit une douleur qui occupe, qui ranime, & l'on enviſage avec une eſpece d'effroi ce calme profond qui prive l'ame de toutes ſes facultés.

DOROTHÉE.

Mais tantôt vous étiez dans une diſpoſition bien différente ; vous deſiriez la paix, vous veniez la chercher ici.

LEONTINE.

Oui, je la deſirois.... Ah! je ne ſuis pas d'accord avec moi-même.

DOROTHÉE.

Mais qu'entends-je ? De la musique : écoutons. (*On entend une symphonie douce & éloignée.*)

LEONTINE.

De la musique ici ?

DOROTHÉE.

Concevez-vous cela ?

ROSALIE *accourant précipitamment.*

Eh, madame ! venez, venez voir.... une illumination.... des feux d'artifice..... une fête.

LEONTINE.

Une fête ; & pourquoi ?

ROSALIE.

Ah ! faut-il le demander ? C'est un nouveau tour de l'inconnu.

LEONTINE.

Se pourroit-il ?

DOROTHÉE.

Sortons, allons nous éclaircir.

LEONTINE.

Je ne sais où j'en suis.

DOROTHÉE *s'arrêtant & prenant le bouquet.*

Eh ! le bouquet ?

LÉONTINE.

Non, laissez-le, ma chere Dorothée.

DOROTHÉE *emportant le bouquet, & prenant Léontine sous le bras.*

Venez, venez; que de façons!

ROSALIE.

Allons; puisque notre sylphe est toujours le même, je ne regrette plus Paris. (*Elles sortent.*)

ACTE III.

Le théatre change, & représente un bocage spacieux, illuminé & orné de guirlandes de roses, avec les chiffres de Léontine. Au milieu du bocage, on voit un siege de gazon, préparé pour Léontine.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE, COLIN.

JEANNETTE.

AH, que j'allons étonner tout le monde!

COLIN.

Sais-tu ben ta chanson?

JEANNETTE.

Pardi, c'eſt pour not'dame qui nous marie; je l'ai ſue par cœur tout de ſuite.

COLIN.

Qu'alle eſt gentille not'dame! c'eſt dommage qu'alle ſoit ſi penſive.

JEANNETTE.

Ah, mais, vois-tu, Colin, c'eſt depuis que monſieur eſt défunt: cela n'eſt-il pas naturel?

COLIN.

A ſa place, Jeannette, tu ſerois donc penſive auſſi?

JEANNETTE.

Finis donc. V'là-t-il pas une belle idée le jour d'une noce!

COLIN.

Eh ben! je crois que tu pleures, Dieu me pardonne.

JEANNETTE.

Pourquoi m'as-tu dis ça auſſi?

COLIN.

Ah, ma pauvre petite!

JEANNETTE.

Allons, paix, tais-toi.... V'là toutes les jeunes filles & les garçons du village. (*Les*

villageois arrivent, vêtus de blanc; ils se rangent en cercle autour de Jeannette & de Colin.

JEANNETTE, *leur adressant la parole.*

Madame va venir; songez bien à vos chansons & aux danses que nous avons répétées.

COLIN.

Il est sept heures & demie, elle ne doit pas tarder à présent.

JEANNETTE.

J'entends du bruit. Sûrement c'est elle. (*aux villageois.*) Rangez-vous dans le fond du bocage. (*Les villageois s'éloignent.*) Ah! la voilà.

SCENE II.

JEANNETTE, COLIN, LEONTINE, DOROTHÉE, ROSALIE.

LEONTINE, *parée du bouquet. Elle s'arrête à l'entrée du bocage avec étonnement.*

QUE vois-je! quelle nouvelle surprise!

JEANNETTE.

Madame, voilà votre place.

LEONTINE.

Mais, Jeannette, qui vous a dit?....

DOROTHÉE.

Ah ! nous ferons des questions après la fête ; de grace, ne la troublons point. Mais où donc est le vicomte ?

ROSALIE.

Le voilà : monsieur Ophémon le suit.

SCENE III.

JEANNETTE, COLIN, LEONTINE, DOROTHEE, ROSALIE, LE VICOMTE, OPHEMON, PICARD.

Le vicomte s'approche, & voyant Léontine parée du bouquet, il fait un geste de joie qu'elle prend pour de la surprise.

LEONTINE, *à part.*

Que je suis embarrassée ! De quel air le vicomte me regarde ! Que ce bouquet me gêne !

LE VICOMTE *à Léontine.*

L'inconnu, s'il est ici, doit être satisfait.

LEONTINE.

C'est Dorothée qui l'a voulu absolument.

JEANNETTE.

Allons, allons, tout le monde eſt arrivé : commençons.

LEONTINE.

Auparavant, je veux ſavoir, Jeannette, par quel ordre...

DOROTHÉE.

Encore une fois, voyez la fête, vous ſaurez tout après.

LE VICOMTE.

Madame a raiſon. Certainement les précautions ſont priſes de maniere que ſûrement Jeannette ignore elle-même le véritable objet qui la fait agir : ainſi ce qu'elle vous dira vous inſtruira peu.

DOROTHÉE.

Allons, aſſeyons-nous. (*à Léontine.*) Venez à votre place.

LEONTINE.

Reſtez-y donc auprès de moi.

DOROTHÉE.

Volontiers.

LEONTINE.

Mettez-vous là, vicomte. (*Ils ſe placent tous trois ſur le ſiege de gazon, Léontine au milieu.*

Picard & Rosalie se placent à quelque distance l'un à côté de l'autre. Ophémon se tient tout seul de l'autre côté du théatre.)

LE VICOMTE *à part.*

Que je suis troublé!

OPHEMON *à part.*

Jusqu'ici tout va bien. Observons un peu la contenance de Léontine.

DOROTHÉE.

Jeannette, vous pouvez commencer.

Jeannette frappe trois coups dans ses mains.

ROSALIE *à Picard.*

Mon Dieu! comme le cœur me bat! *(On entend une musique champêtre. Alors les villageois forment des danses & des pantomimes sur les différens airs exécutés par la symphonie; ensuite ils vont en dansant prendre Jeannette & Colin, & les amenent au siege de gazon, où Léontine est assise. La musique cesse.)*

DOROTHÉE.

Tout ceci tient de l'enchantement.

PICARD *à Rosalie.*

Quand je te le disois qu'il y a de la sorcellerie là-dedans.

ROSALIE.

Paix donc : voilà Jeannette qui chante.

JEANNETTE *chante en donnant des fleurs à Léontine. Un chœur de villageois, à la fin de chaque couplet, répete le refrain. Après les couplets la musique recommence. Tous les villageois se prennent par la main, sortent en dansant. Jeannette & Colin restent. Picard & Rosalie sortent.*

COUPLETS sur l'air : Faut attendre avec patience. (*Des trois Fermiers.*)

J'somm's heureux, c'est votre ouvrage;
Mais j'avons un soupçon fâcheux :
Car on prétend que l'mariage,
Ne vous paroît qu'un joug affreux.
Ah ! si ce nœud vous épouvante,
Queu peur doit-il nous inspirer ?
O si vous êtes bienfaisante,
Mariais-vous pour nous rassurer. *Bis.*

Chacun vous dit si savante,
Qu'ça nous met l'esprit sans d'sus d'sous,
Et qu'nous n'aurons l'ame contente
Qu'en vous voyant prendre un époux.
L'desirez-vous tendre & sincere,
Soumis, délicat & constant ?
Si c'n'est qu'ça, j'avons votre affaire,
Je vous ont trouvé cet amant. *Bis.*

De c't amant par tout suivie,
Aimé des graces par l'amour,
Voulez-vous donc toute la vie
Lui refuser quelque retour ?
A quoi vous sert tant de rudesse ?
Vous saurez toujours le charmer,
Croyez-vous l'guérir d'sa tendresse ?
D'vot pouvoir c'est trop présumer. *Bis.*

Ordonnez-lui de se taire,
Il ne cont'ra plus son tourment ;
Mais vous n'pouvez vous en défaire,
Il vous suit, vous voit, vous entend.
Ne croyez pas que l'inconstance
Puisse jamais changer son sort ;
Il n'a pas besoin d'espérance
Pour vous aimer jusqu'à la mort. *Bis.*

DORIOTHÉE.

Je n'ai jamais rien vu de plus agréable ni de mieux imaginé.

ORPHEMON *à part.*

Ma foi, nos affaires ne vont pas mal. Léontine, pour le coup, est véritablement interdite & troublée.

LEONTINE *à part.*

Il étoit sans doute mêlé parmi ces villageois.

LE VICOMTE.

A préſent, queſtionnons un peu Jeannette.

LEONTINE.

Allons, Jeannette, répondez.

LE VICOMTE.

Madame veut ſavoir d'où vient cette fête.

JEANNETTE *à Dorothée.*

Puis-je le dire à préſent?

DOROTHÉE.

Oui, dites.

JEANNETTE.

Eh bien, madame a devant ſes yeux la perſonne...

LEONTINE.

Qui me l'a donnée?

COLIN.

Qui, madame.

LEONTINE.

Comment?

DOROTHÉE.

Ah! voici du nouveau.

LE VICOMTE.

Vous verrez que c'eſt moi.

JEANNETTE *montrant Dorothée.*

Non, c'eſt madame.

DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Moi ?

COLIN.

Vous-même.

DOROTHÉE.

Cela n'eſt pas mal imaginé. Quoi ! je vous ai dit ?...

JEANNETTE.

Ah ! non.., Vous m'avez fait dire....

DOROTHÉE.

J'entrevois le reſte. Contez-nous un peu, Jeannette, de quelle maniere je m'y ſuis priſe.

JEANNETTE.

C'étoit jeudi.

COLIN.

Non, vendredi.

JEANNETTE.

Jeudi, te dis-je.

COLIN.

Pardi, c'étoit en revenant du bois, ſur le ſoir.

JEANNETTE.

C'étoit. . .

LEONTINE.

Eh ! le jour n'y fait rien. Pourſuivez.

JEANNETTE.

C'étoit donc jeudi au ſoir. . . Une vieille dame eſt arrivée chez nous.

OPHEMON *à part.*

Pas ſi vieille.

JEANNETTE.

Elle a demandé mon pere, & puis moi, & puis Colin, qui étoit là, & puis nous a emmenés dans not verger : il y avoit trois hommes qui la ſuivoient.

COLIN.

Non, ils étions quatre.

JEANNETTE.

Je les ai comptés.

COLIN.

Et moi auſſi.

LEONTINE.

Mais finiſſez donc vos diſputes.

OPHEMON.

Voilà un ennuyeux petit coquin.

DOROTHÉE.

Allons, Jeannette, reprenez votre récit : & vous, Colin, taiſez-vous.

COLIN.

Qu'alle me laiſſe conter.

JEANNETTE.

Nani da.

COLIN.

Mais. . . .

LEONTINE.

Encore une fois, finiſſez donc.

JEANNETTE.

Dame, je ne ſais plus où j'en étois.

LE VICOMTE.

A l'arrivée de la vieille dame.

JEANNETTE.

Eh bien donc, la vieille dame nous dit comm'çà qu'alle venoit de la part de madame Dorothée, qui vouloit donner une belle fête à madame, & qui la ſurprît bien fort, & qu'il falloit n'en ſonner mot. Et puis alle me donna ces chanſons, & puis de l'argent, & puis alle dit tout ce que nous ferions; & puis les hommes qui l'avions ſuivie, nous baillerent de grandes caiſſes où étions ces guirlandes de fleurs. . . les habits. . . & puis la vieille dame s'en fut. . . & puis. . . voilà tout. . . Qu'en dis-tu, Colin?

COLIN.

T'as oublié le pus beau. Je m'en vais recommencer.

LEONTINE.

Non, non, cela eſt inutile. Il ſuffit; allez, Jeannette.

DOROTHÉE.

Allez, mes enfans, allez rejoindre la noce. (*Ils s'en vont. Ophémon ſort auſſi.*)

LE VICOMTE.

Je le ſavois bien qu'ils ignoroient la vérité.

LEONTINE.

Réellement, Dorothée, ce n'eſt pas vous?

DOROTHÉE.

Si fait c'eſt moi.... Comment ne l'avez-vous pas deviné d'abord, ſur-tout à la chanſon? Une romance remplie de plaintes & d'amour.... c'étoit clair.... En vérité, vous faites de belles queſtions!

LEONTINE.

Une vieille femme....

LE VICOMTE.

Oh! cela, c'eſt un déguiſement.... C'étoit peut-être lui, que ſait-on?

LEONTINE.

En vieille femme! Quelle idée!

LE VICOMTE.

Mais nous ne ſavons pas ſon âge.

LEONTINE.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'on ait pu le prendre pour une vieille femme : ſûrement il eſt jeune.

DOROTHÉE.

Elle a raiſon.

LE VICOMTE.

Cela ſeroit cependant aſſez plaiſant que ce fût un vieillard, un vieux fou, qui mît ainſi notre eſprit à la torture.

LEONTINE.

Je ne vois pas ce que cette idée a de riſible : elle ne me paroît qu'extravagante.

LE VICOMTE.

Mais enfin, tout ce myſtere me fait penſer qu'il a d'excellentes raiſons de ſe cacher : ou ſon âge, ou ſa figure, ou ſa naiſſance forment des obſtacles.

LEONTINE.

Pour ſon âge, il ſeroit ridicule d'imaginer un vieillard capable d'une telle paſſion : pour ſa figure, comme on s'abuſe aiſément, il pourroit penſer que les agrémens de ſon eſprit & un cœur auſſi ſenſible feront oublier l'avantage frivole de la beauté ; & pour ſa naiſſance, ſes

lettres, ſa magnificence, ſa conduite, n'annoncent pas un état dont on doive rougir.

LE VICOMTE.

Mais s'il étoit jeune, d'une figure qui n'eût rien de choquant, qu'il fût aimable, que ſa fortune fût honnête, & que ſa naiſſance fût aſſortie à la vôtre, vous le connoîtriez. Vous avez paſſé votre vie à la cour & dans le plus grand monde; vous l'auriez rencontré mille fois. Il dit vous aimer depuis huit ans; comment, vous voyant ſans ceſſe dans la ſociété, ne ſe ſeroit-il jamais trahi? Ses regards vous auroient parlé. Penſez-vous qu'il exiſte un homme aſſez maître de lui pour cacher ſi longtems une paſſion ſi violente?

DOROTHÉE.

Il connoiſſoit ſa vertu.

LEONTINE.

Il étoit ſans eſpérance.

LE VICOMTE.

Comment parvenir à ce point ſi rare d'eſtime & de reſpect pour un objet qu'on ne connoît que ſuperficiellement & de réputation? Se taire, & nourrir dans le ſilence une paſſion malheureuſe, la dérober à tous les yeux pendant huit

ans, cet effort vous paroît-il possible & naturel?

DOROTHÉE.

Enfin cela existe. Nous pouvons ne le pas comprendre, mais nous ne pouvons en douter.

LE VICOMTE.

Si cela est, si cela m'étoit bien prouvé, j'avoue que je le trouverois véritablement intéressant.

LEONTINE.

Il est certain qu'on a peine à se défendre d'une vive curiosité.

DOROTHÉE.

Oh! pour moi, je n'ai nulle peine; car je ne m'en défends pas: j'y cede de tout mon cœur. Il m'attendrit, il me touche, & je voudrois qu'il fût là caché dans quelque coin, & qu'il m'entendit.

LE VICOMTE.

Ne badinez pas, il en est très-capable; & je ne serois point du tout étonné, si l'on m'apprenoit qu'il n'a pas perdu un mot de toute notre conversation.

DOROTHÉE.

Je le crois; car il est fort vraisemblable qu'il

ait voulu savoir l'opinion de Léontine sur sa fête. Je parierois qu'il est caché dans quelque niche qu'il aura fait faire exprès. Tenez, voyez-vous ce gros arbre là-bas? Il est creux; je suis persuadée... (*à Léontine.*) Mon Dieu! qu'avez-vous donc? vous pâlissez.

LÉONTINE.

Je souffre.... J'ai un mal de tête affreux.

DOROTHÉE.

Il faut rentrer.

LÉONTINE.

Ah! ce n'est rien : ce n'est rien du tout.... Il me dure depuis hier au soir.

LE VICOMTE.

Rentrons.

LÉONTINE.

L'air me fait du bien..... Je suis bien ici, beaucoup mieux que renfermée dans ma chambre.

DOROTHÉE.

Pour en revenir à ce que je disois, je vous assure qu'il est ici.... Allons, avant de nous en aller, dites-lui quelque chose d'honnête, par exemple, que vous seriez bien-aise de le connoître.

LEONTINE.

Quelle folie!

LE VICOMTE.

Cette folie eſt très-gaie. Allons, madame, il faut vous y prêter.

LEONTINE.

Mais, mon cher vicomte, vous n'y penſez pas.

DOROTHÉE.

De grace, ma chere amie.

LEONTINE.

En vérité....

DOROTHÉE.

Oh! je vous en prie, par complaiſance pour moi.

LE VICOMTE.

Contentez-la. A quoi vous engagez-vous?

LEONTINE.

Mais que voulez-vous que je diſe?

DOROTHÉE.

Que vous avez la plus vive curioſité de le voir. Allons.

LEONTINE.

Eh bien, oui; êtes-vous ſatisfaite?

DOROTHÉE.

Oh! cela ne ſuffit pas; il faut vous tourner

vers l'arbre, & le dire vous-même.

LEONTINE.

Quelle enfance! quelle perſécution!

LE VICOMTE.

Eh bien, pour vous en débarraſſer, dites-le tout de ſuite. Figurez-vous donc, pendant cette diſpute, l'inquiétude de ce pauvre malheureux qui nous écoute. Comme il deſire que nous réuſſiſſions à vous perſuader! Il eſt ſûrement bien agité, bien ému.

LEONTINE.

Mais, vicomte, vous êtes aujourd'hui d'une humeur, d'une gaieté véritablement très-aimable. Dorothée vous a communiqué ſa folie, & elle vous ſied à merveille.

LE VICOMTE.

Vous voulez éluder en me louant, & me faire oublier ce que nous vous demandons. Mais....

DOROTHÉE.

Allons, allons, tournez-vous vers l'arbre.

LEONTINE *ſe tournant. Pendant ce tems, le vicomte ſe gliſſe tout doucement ſans être apperçu, & va ſe cacher derriere l'arbre.*

Eh bien, eſt-ce comme cela?

DOROTHÉE.

Oui, à merveille. A préſent parlez.

LEONTINE.

Il faut que je ſois bien complaiſante.

DOROTHÉE.

Eh, mon Dieu! prouvez-le donc en finiſſant.

LEONTINE *tournée vers l'arbre.*

Vous avez ſu m'inſpirer une curioſité très-vive, & je voudrois vous connoître.

DOROTHÉE.

Que vois-je! l'arbre s'agite.

LEONTINE.

O ciel!

LE VICOMTE *ſortant de l'arbre avec précipitation, & courant ſe jeter aux pieds de Léontine, qui dans le premier moment de ſurpriſe tombe dans les bras de Dorothée.*

Connoiſſez donc enfin celui que vous adore: vous le voyez, madame.

DOROTHÉE.

Eh! c'eſt le vicomte.

LEONTINE.

En vérité, j'ai cru.... Vous m'avez fait une peur....

DOROTHÉE.

Oh ! la plaiſanterie eſt excellente, excellente. J'en ai d'abord été la dupe parfaitement. J'étois ſi troublée que je ne l'ai pas reconnu.

LEONTINE *au vicomte.*

Vous m'avez cauſé une frayeur inexprimable.

LE VICOMTE.

Je vous en demande mille pardons ; mais c'eſt un tour que j'ai voulu jouer, ſur-tout à Dorothée. Je l'ai vu ſi empreſſée, ſi curieuſe.

DOROTHÉE.

Cela eſt charmant ! charmant ! J'ai été complétement attrapée ; j'en ris encore quand j'y penſe. Et comme il a joué ſon rôle, de quel air paſſionné il eſt venu ſe précipiter à vos genoux ! En ſe déclarant... & les grands mots... celui qui vous adore... Comme il a dit cela ! Ah ! c'étoit parfait : c'étoit la choſe même.

LEONTINE.

Savez-vous qu'il eſt très-tard ? Il faut aller ſouper, mon mal de tête redouble.

DOROTHÉE.

Vous vous étiez donc mis dans le creux de l'arbre ? J'ai vu toutes les branches remuer.

LE VICOMTE.

Non, j'étois derriere.

DOROTHÉE.

Ah, c'eſt une délicieuſe idée! En vérité, je ne vous croyois ni auſſi gai ni auſſi aimable. Je parie que vous jouez la comédie comme un ange : vous devez avoir un naturel...

LE VICOMTE.

C'eſt ſuivant les rôles.

DOROTHÉE.

Ce que je ne comprends pas, c'eſt que l'envie de rire ne vous ait pas gagné, en voyant nos mines effarées. Pour moi, je ſens qu'à votre place...

LEONTINE.

Venez ſouper, venez.

DOROTHÉE *en s'en allant.*

Oh, la bonne ſcene! la bonne ſcene!

LEONTINE.

Je ſuis malade à mourir.

LE VICOMTE *à part.*

Enfin je puis donc eſpérer.

(*Ils ſortent.*)

ACTE IV.

Le théatre change, & représente le cabinet de Léontine.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE *seule.*

ILS sont à table, pour moi je m'en suis dispensée. Je ne sais ce que j'ai; je me sens d'une humeur si noire, si triste... Leur gaieté m'importunoit à l'excès. Dorothée sur-tout m'impatiente.... Ah! tout me contrarie aujourd'hui. Mais qui vient déjà me troubler?

SCENE II.

LEONTINE, OPHEMON.

LEONTINE.

HÉ! c'est vous, M. Ophémon? Que me voulez-vous? Je suis malade, je desire être seule.

OPHEMON.

Dans ce cas, je vais me retirer. Je venois pour conter à madame une petite aventure.

LEONTINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

OPHEMON.

Ah! rien: c'eſt toujours de cet inconnu.

LEONTINE.

Comment? Expliquez-vous.

OPHEMON.

Je vais vous laiſſer repoſer; je vous conterai cela demain.

LEONTINE.

Vous m'impatientez. Parlez donc, qu'eſt-il arrivé?

OPHEMON.

Madame eſt malade; je ne veux pas lui rompre la tête de ces bagatelles.

LEONTINE.

Mais, M. Ophémon, quand je vous dis que je veux le ſavoir.

OPHEMON.

Cela n'en vaut pas la peine.

LEONTINE.

Quel homme inſupportable! En vérité, vous me mettez hors de moi. Ce n'eſt pas pour la choſe, elle m'eſt indifférente; mais je ne puis ſouffrir, lorſque je vous preſſe, que vous ne daigniez pas me répondre.

OPHEMON.

Eh bien, madame, je vais vous le dire : c'eſt que je l'ai vu.

LEONTINE.

Vous l'avez vu ?... Qui ?

OPHEMON.

L'inconnu.

LEONTINE.

L'inconnu ? Mais comment ? Dites donc, achevez donc.

OPHEMON.

Pardonnez ; mais je ne puis m'empêcher de rire de la vivacité naturelle de madame, qui ſe manifeſte.... (*Il rit.*)

LEONTINE.

Il y a de quoi mourir... Vous me pouſſez à bout. Finirez-vous, encore une fois ? Comment l'avez-vous vu ?

OPHEMON.

On eſt venu me dire pendant le ſouper, qu'un homme demandoit à me parler à la porte du château. J'ai d'abord imaginé que c'étoit pour quelques démêlés des payſans, un jour de noce... quelque bataille... quelque....

LEONTINE.

LEONTINE.

Eh ! que m'importent vos imaginations ? Après, vous y avez été ?

OPHEMON.

Non, j'ai achevé de souper fort tranquillement.

LEONTINE.

Vous n'y avez pas été ?

OPHEMON.

Si fait, mais en sortant de table.

LEONTINE.

Eh bien, qu'avez-vous vu ?

OPHEMON.

Un grand homme qui m'a pris par le bras ; en me disant qu'il avoit des choses importantes à m'apprendre, & il m'a emmené au bout de l'avenue. Là, il m'a dit qu'il étoit l'amant anonyme ; qu'il me connoissoit de réputation ; qu'il savoit que vous m'honoriez de votre confiance. Je l'ai interrompu pour lui demander s'il avoit lu mon dernier ouvrage sur la chymie.

LEONTINE.

Voilà qui étoit bien nécessaire ! Avez-vous remarqué sa figure ? Malgré l'obscurité avez-vous pu distinguer ses traits ?

OPHEMON.

Non, point du tout. Il faiſoit nuit comme dans un four. J'ai ſeulement vu qu'il eſt très-grand, d'une belle taille, noble, dégagée.

LEONTINE.

Et ſon viſage, il ne vous a pas été poſſible?...

OPHEMON.

Oh! non.

LEONTINE.

Il eſt très-grand. De quelle taille eſt-il à peu près?

OPHEMON.

Il m'a paru.... Comment vous dirai-je?... Eh, tenez, de la taille de monſieur le vicomte: c'eſt la même choſe.

LEONTINE.

Achevez donc; que vous a-t-il dit de moi?

OPHEMON.

Oh! des folies.... qu'il vous adoroit, qu'il ne vivoit que pour vous.... Que ſais-je, moi?... Et puis il m'a conté qu'il avoit entendu tout votre entretien du boſquet.

LEONTINE.

Comment! il y étoit caché?

OPHEMON.

Précisément. Le pauvre homme ! il eſt tranſporté de vous avoir vu ſon bouquet, & ſur-tout de ce que vous lui avez dit que vous deſiriez le connoître : & c'eſt pourquoi il m'a envoyé chercher.

LEONTINE.

Eh bien, eh bien ?

OPHEMON.

Eh bien, il m'a chargé de vous dire que vos deſirs étoient des loix pour lui.

LEONTINE.

Il s'eſt nommé ?

OPHEMON.

Non, c'eſt un ſecret qu'il ne veut dire qu'à vous ſeule. Il vous demande un entretien particulier ; mais comme il ne veut être vu de perſonne, il vous ſupplie de le lui accorder à la pointe du jour, à cinq heures.

LEONTINE.

A cinq heures du matin ?

OPHEMON.

Oui, & il ajoute que ſi vous ne voulez pas le voir, il s'éloignera pour jamais, & ſans retour.

LEONTINE.

Mais recevoir un homme à cette heure, ſeule chez moi !

OPHEMON.

Il prétend que vous ne devez douter ni de ſon reſpect ni de ſa délicateſſe ; il s'engage même à ne vous point parler de ſon amour : & d'ailleurs il permet que je ſois préſent à cette entrevue, ſi vous l'exigez abſolument.

LEONTINE

Oh ! cela ſeroit différent, en effet. Allons..... mais je ne veux point le voir.

OPHEMON.

C'eſt ce que je lui ai dit ; que vous n'y conſentiriez jamais ; que cette prétendue curioſité que vous aviez témoignée n'étoit au fond qu'une plaiſanterie ; que ſes ſoins vous déplaiſoient, vous importunoient, & qu'enfin vous le regardiez comme un extravagant digne des petites maiſons.

LEONTINE.

Mais de quoi vous mêlez-vous ? A quoi bon tout ce verbiage ? Qui vous a chargé d'expliquer mes ſentimens ?

OPHEMON.

Je voulois le guérir de ſa folie : car réelle-

ment elle eſt intéreſſante. Il parloit avec un feu, une éloquence, un ſon de voix qui alloit au cœur. Moi, j'avoue qu'il m'a touché; & ſi vous le refuſez, ma foi je ne ſerois pas ſurpris que ſon déſeſpoir ne le portât à quelque parti violent.

LEONTINE.

Et vous lui avez dit que ſes ſoins me déplaiſoient, qu'il m'étoit odieux... Vous l'aurez perſuadé : le bel ouvrage, de déſeſpérer un malheureux que je dois plaindre, qui doit m'intéreſſer !

OPHEMON.

Enfin, madame, il ne tient qu'à vous de lui donner une conſolation qui lui rendra la vie... Il m'attend : j'ai promis de lui porter votre réponſe, voyez.

LEONTINE.

Tout ce que vous lui avez dit de ma part eſt d'une impoliteſſe, d'une malhonnêteté... Je ſuis en quelque ſorte obligée à réparer ce procédé injurieux : voilà cependant où vous me réduiſez.

OPHEMON.

Le coup eſt porté, cela eſt vrai. Si vous ne

le voyez pas ; j'aurai beau lui dire de votre part les choſes les plus honnêtes, il n'en croira rien.

LEONTINE.

Vous m'auriez épargné cet embarras cruel, ſi vous aviez bien voulu ne me faire parler que d'une maniere polie & convenable, au lieu de me peindre ſi injuſte, ſi ingrate. Pour le guérir, il falloit l'aſſurer encore que j'en aimois un autre ! C'eſt à quoi peut-être vous n'avez pas manqué ; je le parierois. Dans votre fureur de le guérir...

OPHEMON.

Oh ! je n'ai touché cette corde là que bien légérement, & je ne lui ai donné que des ſoupçons vagues.

LEONTINE.

Je m'en ſuis doutée. Mais, par exemple, vit-on jamais rien de plus inconcevable ! Je ſuis dans une colere, dans une agitation... Aſſurément vous lui avez laiſſé une jolie opinion de moi. Il croit que je le mépriſe, que je le hais, que je le tourne en ridicule, que j'en fais l'objet de mes plaiſanteries, & que j'ai un amant que je favoriſe en ſecret.

OPHEMON.

Mais permettez, madame, je n'ai point dit

cela ; & même quand il a voulu me tourner pour savoir le nom de celui que vous préfériez, je l'ai vu venir d'une lieue, & j'ai répondu que je n'étois pas instruit parfaitement.

LEONTINE.

J'ai peine à me contenir ; je suis dans un état violent... Il ne voit ici que le vicomte ; il n'aura pas manqué d'imaginer qu'il est sans doute cet amant secret.

OPHEMON.

Il m'en a bien dit quelque petite chose ; mais j'ai fait la sourde oreille.

LEONTINE.

Allez le chercher, monsieur, allez, n'y perdez pas un moment ; j'ai trop d'intérêt pour ma gloire, pour ma réputation à le désabuser... Dites-lui qu'il vienne à cinq heures, que je le verrai... Voilà une désagréable situation ! C'est le fruit de votre rare prudence.

OPHEMON.

Je cours le chercher.

LEONTINE.

Un moment. Je vous défends de parler à qui que ce soit de toute cette aventure.

OPHEMON.

Je ſuis bien mal-adroit, bien gauche : mais pour la diſcrétion...

LEONTINE.

Allez, allez. Laiſſez-moi.

OPHEMON *à part en s'en allant.*

Courons porter au vicomte cette excellente nouvelle. (*Il ſort.*)

SCENE III.

LEONTINE *ſeule.*

QUOI ! je le verrai, j'y conſens ! Que dis-je ? c'eſt moi qui l'envoie chercher. Que va-t-il penſer d'une conduite ſi contraire aux principes qu'il m'a crus juſqu'ici ? N'eſt-ce pas ſe démentir ? Mais d'un autre côté le déſeſpérer, renoncer à le connoître, y renoncer à jamais ; eh bien, que m'importe après tout ? D'où peut venir, grand Dieu ! un intérêt ſi vif, ſi preſſant ? Je ne ſuis occupée que de lui, je ne peux penſer qu'à lui.... Par quelle bizarerie, par quelle fatalité un inconnu ?.... Ah ! je n'oſe examiner mon cœur..... Mais non, quelle

crainte extravagante! La singularité de cette aventure, la curiosité, la vanité peut-être, voilà sans doute les seules causes du trouble qui m'agite..... On vient; si c'étoit Ophémon! Il l'aura vu : il me dira.... O ciel! c'est Dorothée & le vicomte. Quelle importunité!

SCENE IV.

LEONTINE, DOROTHÉE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Nous venons savoir de vos nouvelles.

DOROTHÉE.

Eh bien, cette migraine est-elle passée?

LEONTINE.

Je vais me coucher, j'ai grand besoin de repos.

DOROTHÉE.

Notre souper a été fort gai. Le vicomte étoit de la meilleure humeur, & l'aventure du bosquet, comme vous le croyez bien, a fait le sujet de notre conversation. Je vous ai regrettée, car nous avons été très-aimables.

LEONTINE.

Je le crois : mais je ne suis guere en état de jouir de vos agrémens, je suis si abattue....

DOROTHÉE.

Une petite veillée vous feroit tous les biens du monde.

LEONTINE.

Ah! je vous remercie, je n'en suis nullement tentée.

DOROTHÉE.

On dansera dans le château toute la nuit; pour moi, je ne me coucherai certainement pas; je veux voir naître le jour. Allons, soyez de la partie.

LEONTINE.

Sûrement je n'en ferai rien, malade comme je suis.

DOROTHÉE.

Nous verrions le lever de l'aurore : cela est bien tentant, songez-y. Vous qui avez des idées champêtres, romanesques, qui aimez tant les rochers, vous êtes insensible à l'aurore? Oh! j'en rabats beaucoup.

LEONTINE.

Moquez-vous, veillez, dansez; mais laissez-

moi me coucher, je vous en prie.

DOROTHÉE.

Vicomte, vous ne m'abandonnerez pas?

LE VICOMTE.

Si vous en voulez à mon repos, je vous le sacrifierai sûrement.

DOROTHÉE.

Voilà de la galanterie, & avec cela de la gaieté. Oh, comme vous me convenez! (*à Léontine.*) Mais toutes nos plaisanteries n'y font rien; je vois que vos yeux se ferment. Allons, il faut la laisser tranquille. Vous allez vous mettre au lit; n'est-ce pas?

LEONTINE.

Dans l'instant.

DOROTHÉE.

Il n'est pas minuit; du moins vous nous donnerez à déjeûner? Nous viendrons vous réveiller à cinq heures, & vous verrez l'aurore.

LEONTINE.

En vérité, vous n'êtes guere compatissante; vous voyez comme je souffre, &.....

DOROTHÉE.

Allons, embrassez-moi, & nous vous laisserons dormir jusqu'à midi.

LEONTINE.

Plaisanterie à part, si vous troubliez mon sommeil, vous me feriez beaucoup de mal.

DOROTHÉE.

N'ayez pas peur, nous le respecterons. Allons-nous-en, vicomte. Si vous vous ravisez, si vous avez besoin de nous, envoyez-nous chercher, nous serons dans les jardins.

LE VICOMTE *à Léontine.*

Je vous quitte avec peine.... Vous avez l'air de souffrir réellement.

LEONTINE.

Je crois avoir un peu de fievre.

LE VICOMTE.

Je m'y connois; permettez-vous?... (*Il lui prend la main, & lui tâte le pouls.*)

LEONTINE.

Comme la main vous tremble!

LE VICOMTE *lui tenant toujours le bras.*

C'est un tremblement qui m'est naturel; ce mal me tient depuis plusieurs années. Vous auriez pu le remarquer plus tôt.

LEONTINE.

A votre âge! cela est étonnant. Je n'y avois jamais pris garde.

DOROTHÉE.

Mon Dieu ! vicomte, vous avez un air ſingulier, tout étonné. Eſt-ce qu'elle a beaucoup de fievre ? Comment trouvez-vous ſon pouls ?

LE VICOMTE.

Ah ! j'y voudrois plus d'émotion encore.

DOROTHÉE.

Mais voilà un beau ſouhait !

LE VICOMTE.

Eh, oui, c'eſt qu'il eſt trop concentré.

DOROTHÉE.

Vous m'effrayez.... Moi j'ai envie à préſent qu'elle ſe couche, & que nous paſſions la nuit dans ſa chambre.

LEONTINE.

Ah ! de grace....

DOROTHÉE.

Ah ! m'allez-vous faire des complimens là-deſſus ?

LEONTINE.

Non, je ne le ſouffrirai pas.

DOROTHÉE.

Nous reſterons ſeulement juſqu'à cinq ou ſix heures, & puis nous irons nous repoſer.

LE VICOMTE.

Non, nous lui ferions du bruit. Laiſſons-la, croyez-moi.

DOROTHÉE.

Adieu donc ; mais à condition que vous nous ferez avertir auſſi-tôt que vous ſerez éveillée.

LEONTINE.

Oui, je vous le promets.

DOROTHÉE.

Vous ne voudriez pas une petite lecture pour vous endormir ?

LEONTINE.

Oh ! non.

DOROTHÉE.

Adieu, ma chere amie.

LE VICOMTE *à part.*

Qu'elle eſt touchante ! & que je ſuis heureux ! (*Ils ſortent.*)

LEONTINE *ſeule.*

Enfin, m'en voilà débarraſſée : aſſurément ce n'eſt pas ſans peine. Mais j'apperçois monſieur Ophémon.

*

SCENE V.

OPHEMON, LEONTINE, ROSALIE.

LEONTINE.

Eh bien, votre commiſſion eſt-elle faite?

OPHEMON.

Oui, madame, en vérité notre entrevue a été touchante; il eſt dans une joie, dans des tranſports inexprimables.

LEONTINE.

Vous lui avez bien rappellé les conditions auxquelles je conſens à le voir, & qu'il a propoſées lui-même. Vous y ſerez: il ne me parlera point de ſa paſſion.

OPHÉMON.

Il remplira tous ſes engagemens, ſoyez tranquille.

LEONTINE.

Il avoit donc l'air bien ſatisfait?

OPHEMON.

Enchanté: il eſt comme un fou.

LEONTINE.

N'a-t-il pas été bien ſurpris?

OPHÉMON.

Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'il eſt au comble de ſes vœux.

LEONTINE.

Vous lui avez parlé deux fois, & vous ne ſoupçonnez pas quel il peut être? Le ſon de ſa voix, ſes manieres....

OPHÉMON.

Mais en effet, quand j'y penſe, le ſon de ſa voix ne m'eſt pas inconnu.

LEONTINE.

Bon! Comment ne m'aviez-vous pas déjà dit cela? Et croyez-vous que ce ſoit chez moi que vous l'ayez vu?

OPHÉMON.

Je l'ai ſûrement rencontré. Je le connois: mais ma mémoire ne va pas plus loin.

LEONTINE.

Il vous a paru jeune, ſans doute?

OPHÉMON.

Oui, il eſt jeune, il n'a certainement pas plus de trente-deux ou trente-trois ans.

LEONTINE.

Faites-moi donc encore quelques détails ſur ce qu'il vous a dit.

OPHEMON.

Il m'a répété souvent que vous ferez bien étonnée.

LEONTINE.

Que je ferai bien étonnée ?... C'eſt que je ne l'ai jamais vu. Cela eſt incroyable.

OPHEMON.

C'eſt peut-être un étranger. J'ai beaucoup voyagé : je l'aurai rencontré en Angleterre, en Italie... voilà ce que j'imagine.

LEONTINE.

A-t-il de l'accent ?

OPHEMON.

Non, point du tout ; & il parle à merveille, avec une grace, une élégance...

LEONTINE.

Il parle bien ?

OPHEMON.

Mieux encore qu'il n'écrit.

LEONTINE.

Cela n'eſt pas poſſible.

ROSALIE *ſuivantam.*

On vient de me dire que madame alloit ſe coucher.

LEONTINE.

Allez dans ma chambre préparer tout ce qu'il me faut : & vous ne m'attendrez pas, je me coucherai seule.

ROSALIE.

Madame eſt trop bonne. J'attendrai tant qu'elle voudra.

LEONTINE.

Faites ce que je vous dis.

ROSALIE.

J'ai promis à madame Dorothée de ne me point coucher, & de veiller madame.

LEONTINE.

Tout le monde aujourd'hui s'eſt donné le mot pour m'impatienter. Encore une fois, je veux être obéie ; laiſſez-moi tranquille.

ROSALIE *à part en s'en allant.*

Je ne l'ai jamais vue de ſi mauvaiſe humeur. (*Elle ſort.*)

LEONTINE *à Ophémon.*

Vous irez donc le chercher à cinq heures, & vous le ferez entrer par la petite porte du parc : vous en avez la clef ?

OPHEMON.

Oui, madame.

LEONTINE.

N'allez pas vous coucher, & vous endormir.

OPHEMON.

Oh ! je n'ai garde.

LEONTINE.

Tout le château eſt en l'air : ayez bien attention qu'il ne ſoit vu de perſonne.

OPHEMON.

Soyez ſans inquiétude.

LEONTINE.

Allons, je vais rentrer dans ma chambre, & je vous attendrai à cinq heures préciſes.

OPHEMON *à part en s'en allant.*

Ma foi, pour le coup, nous la tenons.

(*Ils ſortent.*)

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE *ſeule, en déshabillé.*

DANS quelle agitation je ſuis ! A quoi me ſuis-je expoſée ! Enfin, il obtient de moi un rendez-vous ſecret ! un rendez-vous à la pointe du jour ! La ſeule curioſité auroit-elle pu me

conduire aussi loin ? M'engager à une démarche dont je rougis, que je désapprouverois dans une autre... Qui, le sentiment le plus tendre pourroit seul excuser ce que je fais ; mais pour un inconnu... Ah ! je connois son cœur, son esprit ; en faut-il davantage ? Comment, j'ose m'avouer une folie si inconcevable ? N'est-ce pas moi qui l'ai fui ? Ne fuis-je pas venue ici pour lui ravir toute espérance ? Un seul jour a-t-il pu détruire une résolution si ferme ? Hélas ! l'aurois-je fui, si je ne l'eusse craint ? Je me suis abusée, & trop tard j'ouvre les yeux... Quoi, je pourrois aimer encore !... Mais qu'entends-je ? Ne frappe-t-on pas ? (*Elle écoute : on frappe doucement.*) Je ne me trompe point : on frappe, ce ne peut être que lui... Il aura devancé l'heure. Allons ouvrir. Je ne le puis... Quel trouble affreux ! Je ne me soutiens qu'à peine. (*Elle s'appuie contre une table : on frappe encore.* C'est lui... c'est lui. Allons. (*Elle va ouvrir la porte.*)

SCENE II.

LE VICOMTE, LEONTINE.

LEONTINE. *Quand le vicomte paroît, elle se recule avec surprise & chagrin, & dit à part:*

O ciel! c'est le vicomte. Quel fâcheux contre-tems!

LE VICOMTE *avec la plus grande émotion.*

L'inquiétude de votre santé me ramene auprès de vous.

LEONTINE *à part.*

Que lui dirai-je? (*haut.*) Je n'ai point dormi: je suis dans une agitation cruelle.

LE VICOMTE.

Je me promenois sous vos fenêtres, j'ai cru vous entendre marcher, & je suis monté.

LEONTINE.

Je vous remercie; mais vous me ferez plaisir de me laisser seule.

LE VICOMTE *à part.*

Comme elle est pâle & défaite! Ah, je suis encore plus tremblant qu'elle!.. Ah, madame!

LEONTINE.

Eh bien, qu'avez-vous?

LE VICOMTE.

Je n'oſe vous demander un moment d'entretien. Je vous avouerai cependant que je le deſire avec ardeur ; j'ai beſoin d'ouvrir mon ame.

LEONTINE.

Vous m'étonnez ; que vous eſt-il arrivé ?

LE VICOMTE.

Livré à mes réflexions depuis deux heures que j'ai quitté Dorothée, le deſir extrême de vous parler avec confiance m'a ſur-tout engagé à venir vous importuner un moment. Je vous dirai même qu'avant d'arriver ici, j'en avois le projet. Mais toujours interrompus, nous n'avons été ſeuls enſemble que des inſtans.

LEONTINE.

Vous avez donc quelque choſe d'important à m'apprendre ?

LE VICOMTE.

Le ſecret de ma vie.... Il eſt quatre heures... Si vous daignez m'écouter, cette confidence ne ſera pas longue ; je ne vous demande qu'une demi-heure.

LEONTINE.

Il n'eſt que quatre heures. (*à part.*) Et il y

auroit de la dureté à le refuſer. (*haut.*) Vous ne doutez pas de mon amitié, mon cher vicomte. Tout ce qui vous touche m'intéreſſe vivement; mais je ſuis bien laſſe, bien abattue. Il faudra nous ſéparer bientôt.

LE VICOMTE.

Croyez que je n'abuſerai point de vos bontés. Dans une demi-heure nous nous quitterons; mais il faut que je vous parle, que je vous conſulte.

LEONTINE.

De quoi donc s'agit-il?

LE VICOMTE.

Vous m'avez vu ſouvent triſte, ſombre, m'éloigner, faire de longues abſences; vous n'en devineriez jamais la cauſe!

LEONTINE.

En effet, vous veniez de paſſer encore huit mois dans vos terres: je m'en ſuis étonnée plus d'une fois; mais je n'en ai point pénétré le motif.

LE VICOMTE.

Eh bien, madame, une paſſion invincible & ſecrete....

LEONTINE.

Vous y retenoit?

LE VICOMTE.

Je vous l'avoue, je vois votre surprise.

LEONTINE.

Elle eſt extrême.... Quoi! vous connoiſſez l'amour?

LE VICOMTE.

Lui ſeul fait le deſtin de ma vie; il a détruit ma tranquillité, mon bonheur; il m'a fait éprouver des peines, des tourmens dont le récit vous toucheroit peut-être; je lui ai tout ſacrifié, repos, ambition, ſociété, plaiſirs.

LEONTINE.

Quoi, vous que j'ai cru ſi froid, ſi paiſible! Ah, mon cher vicomte! que cette confidence rend mon amitié pour vous & plus vive & plus tendre! Je vous eſtimois: mais à préſent l'intérêt le plus ſenſible, le plus vrai, m'unit à vous pour toujours.

LE VICOMTE.

Hélas! ſi vous ſaviez, ſi vous ſaviez, madame, combien cet inſtant a de charmes pour moi!

LEONTINE.

Eh! pourquoi m'avez-vous caché ſi long-

tems vos sentimens secrets? Doutiez-vous de mon cœur? N'étiez-vous pas bien sûr qu'il partageroit toutes vos peines?

LE VICOMTE.

Ah! si j'avois pu le croire, il y a deux ans que j'aurois parlé.

LEONTINE.

Je dois me plaindre d'une telle réserve : elle est offensante & cruelle.

LE VICOMTE.

Offensante! Non, croyez qu'elle ne l'est pas. Un obstacle insurmontable me forçoit au silence: d'ailleurs je voulois me guérir.

LEONTINE.

Dites-moi, sans doute vous êtes aimé?

LE VICOMTE.

Ah! je n'ose m'en flatter encore : mais enfin je suis moins malheureux.

LEONTINE.

Si le devoir n'est pas contre vous, un amour si violent doit être partagé.

LE VICOMTE.

Le croyez-vous, madame?

LEONTINE.

Aimable, fidele & passionné, vous devez

être aimé ; vous l'êtes, j'en suis sûre.

LE VICOMTE.

J'aime avec excès ; jamais peut-être on ne fut aimer autant : voilà mon seul mérite & mon seul droit pour plaire.

LEONTINE.

Ah ! celui-là vaut tous les autres.

LE VICOMTE.

Hélas ! que dites-vous, madame ? Votre amitié veut flatter un malheureux qui ne peut s'abuser ; & votre exemple ne détruit que trop un discours si séduisant.

LEONTINE.

Comment donc ?

LE VICOMTE.

Cet amant caché qui vous adore vous a bien prouvé sa passion, & cependant votre ame insensible n'est point attendrie. Ah ! si vous lui raviſſez tout espoir, je n'en dois plus conserver.

LEONTINE.

Ne parlons pas de moi : je ne suis occupée que de vous. Achevez, mon cher vicomte, une confidence qui m'intéresse plus que je ne puis vous l'exprimer. Quels sont donc les obstacles

qui s'oppoſent à votre bonheur? L'objet que vous aimez ſans doute eſt libre : mais ſa naiſſance, ſon état peut-être. ...

LE VICOMTE.

Non, madame, à tous égards le choix de mon cœur pourroit encore être celui de la raiſon. Ah, que n'eſt-elle née dans un état obſcur! Qu'il m'eût été doux de lui ſacrifier de vains préjugés, de mettre à ſes pieds une fortune qu'un tel uſage auroit pu ſeul me rendre précieuſe! Mais je ne puis jouir d'une félicité ſi chere. Le ſort a tout fait pour elle, & l'amour ne lui peut offrir qu'un cœur fidele & paſſionné.

LEONTINE.

Chaque mot que vous prononcez redouble mon étonnement. Quoi! vous ſavez aimer avec tant de violence? Comment faiſiez-vous donc pour cacher une ame ſi ſenſible?

LE VICOMTE.

Ah! vous ne pourrez jamais comprendre combien cet effort m'a coûté.

LEONTINE *à part.*

L'heure s'avance.

LE VICOMTE.

Vous me plaignez donc ? Daignez me le redire encore. . . .

LEONTINE *à part.*

Mon inquiétude s'augmente à chaque instant. (*haut.*) Il eſt tard, ſéparons-nous. Adieu, mon cher vicomte ; demain je vous témoignerai mieux encore. . . .

LE VICOMTE.

Ah, madame, ſi vous ſaviez tout ce qui me reſte à vous dire ! Je ne vous ai confié que la moitié de mon ſecret. Vous ignorez le nom de l'objet que j'aime, & cet objet, vous le connoiſſez, vous pouvez tout ſur lui.

LEONTINE.

Ah, parlez ! Si je puis vous être utile, comptez ſur tous les ſoins de la ſincere amitié.

LE VICOMTE.

Vous me promettez donc de ne point mettre d'obſtacles à mon bonheur ?

LEONTINE.

Qui, moi ? Vous pourriez penſer ? . . .

LE VICOMTE.

Hélas ! madame, malgré cette aſſurance, ma bouche n'oſe encore prononcer un nom ſi chéri. Juſqu'ici renfermé dans le fond de mon cœur,

je crains de le laiſſer échapper. Ce n'eſt qu'au ſilence que j'ai dû peut-être les plus doux momens de ma vie. Si j'allois perdre juſqu'à cet eſpoir que vous venez de me donner!

LEONTINE *à part.*

Il ne finit point; le tems s'écoule. Quelle affreuſe contrainte! (*haut.*) Mais quelle heure eſt-il?

LE VICOMTE *tirant ſa montre.*

Je ne croyois pas qu'il fût ſi tard.

LEONTINE.

Comment?

LE VICOMTE.

Il eſt cinq heures.

LEONTINE.

Cinq heures! ah, Dieu! partez, laiſſez-moi, de grace.... Que voit-je? Le jour paroît. O Ciel! éloignez-vous.

LE VICOMTE.

Vous pâliſſez.

LEONTINE *ſe laiſſant aller dans un fauteuil.*

Que vais-je devenir?

LE VICOMTE *s'approchant, & ſaiſiſſant une de ſes mains pendant qu'elle ſe couvre le viſage de l'autre.*

D'où peut naître ce trouble cruel, cet effroi

que vous voulez en vain cacher? Ah, madame! quand je viens de vous ouvrir mon ame, ne puis-je prétendre à mon tour?....

LEONTINE.

Par pitié, laissez-moi. N'entends-je pas du bruit? (*Elle se leve avec précipitation.*)

LE VICOMTE.

Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes, sans apprendre du moins les raisons de ce désordre affreux.

LEONTINE.

O ciel! à quelle humiliation me vois-je réduite! Il faut donc avouer....

LE VICOMTE.

Parlez, madame: c'est l'ami le plus tendre qui vous en conjure.

LEONTINE.

Eh bien, cet inconnu..... cet amant que vous croyez que je dédaigne....

LE VICOMTE.

Achevez.

LEONTINE.

Je consens à le voir: je l'attends.

LE VICOMTE.

Pourquoi rougir d'une démarche où la curiosité seule vous engage?

LEONTINE.

Non, non, connoissez mon ame toute entiere. Un mouvement surnaturel, un sentiment plus fort que ma raison, me maîtrise & m'entraîne. Je le connois, je cesse de m'abuser, & j'y cede enfin. Que vois-je! vos yeux se remplissent de larmes; vous pleurez! Ah, mon ami, que cette sensibilité me touche vivement! Hélas, devois-je m'attendre à tant d'indulgence!

LE VICOMTE.

Seroit-il possible? vous, Léontine?... Vous aimeriez?

LEONTINE.

Vous jugez combien cet étrange aveu doit me coûter: mais vous en êtes digne.

LE VICOMTE.

Oui, j'en suis digne, oui.

LEONTINE.

Hélas! l'heure est passée: il ne vient point.

LE VICOMTE.

Il va paroître, en pouvez-vous douter? Il va tomber à vos pieds, le plus heureux, le plus fortuné de tous les hommes. (*Il se jette à ses pieds.*)

LEONTINE.

Que vois-je !..... que faites-vous !

LE VICOMTE.

Ah ! le méconnoîtrez-vous toujours ?

LEONTINE.

Qu'entends-je, grand Dieu ! se pourroit-il ?

LE VICOMTE.

Oui, c'est moi, oui, c'est l'amant le plus passionné.

LEONTINE.

Vous, ô ciel !

LE VICOMTE.

Voilà mon secret tout entier.

LEONTINE.

Quoi ! c'est moi que vous aimez depuis huit ans ?

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi des détours ; un mystere dont l'amour doit être l'excuse. Hélas ! je me suis peut-être égaré ; je voulois toucher votre cœur, & non le surprendre. Trop de délicatesse m'a fait employer des artifices que elle même condamne à présent ; & c'est dans l'instant où j'en devrois jouir, c'est dans le moment où votre bouche vient de prononcer un aveu que j'au-

rois

rois acheté de ma vie. Mais, madame, je vous rends à vous-même, à vos réflexions; vous êtes toujours libre; vous n'avez rien promis, disposez de ma destinée.

LEONTINE.

Oui, si je ne vous devois pas le bonheur le plus doux & le plus inespéré, j'aurois peine, je l'avoue, à vous pardonner ces craintes injurieuses qui m'outragent. Quel moment choisissez-vous pour vous livrer de nouveau à cette défiance cruelle? Quoi! vous pourriez me croire assez ingrate pour balancer encore?

LE VICOMTE.

Vous ne me devez rien; je n'ai suivi que les mouvemens de mon cœur, n'écoutez que le vôtre.

LEONTINE.

Eh bien, tout ce que la reconnoissance, l'amitié, l'amour peuvent inspirer de plus tendre, de plus passionné, je le ressens, je l'éprouve pour vous.

LE VICOMTE.

Ah! qu'ai-je fait pour mériter une félicité qui surpasse mille fois mes espérances?

LEONTINE.

C'eſt donc vous que j'aimois!.. Cette paſſion que vous me dépeigniez tout-à-l'heure avec des traits ſi touchans, cet amour que vous nourriſſez depuis huit ans, quoi, j'en étois l'objet! Malheureux! que de tourmens je vous ai cauſés! Ah! ma tendreſſe pourra-t-elle les réparer? Voilà déſormais le ſoin, l'occupation unique & chere de ma vie. Ah, Dieu! que n'avez-vous parlé plus tôt! Fait pour plaire & pour ſéduire, il ne vous manquoit à mes yeux que cette ame ſenſible que vous me cachiez. J'ai pu la méconnoître, la taxer de dureté, d'indifférence, la déchirer tant de fois!

LE VICOMTE.

Eh! pouvois-je trop acheter ce comble de bonheur? Vous m'aimez!

LEONTINE.

Je vous aime comme je n'ai jamais aimé, c'eſt tout vous dire; vous le ſavez, hélas! Ah, puis-je me rappeller ſans frémir ce tems affreux, où, victime d'une paſſion inſenſée, chaque jour, par une cruelle confiance, j'enfonçois le poignard au fond de votre cœur! Vous m'écoutiez, & je vous déſeſpérois. Eh bien, retracez-vous

ces ſentimens ſi tendres, ſi violens, que je vous dépeignois alors, & croyez que ceux que vous m'inſpirez ſont mille fois plus vifs encore & plus paſſionnés.

LE VICOMTE.

Ainſi donc ce qui fit mon plus grand tourment, va ſervir déſormais à ma félicité. Si ce triſte ſouvenir s'offre jamais à ma penſée, je pourrai me dire, elle m'aime encore mieux. Mais concevez-vous bien tout ce que vous faites pour mon bonheur ?

LEONTINE.

Puis-je égaler jamais ce que vous avez fait pour moi ? Vous m'avez tout ſacrifié, je vous dois tout ; vos conſeils pendant huit ans m'ont guidée ; votre vertu, votre ſageſſe me rappelloient à la raiſon. Sans vous, que ſerois-je devenue ? Ah ! chaque ſouvenir, chaque trait de ma vie que je me rappelle eſt un nouveau ſujet de reconnoiſſance qui me lie, qui m'attache à vous. Votre conduite, votre généroſité n'ont point d'exemple, & n'auront jamais de modele. Ah, qu'il eſt doux d'admirer ce qu'on aime ! Que vous me faites bien connoître ce ſentiment délicieux dont je n'avois pas d'idée !

SCENE III.

LE VICOMTE, LEONTINE, DOROTHÉE, OPHEMON.

DOROTHÉE *à Ophémon.*

ELLE eſt levée, vous dis-je, j'en ſuis ſûre; j'entendois ſa voix de la terraſſe. Tenez, voyez plutôt.

LEONTINE.

Ah! venez, M. Ophémon, tout eſt découvert. Vous me trompiez : mais que ne vous dois-je pas! (*à Dorothée.*) Venez, ma chere amie, partager mon bonheur. Cet inconnu qui vous intéreſſoit....

DOROTHÉE.

Eh bien?

LEONTINE.

Eh bien! il eſt devant vos yeux. C'eſt lui... c'eſt....

DOROTHÉE.

Qui, le vicomte?

LE VICOMTE.

Oui, vous le voyez, madame, au comble de ſes vœux.

DOROTHÉE.

Et de bonne foi, vous penſez me faire croire ?...

LEONTINE.

Comment ?

DOROTHÉE.

Allons, allons : je ſuis crédule, mais pas juſques-là.

OPHEMON.

Il faut eſpérer qu'avant la fin du jour vous ſerez perſuadée.

DOROTHÉE.

Comme ils s'entendent tous ! Voilà le plus joli complot & le mieux concerté.

LEONTINE *à Ophémon.*

Allez chercher le notaire, qu'il vienne.

DOROTHÉE.

Oui, oui, n'y perdez pas un moment.

OPHEMON.

Il eſt là-bas avec la noce ; je vais vous l'amener, & publier cette heureuſe nouvelle dans tout le château. (*Il ſort.*)

LE VICOMTE *à Léontine.*

Ce n'eſt point une illuſion ? Quoi ! vous allez être à moi ?

LÉONTINE.

Oui, je me donne à vous : oui, ce jour même.

DOROTHÉE.

A merveille, en vérité, de part & d'autre. Pour le vicomte, je n'en ſuis pas ſurpriſe; je connois ſes talens : mais réellement Léontine m'étonne; ſes yeux, ſa voix, ſon air attendri, rien n'y manque.

LÉONTINE.

Eh! ne vous ſuffit-il pas, pour me croire, de me regarder? Peut-on ſe méprendre à des tranſports ſi vrais, ſi doux?

DOROTHÉE.

Je ne ſais plus qu'en penſer.

SCENE IV.

LE VICOMTE, LEONTINE, DOROTHÉE, OPHEMON, ROSALIE, PICARD, JEANNETTE, COLIN, LE NOTAIRE, *& une foule de villageois. Ils l'entourent tous enſemble.*

MADAME va ſe marier... Madame va ſe marier... Monſieur le vicomte eſt l'inconnu.

DOROTHÉE.

Réellement, ce ſeroit lui ! ce ſeroit notre inconnu ! Mais cela n'eſt pas croyable.

LEONTINE.

Débarraſſons-nous de cette foule tumultueuſe.

DOROTHÉE.

Allons, c'en eſt fait, je me rends. Ah, mon cher vicomte ! que vous méritez bien le prix que vous obtenez enfin ! Que j'en ſuis tranſportée ! Mais j'ai mille queſtions à vous faire.

LÉONTINE.

Venez dans ma chambre, nous vous répondrons.

LE VICOMTE *à Léontine.*

La deſtinée me rend donc ce que mon imprudence fatale m'avoit ravi ! Après tant de regrets & de larmes, je vous retrouve enfin : vous êtes donc à moi !

DOROTHÉE.

Quelle aventure, grand Dieu ! & celle du boſquet... la fête... la lettre, tout cela venoit de lui : je n'en reviens pas.

LEONTINE.

Suivez-moi, ma chere Dorothée ; venez me

voir signer le bonheur de ma vie. Monsieur Ophémon, amenez-nous le notaire. (*Le vicomte lui donne la main ; Dorothée la prend par le bras de l'autre côté. Ils s'en vont. Ophémon & le notaire les suivent.*)

OPHEMON *en s'en allant.*

Allons, je n'aurai pas perdu mon latin dans cette maison.

SCENE V ET DERNIERE.

ROSALIE, PICARD, JEANNETTE, COLIN, *les villageois.*

ROSALIE.

Enfin, l'amant anonyme est donc découvert! Au reste, monsieur le vicomte vaut bien un sylphe ; je suis charmée que ce soit lui.

PICARD.

Deux noces à la fois ! quelle bénédiction ! (*aux villageois.*) Allons, mes enfans, vous avez dansé jusqu'au jour ; à présent dansez jusqu'à la nuit : célébrez l'amour & la persévérance. Ma foi, quand ils marchent ensemble, ils font bien du chemin.

(*Les villageois forment un ballet.*)

LES FAUSSES DÉLICATESSES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

LUCINDE, *jeune veuve.*

CELIE, *jeune veuve, amie de Lucinde.*

Le marquis D'ORVAL, *amant de Célie.*

Le chevalier DE SAINT-ALBIN, *ami du marquis.*

ROSE, *femme-de-chambre de Lucinde.*

La ſcene eſt à la campagne, chez Célie.

LES FAUSSES DELICATESSES,

COMÉDIE. (*a*)

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un ſallon.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

AUSSI-TÔT votre lettre reçue, je n'ai pas perdu un moment. Mais, de grace, mon cher

(*a*) Le charmant conte de M. Marmontel, intitulé *l'Amour mécontent de ſoi-même*, a donné l'idée de cette piece. Le caractere de Béliſe, héroïne du conte, a ſervi de modele à celui de Célie: mais les autres perſonnages, les incidens & l'intrigue de la comédie ſont abſolument différens.

marquis, expliquez-moi en quoi je puis vous être utile. Qu'eſt-il donc arrivé ? N'êtes-vous plus cet amant paſſionné, prêt à recevoir le prix de ſa conſtance ? Le cœur de Célie n'eſt-il plus le même, ou le vôtre eſt-il changé ?

LE MARQUIS.

Non, chevalier, j'adore Célie plus que jamais. Je me flatte d'en être encore aimé ; mais cependant chaque jour elle oppoſe de nouveaux délais à mon bonheur. Au moment de me rendre heureux, une fauſſe délicateſſe l'intimide & l'arrête. Satisfaite du ſentiment qu'elle m'inſpire, elle ne l'eſt point aſſez de celui qu'elle éprouve. Elle doute de ſon cœur ; elle veut s'en aſſurer davantage : & ce trouble & cette incertitude font depuis trois mois le tourment de ma vie.

LE CHEVALIER.

C'eſt-à-dire, qu'elle craint de ne pas t'aimer aſſez pour t'épouſer. Voilà une femme bien difficile ; je n'ai jamais vu de ſcrupule plus bizarre & plus neuf.

LE MARQUIS.

Tu te moques, peut-être as-tu raiſon ; mais ſi tu connoiſſois l'amour & tous les raffinemens dont il eſt capable !

LE CHEVALIER.

Vous autres gens à grandes paſſions, toutes ces miſeres-là vous occupent uniquement; la délicateſſe eſt pour vous une ſource délicieuſe de tracaſſeries métaphyſiques, de doux raccommodemens & de ſublimes ſacrifices; en différant, en analyſant, en vous élevant dans les nues, vous vous pénétrez d'une ſincere admiration pour vous-mêmes, & d'un profond mépris pour le reſte groſſier du monde. Mais dis-moi, mon cher marquis, comment t'eſt-il paſſé dans la tête de me conſulter ſur tout cela, & de choiſir pour arbitre d'une diſpute ſi abſtraite & ſi ſubtile, un juge auſſi terreſtre?

LE MARQUIS.

C'eſt que, malgré ton étourderie, ta légéreté & ton inconſéquence, je t'aime & ne puis me défendre de te confier tout ce qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Oui; mais qu'attends-tu de moi?

LE MARQUIS.

Que tu parles à Célie, que tu lui faſſes entendre raiſon. Elle a de l'amitié pour toi, elle te croira peut-être: d'ailleurs un conſeil déſin-

téreſſé perſuade toujours mieux.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; elle me dira qu'elle ne t'aime plus, & moi, je lui ſoutiendrai le contraire, & je le lui prouverai. Oh ! ſi ce n'eſt que cela, rien n'eſt plus aiſé.

LE MARQUIS.

Elle te répétera cent fois qu'elle n'a jamais aimé que moi ; qu'elle m'aime mieux que jamais ; mais qu'elle craint que ce ne ſoit qu'un ſimple ſentiment de préférence, qu'une amitié déguiſée ſous le nom de l'amour ; que c'eſt une paſſion qu'elle cherche au fond de ſon ame pour celui dont elle veut faire ſon amant & ſon époux. De quoi ris-tu ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon ami, je t'en demande pardon ; mais c'eſt de toi, de ton emphaſe & de ton éloquence. Quelles diables de rêveries me débites-tu là ! Je veux mourir ſi j'y comprends rien. Mon pauvre marquis, la tête te tourne tout-à-fait. Célie eſt jeune, belle, aimable ; mais précieuſe & métaphyſicienne à l'excès. Son cœur eſt ſans ceſſe la dupe de ſon eſprit ; elle ſe perd dans ſes vains raiſonnemens. A

force de différer sur les passions, & de s'en exagérer les effets, elle confond l'illusion avec la vérité, & ne peut plus séparer l'une de l'autre. Cette folie te gagne, je t'en avertis, prends-y garde.

LE MARQUIS.

On voit bien que tu n'as jamais aimé.

LE CHEVALIER.

Ah! ce reproche est injuste; peux-tu le croire, toi, l'unique confident de la seule passion que j'aie eue dans ma vie?

LE MARQUIS.

Pour Lucinde? Ah! si tu appelles cela une passion....

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas quel autre nom je dois donner à un sentiment très-vif, qui m'occupoit uniquement, & qui, je le sens, dureroit encore sans l'ingratitude dont il a été payé.

LE MARQUIS.

Quand on vous offroit de l'amitié, qu'on vous témoignoit un intérêt fort tendre, vous avez rompu brusquement: c'est votre faute.

LE CHEVALIER.

J'ai eu tort, étant amoureux à perdre la

tête, de demander de l'amour ! Enfin, graces au ciel, l'abſence & le tems m'ont bien guéri, & je pourrois à préſent la revoir ſans danger.

LE MARQUIS.

Tant mieux pour toi, car elle eſt ici.

LE CHEVALIER.

Comment ! elle eſt ici ?

LE MARQUIS.

Oui, elle eſt ici. Te voilà tout intrigué !

LE CHEVALIER.

Cette amitié pour Célie a donc fort augmenté ?

LE MARQUIS.

Elles ſont devenues inſéparables.

LE CHEVALIER.

Je t'avoue naturellement que je la reverrai avec une ſorte de peine. Elle ne me rappellera pas des ſouvenirs agréables ; le rôle qu'elle m'a fait jouer m'humilie encore, quand j'y penſe.

LE MARQUIS.

Je crois que dans le tems de ta plus grande paſſion, elle a plus piqué ta vanité qu'elle n'a touché ton cœur.

LE CHEVALIER.

Dis-moi ; elle eſt toujours la même, charmante

mante quand elle veut plaire, distraite quand rien ne l'intéresse, capricieuse, inégale?

LE MARQUIS.

Tout comme tu l'as laissée, avec du naturel & l'air de la franchise, difficile à bien connoître; un mêlange singulier de coquetterie, de fierté, de misantropie, de sensibilité; il semble que le fond de son caractere soit un secret qu'elle ne veut dévoiler à personne; au reste, toujours constamment aimable pour ses amis, froide & dédaigneuse pour les indifférens, de la gaieté, de la finesse, sûre dans la société, toutes les vertus essentielles & toutes les graces desirables.

LE CHEVALIER.

Avec cela une maniere piquante, qui n'appartient qu'à elle : & sa figure? . . .

LE MARQUIS.

Tu te flattes peut-être que deux ans de plus l'ont enlaidie; mais je te déclare qu'elle est plus jolie que jamais.

LE CHEVALIER.

Une taille légere, élégante, un sourire si fin, des yeux si doux, si trompeurs : & elle est toujours insensible?

LE MARQUIS.

Ennemie déclarée de l'amour.

LE CHEVALIER.

Quelle folie ! Oh ! elle en reviendra.... Cela eſt ſingulier ; je ſuis perſuadé que je ne reſſentirai pas la plus petite émotion en la revoyant.

LE MARQUIS.

Bon ! tu ne l'as jamais aimée ?

LE CHEVALIER.

Ah, Dieu ! je ne l'ai jamais aimée ! Elle avoit changé mon caractere ; j'avois tout quitté pour elle, mes ſociétés, le monde, la diſſipation ; elle me faiſoit oublier l'univers ; je n'y voyois qu'elle ; enfin je n'étois plus le même. Mais ce que je ne lui pardonnerai jamais, c'eſt la coquetterie qu'elle a employée avec moi.

LE MARQUIS.

Quand j'y penſe, je ſuis ſurpris qu'elle n'ait pas eu du goût pour toi ; vous vous conveniez parfaitement : mais à préſent que vous voilà tous les deux dans les mêmes diſpoſitions, n'ayant de l'amour ni l'un ni l'autre, vous vous prendrez peut-être d'amitié ; que ſait-on ?

LE CHEVALIER.

Oh ! par exemple, jamais, jamais.... Ce n'eſt

pas l'amour mépriſé qui finit par ſe changer en un ſentiment ſi doux !...

LE MARQUIS.

Revenons à ce qui m'intéreſſe. Promettez-moi, mon cher chevalier, d'employer tout le crédit que vous avez ſur Célie.

LE CHEVALIER.

Je ne vous réponds pas du ſuccès : mais vous ne devez pas douter du zele. A ne vous rien cacher, je trouve mon voyage aſſez inutile ; ce n'eſt pas la premiere fois que tu m'as fait faire de pareilles équipées, j'y ſuis toujours pris. Le ſtyle de ta lettre étoit ſi preſſant, que j'ai cru qu'il ne s'agiſſoit de rien moins que d'une affaire où ta vie & ton honneur étoient intéreſſés. Tu m'arraches d'une ſociété charmante ; tu me fais faire quarante lieues en douze heures, & tout cela pour venir en poſte donner un conſeil à ta maîtreſſe, qui ne ſervira ſûrement qu'à me brouiller avec elle.

LE MARQUIS.

J'en eſpere beaucoup ; je te connois, & je ſais toutes les reſſources de ton eſprit, quand tu veux les employer.

LE CHEVALIER.

Célie, dans un langage que je n'entends point, va me faire un pompeux étalage de ſentimens & de raiſonnemens que je comprendrai moins encore. Que veux-tu que je réponde ?

LE MARQUIS.

Paix. J'entends du bruit : c'eſt Célie peut-être. Juſtement c'eſt elle. Adieu, mon ami ; ſaiſis l'occaſion : tâche de la faire expliquer, de lire au fond de ſon ame, & de triompher de ſes vaines délicateſſes. (*Il ſort.*)

LE CHEVALIER.

Cela eſt excellent. Que lui dirai-je ? Ecoute donc, marquis... Il m'échappe... En vérité, je crois qu'il eſt fou. Me voilà chargé d'une belle commiſſion !

SCENE II.

LE CHEVALIER, CELIE.

CELIE.

J'APPRENDS dans l'inſtant que vous êtes ici, chevalier ; quel heureux haſard vous amene ?

LE CHEVALIER.

Sûrement, madame, vous ne croyez pas que ce ſoit le haſard ?

CELIE.

A vous dire le vrai, je ne le penſe pas. Je ſuis perſuadée que c'eſt le marquis qui vous a écrit que votre préſence étoit néceſſaire ici : ſoyez de bonne-foi.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, je l'avoue ; il a voulu que je fuſſe témoin de ſon bonheur.

CELIE.

Dites qu'il avoit beſoin de ſon ami, pour ſe plaindre à lui des peines que lui cauſe l'amour. Hélas ! il a raiſon, je le ſens ; mais par une fatalité inconcevable, je fais ſon malheur : j'en gémis & j'y ſuis entraînée.

LE CHEVALIER.

Oſerois-je eſpérer que vous voudrez bien m'expliquer cette étrange énigme ?

CELIE.

Volontiers. J'ai une fortune conſidérable ; je jouis d'une réputation que j'oſe croire ſans tache, le nom que je porte ne doit pas me faire deſirer d'en changer. J'ai vingt-quatre

ans ; je suis maîtresse absolue de ma destinée. Dites-moi, avec tous ces avantages si précieux & si difficilement réunis, qui est-ce qui pourroit me déterminer à chercher un autre sort & à sacrifier ma liberté.

LE CHEVALIER.

Un goût très-vif, de l'amour...

CELIE.

Vous en convenez ; il me faut l'excuse d'une grande passion, ou je ne puis, sans folie, songer à me remarier. Mais qu'il est difficile de connoître son cœur, & qu'il est aisé de se méprendre aux mouvemens qu'il éprouve ! Quelquefois l'amour se déguise sous le nom de l'amitié ; & l'amitié souvent prend le nom de l'amour. Je suis mécontente de moi-même ; je suis effrayée du calme & de la tranquillité de mon ame ; je crains de céder à l'impression foible & momentanée d'une froide reconnoissance. J'inspire une passion véritable au plus honnête de tous les hommes : il me seroit affreux de le tromper en m'abusant la premiere, & de faire son malheur en me rendant coupable.

LE CHEVALIER *à part.*

Ah ! nous y voilà. (*haut.*) Mais peut-être

vous faites, vous de l'amour une idée trop romanesque ; c'est une passion qui s'accommode au caractere, & l'emportement & la violence n'en sont pas toujours les preuves les plus sûres.

CELIE.

Ah, chevalier ! puis-je vous croire, vous qui n'avez jamais aimé ? Mais voyez votre ami ; voyez l'agitation qu'il éprouve ; cette crainte qu'il a de me perdre, ce plaisir toujours vif qu'il trouve à me voir, son inquiétude, sa délicatesse, sa jalousie ; ah ! voilà, voilà, les symptomes de l'amour. En comparant cette maniere d'aimer avec la mienne, que je me trouve ingrate & froide ! Chaque preuve de sa passion est un reproche pour moi. Que ferois-je, grand Dieu ! si des nœuds éternels... Non, non, ce n'est point mon ami, ce n'est mon amant que je veux épouser.

LE CHEVALIER, à part.

Elle est tout-à-fait folle. Mais flattons sa manie. (*haut.*) J'avoue, madame, que votre situation est extrêmement délicate. Cependant je doute que vous ayez bien interrogé votre cœur sur toutes les choses qui pourroient vous éclai-

rer ; c'eſt un examen néceſſaire, & qui ſe réduit à peu de points. Préférez-vous véritablement le marquis à tout ce que vous connoiſſez ?

CELIE.

Oh ! cela, aſſurément... Mais une préférence n'eſt pas de l'amour.

LE CHEVALIER.

C'eſt toujours un degré... Et quand vous le voyez ?

CELIE.

Je le vois avec plaiſir, mais ſans trouble.

LE CHEVALIER.

C'eſt l'effet de l'habitude. S'il eſt abſent, le regrettez-vous ?

CELIE.

Sans doute. J'y penſe ; je m'en occupe ; je déſire ſon retour : mais pour de l'agitation, de vives inquiétudes, hélas ! je ne ſais ce que c'eſt.

LE CHEVALIER.

Allez, madame, vous avez tout ce qui caractériſe une paſſion véritable, & j'en répondrois.

CELIE.

Ah, chevalier ! vous me flattez.

LE CHEVALIER.

Trouvez-moi dans le monde une femme qui

sache aimer mieux que vous ; je n'ai jamais eu, pour moi, le bonheur d'en rencontrer.

CELIE.

Mais je ne veux point aimer comme on aime communément.

LE CHEVALIER.

Où donc avez-vous pris votre modele & l'idée que vous vous formez de l'amour ?

CELIE.

Dans mon cœur, dans une imagination très-vive, qui m'a donné de l'amour une idée si délicate & si tendre, que j'ai bien senti que tout le bonheur de la vie est attaché à l'éprouver.

LE CHEVALIER.

Des lectures romanesques, des pieces de théatre n'auroient-elles pas contribué à enflammer votre imagination, & fait naître ces idées sublimes ? Il seroit dangereux de prendre un système pour un sentiment.

CELIE.

Non, cette maniere de penser est née avec moi, & la réflexion n'a fait que la fortifier.

LE CHEVALIER.

Si c'est une passion d'héroïne qu'il vous faut absolument, peut-être êtes-vous loin encore de

la perfection nécessaire. Je conviens que votre amour n'a rien de tragique; mais pour un amour de société. . . .

CELIE.

Voilà comme vous êtes : une plaisanterie vous tire d'affaire, quand vous n'avez pas de bonnes raisons à donner.

LE CHEVALIER.

Toutes mes raisons sont au fond de votre ame : c'est elle que je prends pour juge.

CELIE.

Eh bien, chevalier, je vous charge de dire au marquis que je lui demande encore huit jours pour me consulter. Ce délai sera le dernier, je le promets; assurez-l'en de ma part, & faites qu'il y consente sans humeur.

LE CHEVALIER.

Sans humeur, j'en réponds : mais sans peine, vous ne l'espérez pas?

CELIE.

J'exige encore une chose, & je l'exige absolument; c'est que, pendant ces huit jours qu'il m'accordera, il ne me parle ni de son amour ni de ses espérances, & qu'il se réduise aux soins & aux expressions de la simple amitié.

Ses plaintes, ses instances, ses protestations, m'ôtent la liberté de réfléchir & d'examiner mon cœur sans prévention; enfin il m'est important de pouvoir m'éprouver moi-même, & de n'être ni contrainte par l'importunité, ni séduite par la pitié.

LE CHEVALIER.

Eh quoi, madame, n'adoucirez-vous pas un arrêt si cruel?

CELIE.

Rien ne peut changer cette résolution. Adieu, mon cher chevalier. Le marquis, sans doute, va revenir vous chercher: je vous laisse la liberté de l'entretenir sans contrainte. (*Elle sort.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

Je n'en reviens pas; avec de l'esprit, de la raison, joindre tant d'extravagances! Car quel autre nom donner à toutes ces vaines subtilités? Où diable me suis-je fourré? Mais il n'y a qu'à partir. Rien ne me retient: j'ai satisfait à l'amitié au-delà de ce que je devois. Allons, je vais

partir : voilà qui eſt décidé. Que ferois-je ici ? Cette Lucinde..... auſſi bien je ne veux pas la revoir. Elle ſera piquée, quand elle ſaura que je ne m'en ſuis pas ſoucié. Allons, allons. (*Il fait quelques pas pour s'en aller. Lucinde arrive de l'autre côté, & ils ſe trouvent vis-à-vis l'un de l'autre.*

Sur la fin de cette ſcene, le marquis paroît dans le fond du théatre ; & voyant Lucinde avec le chevalier, il ſe retire avec des ſignes d'impatience.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LUCINDE.

LE CHEVALIER.

EH, mon Dieu, madame !.... Quoi ! c'eſt vous ?

LUCINDE.

Je cherchois Célie : on m'avoit dit qu'elle étoit ici.

LE CHEVALIER.

Je ſuis bien heureux que vous l'ayez cru.

LUCINDE *du ton le plus dédaigneux.*

Le tems ne vous a point changé, vous êtes

toujours auſſi galant. . . .

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, madame, le tems m'a beaucoup changé.

LUCINDE.

N'eſt-ce pas un compliment à vous faire, & ſur-tout à vos amis?

LE CHEVALIER.

Puis-je eſpérer que vous êtes du nombre?

LUCINDE.

Vous l'avez ſi bien mérité!

LE CHEVALIER.

Eſt-ce un reproche?

LUCINDE.

On fait un reproche à ce qu'on aime, &. . . .

LE CHEVALIER.

N'achevez pas, je devine votre penſée.

LUCINDE.

Vous êtes ſi pénétrant!

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pas toujours été.

LUCINDE.

Eſt-il poſſible?

LE CHEVALIER.

Autrefois je croyois ſimplement aux appa-

rences : j'ai long-tems été la dupe de ma crédulité, & je la dois regretter, puiſqu'avec elle j'ai perdu le bonheur de ma vie ; mais enfin le voile eſt tombé, & l'illuſion eſt détruite à jamais.

LUCINDE.

Je vous en félicite. Mais à propos de quoi me contez-vous tout cela ?

LE CHEVALIER.

Je ne ſais ; c'eſt un moment de confiance dont je n'ai pu me défendre.

LUCINDE.

Cette confiance eſt bien flatteuſe, & j'en connois tout le prix. Je ne ſuis point ingrate, & je rends juſtice aux ſentimens qu'on a pour moi.

LE CHEVALIER.

Le tems vous a donc auſſi changée ?

LUCINDE.

Non, je ſuis toujours la même. Mais permettez que je vous quitte, il faut abſolument que je trouve Célie.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame ; n'avez-vous point de commiſſions à donner pour Paris ?

LUCINDE.

Comment! vous partez ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, je pars dans l'inſtant.

LUCINDE.

Dans l'inſtant : cela eſt prompt.

LE CHEVALIER.

Peut-être ai-je tardé trop long-tems.

LUCINDE.

C'eſt avoir une vive impatience de nous quitter.

LE CHEVALIER.

J'en ai de juſtes raiſons.

LUCINDE.

Seroit-ce une indiſcrétion de vous les demander ?

LE CHEVALIER.

Vous ne les devinez pas ?

LUCINDE.

Nullement. (*à part.*) Je crois pourtant l'entendre.

LE CHEVALIER.

Je n'en ſuis pas ſurpris ; vous n'avez jamais aimé, & vous ne ſavez pas combien l'abſence eſt rigoureuſe.

LUCINDE *à part.*

Je n'y suis plus. Que veut-il dire ? (*haut.*) Eh bien, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, ici j'en éprouve toutes les peines.

LUCINDE *à part.*

Quelle étoit mon erreur ! (*haut.*) Partez donc sans différer. Mais auparavant, dites-moi, de grace, pourquoi vous m'accusez de n'avoir jamais aimé. Je voudrois savoir quelle est l'idée qui vous le persuade.

LE CHEVALIER.

J'ai tort, il est vrai ; & la preuve que je croyois en avoir, cette preuve, je le sens, ne vaut rien.

LUCINDE.

Souvent ce que la vanité nomme une preuve n'en est point une. La preuve, dites-vous.... Cette expression est plaisante, vous en conviendrez. Il est doux de pouvoir se dire, je n'ai pas réussi : mais par-là j'ai la preuve que nul autre du moins ne pourra se flatter du succès. Cette idée renferme une opinion de soi-même, précieuse à conserver. Gardez-la toujours : c'est

c'eſt une recette conſolante pour les petites diſgraces qu'on peut éprouver.

LE CHEVALIER.

Je vous entends, madame, je vous entends à merveille. Oui, le cœur, comme l'eſprit, a ſes caprices; il ſe refuſe & ſe donne ſans raiſon, & ſouvent à la réſiſtance la plus ſévere & la plus injuſte ſuccede le choix le plus prompt & le plus bizarre.

LUCINDE.

J'admire les reſſources de votre amour-propre, & le tour ingénieux que vous ſavez donner aux choſes qui pourroient le bleſſer. Vous avez de grands talens pour le ſiecle où nous vivons, & vous en deviendriez le héros; du moins cela doit être.

LE CHEVALIER.

Je ſais me connoître, madame, & borner mon ambition. Il y a des conquêtes auxquelles je ne prétends plus: par exemple, j'ai renoncé abſolument à la gloire chimérique de ſéduire & de toucher une coquette. Je ſens combien ce triomphe ſeroit brillant; mais j'en cherche un plus ſûr & plus doux, celui de régner ſur un cœur ſimple & ſans art, un cœur ſenſible

& reconnoiſſant, un cœur enfin qui ſache aimer.

LUCINDE.

Vous m'amuſez infiniment, & je ſuis preſque fâchée que vous partiez ſi-tôt.

LE CHEVALIER.

Ce regret me charme. Sans doute il eſt affreux de s'arracher du ſéjour que vous habitez : cependant je ſerai capable de cet effort ſublime.

LUCINDE.

L'ironie vous va moins bien que le dépit : vous avez toujours beaucoup de graces ; mais réellement, le dépit eſt ce qui vous ſied le mieux.

LE CHEVALIER.

Qui, moi, du dépit ? Ah, le trait eſt charmant ! Comment, vous le croyez ?

LUCINDE.

Eh mais ! aſſurément. Et ne voyez-vous pas que depuis une heure je m'en divertis ?

LE CHEVALIER.

En ce cas, c'eſt une erreur qui vous amuſe : je vous le déclare.

LUCINDE.

Vous voilà preſqu'en colere. Etrange choſe que l'amour-propre des hommes ! Adieu, chevalier. Vous venez de me donner une ſcene

charmante ; vous êtes plus aimable que jamais, & véritablement très-bon à rencontrer. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER *seul.*

Je demeure pétrifié. Quel orgueil ! quelle préſomption ! Ah ! elle vient de m'inſpirer le deſir de l'humilier & de me venger. Hélas ! j'en étois bien éloigné ; & mon premier mouvement en la voyant, n'a été qu'un ſentiment de plaiſir & d'intérêt : & voilà comme elle me traite !... Tout ce qu'elle a trouvé de piquant à me dire... Ah ! je ſuis outré... Toutes mes idées ſont brouillées, je ne ſais plus où j'en ſuis.... Allons, il faut partir, oui, il le faut... Mais je voudrois la revoir encore, pour lui dire tout ce que je penſe : la revoir !... Non, non, arrachons-nous d'ici. (*Il veut ſortir ; le marquis arrive & l'arrête.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

ENFIN Lucinde eſt partie. Eh bien, mon cher chevalier, que t'a dit Célie ? Quel eſt le réſultat de votre entretien ? As-tu vaincu ſa délicateſſe ? Que dois-je eſpérer, réponds-moi donc ?

LE CHEVALIER *avec une extrême diſtraction.*

Célie vous aime ; oui, vous êtes aimé. Mais elle exige, elle veut... elle m'a chargé de te l'annoncer...

LE MARQUIS.

Mais à qui en as-tu ? Aurois-tu de mauvaiſes nouvelles à me dire ? Ton air embarraſſé, diſtrait, me le fait craindre ; de grace, explique-toi.

LE CHEVALIER *revenant à lui.*

Ma foi, tout ce que je vois ici me paroît ſi ridicule & ſi ſingulier, que je ſuis tenté de croire que c'eſt un ſonge. Que veux-tu que je te diſe ? Célie t'aime, mais elle a des craintes inſurmontables ; elle eſt touchée de ton amour ; elle eſt

ſenſible à ta paſſion, & elle t'ordonne de ne lui en parler de huit jours, de te réduire pendant ce tems aux ſimples ſoins de l'amitié... Tout cela, mon ami, manege de femme, coquetterie déguiſée, voilà comme elles ſont toutes. Nous tourmenter, nous affliger, nous déſeſpérer, c'eſt à quoi ſe réduiſent ces feintes délicateſſes dont nous ſommes ſi ſouvent la dupe!... Oh! je les connois bien, les femmes... Mais j'ai fait ta commiſſion: je me ſuis acquitté de celle de Célie. Adieu, marquis, ſois heureux, s'il eſt poſſible. Je n'ai qu'un conſeil à te donner; c'eſt de ſuivre ſi bien l'ordre de ta maîtreſſe, que pendant les huit jours preſcrits il ne t'échappe pas un ſeul mot d'amour: tu verras, mon ami, comment l'amour-propre & le dépit te la ramèneront.

LE MARQUIS.

Tu la connois mal. Non, Célie n'eſt point coquette; mais je ſuivrai tes avis; ma froideur apparente pourra peut-être lui faire ſentir qu'elle m'aime mieux qu'elle ne l'imagine & qu'elle ne l'eſpere. Et toi, mon cher chevalier, accorde encore à l'amitié deux jours ſeulement, je t'en conjure.

LE CHEVALIER *impétueusement.*

Qui ! moi ? Non ; je veux partir aujourd'hui & dans cet instant même. Je suis désolé de te refuser : mais je ne te suis bon à rien, & je me déplais ici... je m'y déplais mortellement.

LE MARQUIS.

Je t'avoue que je n'en vois pas bien les raisons.

LE CHEVALIER.

Ces deux femmes me sont insupportables... Toi, marquis, tu vois tout en beau : sensibilité, franchise, délicatesse, voilà les chimeres qui te séduisent ; & moi, fausseté, artifice & coquetterie, voilà, mon ami, la réalité qui me choque & me révolte.

LE MARQUIS.

Tu parles avec un feu, une action... je ne puis m'empêcher de rire de cette espece de colere.

LE CHEVALIER.

Oui, en effet, cela est plaisant... Mais sérieusement, je vais donner mes ordres pour mon départ.

LE MARQUIS.

Ecoute donc, chevalier, j'ai encore mille

choſes à te demander ſur ton entretien avec Célie.

LE CHEVALIER.

Viens, je te répondrai pendant qu'on mettra mes chevaux. (*Ils ſortent.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, ROSE.

LUCINDE.

Il n'eſt pas encore parti?

ROSE.

Non, madame; mais on charge ſa chaiſe, & ſes chevaux ſont mis.

LUCINDE.

Et le marquis le ſait-il?

ROSE.

Je l'ignore.

LUCINDE.

C'eſt moi qui le fais fuir.

ROSE.

Vous qu'il amoit tant?

LUCINDE.

Ah ! je n'ai jamais cru à ſon amour ; mais à préſent je crois bien à ſon averſion.

ROSE.

Comment, madame, il pourroit vous haïr ?

LUCINDE.

Oui, je ſuis ſûre qu'il me hait... Mais n'entends-je pas le bruit d'une voiture ?... C'eſt lui ſûrement qui part. Voyez, Roſe.... Non, reſtez... reſtez. Cela m'eſt égal ; qu'il parte, qu'il demeure, que m'importe ! (*Elle s'approche d'un fauteuil, & s'aſſied.*)

ROSE *s'approchant.*

Mon Dieu, comme madame pâlit !

LUCINDE *avec un ris forcé.*

Etes-vous folle ? Je ne me ſuis jamais ſi bien portée ; je n'ai jamais été plus gaie qu'aujourd'hui. Je n'ai pas beſoin de vous ; laiſſez-moi ſeule.

ROSE.

Mais ſi madame alloit ſe trouver mal !

LUCINDE.

Vous m'impatientez, à la fin, avec vos viſions ; ſortez, vous dis-je : laiſſez-moi.

ROSE *en s'en allant.*

A qui en a-t-elle? (*Au moment où Roſe ſort, le marquis arrive précipitamment.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LUCINDE.

LE MARQUIS.

ENFIN il nous reſte : il l'a preſque promis.

LUCINDE *ſe levant.*

Qui donc?

LE MARQUIS.

Le chevalier.

LUCINDE.

C'eſt là ce qui vous tranſporte?

LE MARQUIS.

Aſſurément... Mais j'oublios à qui je parle.

LUCINDE.

Pourquoi? c'eſt votre ami; c'eſt un titre qui lui reſte auprès de moi : c'eſt le ſeul qu'il ait conſervé.

LE MARQUIS.

Ma chere Lucinde, vous n'avez jamais été injuſte que pour lui. Mais n'en parlons plus, cet entretien vous déplait.

LUCINDE.

Dites-moi, il s'eſt donc bien fait prier?

LE MARQUIS.

Oh! il ne s'eſt pas encore tout-à-fait rendu; je l'ai laiſſé avec Célie, qui le preſſe d'une maniere qui le forcera ſûrement à reſter: & comme j'avois à vous parler. . . .

LUCINDE.

En vérité, Célie eſt bien bonne. Voilà comme on vous gâte tous. Ces choſes-là m'indignent au dernier point. Le joli rôle à jouer pour une femme! D'ailleurs ſa réſiſtance à lui eſt d'une impoliteſſe qui n'a point d'exemple. Je crois que vous ne chercherez pas à l'excuſer là-deſſus?

LE MARQUIS.

Mais il fait peut-être un fort grand ſacrifice en reſtant ici: que ſavez-vous?

LUCINDE.

Ah! cela eſt différent. En effet, s'il vous l'a dit, ſi cela eſt vrai, je ſerois moins choquée de ſa conduite. Mais pour rendre ſon procédé ſupportable, il faut qu'il ait des raiſons bien intéreſſantes. . . . des raiſons de cœur. . . . ce qui n'eſt guere vraiſemblable. Au reſte, vous

devez le savoir ; & dans ce cas je le blâmerois beaucoup moins.

LE MARQUIS.

De tels motifs pourroient-ils trouver grace à vos yeux ? J'aurois peine à le croire. Mais parlons de Célie : vous savez ses nouvelles rigueurs ?

LUCINDE.

Elle m'a fait part de sa résolution ; je l'ai blâmée ; & cependant je vous conseille d'y souscrire.

LE MARQUIS.

Mais songez-vous combien il va m'en coûter ?

LUCINDE.

Elle l'exige, c'est à vous d'obéir.

LE MARQUIS.

J'ai déjà commencé ; je viens de passer un quart-d'heure avec elle, & je n'ai pas dit un mot de mon amour.

LUCINDE.

Pendant un quart-d'heure ! quel effort ! Cela est héroïque.

LE MARQUIS.

Convenez du moins qu'elle est d'un carac-

tere bien ſingulier, & qu'il faut toute la patience d'un amant pour y tenir.

LUCINDE.

Ah! cela, je l'avoue; & jugez ſi je l'approuve, puiſque je ſuis perſuadée que le plus grand malheur qui puiſſe arriver, eſt d'épouſer la perſonne qu'on aime paſſionnément.

LE MARQUIS.

Ah! voilà une idée tout auſſi extraordinaire dans un autre genre. En vérité, il faut venir ici pour entendre des choſes tout-à-fait neuves. Le plus grand malheur qui puiſſe arriver, eſt d'épouſer la perſonne qu'on aime paſſionnément! Quel eſt donc le plus grand bonheur?

LUCINDE.

De ſe guérir; oui, monſieur, vous avez beau vous moquer; je le penſe, & de très-bonne-foi.

LE MARQUIS.

Quoi! vous, par exemple, veuve & libre, ſi vous aimiez, ſi vous étiez aimée, vous chercheriez à vous guérir? Mais, c'eſt de la folie!

LUCINDE.

Si je n'avois qu'un ſentiment foible & doux,

j'y céderois ; ſi j'avois une paſſion violente, je ne négligerois rien pour en triompher.

LE MARQUIS.

Je vous prie de m'expliquer cela ; j'avoue que je m'y perds.

LUCINDE.

L'amour, quand il eſt extrême, eſt le plus grand tourment de la vie. L'inquiétude & la jalouſie l'accompagnent néceſſairement ; rien alors ne ſatisfait le cœur ; tout le trouble, un rien le déchire & le déſeſpere. D'ailleurs, la partie entre nous n'eſt pas égale ; tout l'avantage eſt du côté des hommes ; nous ſommes toujours ſûres d'être dupes en aimant uniquement ; un retour parfait eſt une chimere, & l'homme le plus fidele, s'il eſt de bonne-foi, n'oſera le promettre. Je veux, pour m'attacher, une ame qui reſſemble à la mienne. Je veux qu'elle ait la même ſenſibilité, les mêmes principes, les mêmes vertus, les mêmes préjugés. L'amour ne peut m'offrir des avantages ſi précieux : ainſi je me borne à l'amitié ; elle me dédommage, elle me ſatisfait ſans m'agiter, & ſuffit à mon bonheur.

LE MARQUIS.

Suivant ce ſyſtême, l'amant qui vous plai-

roit le mieux, ſeroit le plus loin d'être heureux. Ses progrès ruineroient ſes affaires; & ſi ſa malheureuſe étoile lui gagnoit tout-à-fait votre cœur, c'eſt alors qu'il ſeroit perdu ſans reſſource.

LUCINDE *avec embarras.*

Quel tour ridicule vous donnez à ce que je viens de dire! Mais au reſte, mon raiſonnement peut être mauvais, je vous l'abandonne. L'eſprit établit facilement un ſyſtème que le cœur ne contrarie pas. Vous voyez que je ſuis de bonne-foi.

LE MARQUIS.

Je ſuis toujours tenté de douter des choſes qu'on affiche, & cette indifférence dont vous faites parade....

LUCINDE.

Pourquoi l'affecterois-je, ſi je ne l'éprouvois pas? Je ſais que la ſenſibilité eſt ce qui ſied le mieux à une femme. C'eſt une grace que votre amour-propre a rendu la plus intéreſſante de toutes; c'eſt un moyen ſûr de réuſſir & de plaire: & ſi je n'en ai pas au moins pris l'apparence, c'eſt que je ſuis encore plus naturelle que coquette.

LE MARQUIS.

Revenons à ce que vous disiez tout à l'heure. Convenez que si tous les amans que vous avez maltraités avoient écouté notre entretien, ils auroient pu y trouver quelques sujets de consolation : ce pauvre chevalier, par exemple....

LUCINDE.

Eh bien ! achevez, dites, dites librement ; vous croyez peut-être que je l'ai aimé ?

LE MARQUIS.

Je n'aurois jamais osé le dire.

LUCINDE.

Ah ! par exemple, voilà une idée qui me charme. Moi, soupçonnée d'une passion ! Cela est véritablement très-plaisant ! ... & vous ne manquerez pas de lui faire part de cette découverte.

LE MARQUIS.

A moins que vous ne me le défendiez.

LUCINDE.

Non, non, vous le pouvez ; je me charge du soin de le désabuser.

LE MARQUIS.

Cela vous sera bien difficile, si je l'instruis de votre façon de penser. Vos dédains le charme-

ront ; & plus vous aurez de rigueurs, plus il aura lieu de ſe croire aimé.

LUCINDE.

Ah ! certainement je ſuis bien loin d'aimer ; je déteſte tous les hommes ; je hais ſur-tout leur préſomption & leur ridicule orgueil : & pour votre ami, je n'en connois point de plus fat.

LE MARQUIS.

Lui, fat ! ah ! vous ne le penſez pas ; c'eſt peut-être le ſeul homme à la mode que les ſuccès n'aient pas gâté.

LUCINDE.

Oui, il n'a pas le maintien d'un fat, il n'en a pas l'expreſſion, mais il en a le caractere.

LE MARQUIS.

Oh ! tenez ; une preuve qu'il n'eſt pas fat, c'eſt qu'il n'a jamais pu ſe perſuader qu'il étoit aimé de vous.

LUCINDE.

Il s'eſt bien rendu juſtice. Il eſt certain que j'ai eu de l'amitié pour lui, il m'intéreſſoit, il avoit trouvé l'art aſſez difficile de m'amuſer & de m'inſpirer une ſorte de confiance. Une déclaration vint troubler un commerce où je trouvois

vois des charmes. Je lui ôtai tout eſpoir ; j'offris mon amitié pour dédommagement, & je ne lui demandois que le ſacrifice d'une fantaiſie : car c'eſt le ſeul nom qu'on puiſſe donner à l'eſpece de ſentiment qu'il eut pour moi. Il ſe plaignit, il partit : j'ai été deux ans ſans en entendre parler. Et voilà ce que les hommes appellent une grande paſſion !

LE MARQUIS.

Que ſavez-vous ! peut-être a-t-il paſſé à s'affliger & à gémir, ces deux années d'abſence & d'exil.

LUCINDE *vivement.*

Oh ! je ſais tout le contraire. Elles ſe ſont écoulées pour lui dans les fêtes, les plaiſirs & la diſſipation.

LE MARQUIS.

Vous vous en êtes donc informée ?

LUCINDE *avec un extrême embarras.*

Eh, mon Dieu ! n'eſt-on pas forcé d'écouter & d'apprendre tous les jours les choſes les moins intéreſſantes ?

LE MARQUIS.

Voici une converſation que je n'oublierai

de long-tems; elle ſera pour moi le ſujet de plus d'une réflexion.

LUCINDE.

Oui, je vous conſeille de méditer ſur toutes les folies que nous venons de dire : cela en vaut bien la peine.

LE MARQUIS.

Des folies!.... Belle Lucinde, il y a des momens dans la vie, où la perſonne la plus ſpirituelle & la plus fine ſe trahit, ſe décele, & perd en un quart-d'heure tout le fruit d'une adroite & longue diſſimulation. Le cœur eſt indiſcret; & quand une fois il a parlé, il eſt bien difficile de tourner en plaiſanterie l'aveu qui lui eſt échappé.

LUCINDE.

Ah, marquis, que vous êtes aimable! Je ne connois rien de meilleur que cette ſcene-ci. Il eſt à mourir de rire avec ſes idées romaneſques.... Je me garderai bien de chercher à vous en guérir : car il y a de quoi m'amuſer pendant quinze jours. Oui, marquis, j'ai une paſſion, une paſſion invincible. Vous avez pénétré mon ſecret; vous êtes un adroit & dangereux obſervateur, & moi une pauvre petite

perſonne bien imprudente & bien naïve..... Ah! de grace, n'abuſez pas de votre ſupériorité, je vous en conjure.

LE MARQUIS.

Oh, je connois toutes les reſſources de votre eſprit; épargnez-vous la peine de les mettre en uſage. (*à part.*) Ma foi, elle eſt étonnante!

LUCINDE.

J'entends la voix de Célie; c'eſt elle-même, avec le chevalier. Nous allons ſavoir s'il daigne nous reſter. (*à part.*) Achevons de dérouter le marquis.

SCENE III.

CELIE, LE CHEVALIER, LUCINDE, LE MARQUIS.

(*Célie arrive d'un air triomphant. Le chevalier lui donne la main. Le marquis & Lucinde s'éloignent aux deux côtés du théatre. Célie ſe place à côté de Lucinde, & le chevalier auprès du marquis.*)

CELIE.

MARQUIS, je viens recevoir vos remercie-

mens. Le chevalier nous reſte enfin, j'en ai ſa parole.

LE CHEVALIER.

Vos moindres deſirs ſont des loix, il n'eſt rien qu'on n'y doive ſacrifier.

CELIE *au marquis.*

Eh bien, êtes-vous content?

LE MARQUIS.

Infiniment, madame; & le procédé du chevalier m'enchante d'autant plus, que je ſavois les raiſons qu'il avoit de partir. Il eſt bien doux pour l'amitié de l'emporter ſur elles!

LUCINDE *bas à Célie.*

Vous voyez comme on vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée : on n'y penſe ſeulement pas.

LE MARQUIS *bas au chevalier.*

Ah, chevalier! je crois avoir fait une délicieuſe découverte en ta faveur.

LE CHEVALIER *bas.*

Quoi donc?

LE MARQUIS *bas.*

Mon ami, l'on t'aime... J'oſerois preſque en répondre... Lucinde... Mais, paix...

LE CHEVALIER.

O ciel!

CELIE *à Lucinde, pendant que le chevalier & le marquis s'entretiennent toujours tout bas.*

Mais concevez-vous que je ne puiſſe en arracher un mot d'honnêteté? ... Un ſeul mot! en vérité, cela eſt étrange!

LUCINDE.

Voyez, je vous prie, la politeſſe avec laquelle ils parlent là tout bas devant nous. (*à part.*) Ah! je n'imagine que trop ce qu'ils peuvent ſe dire.

LE MARQUIS *haut.*

Non, chevalier, je n'oublierai jamais cette preuve de votre amitié... Oui, l'amitié eſt le plus précieux de tous les ſentimens, le plus vrai, le plus...

CELIE.

Vous avez raiſon, j'approuve cette façon de penſer; c'eſt la mienne: & pour l'amour, je ne veux plus en entendre parler.

LE MARQUIS *à part.*

On veut me piquer, c'eſt bon ſigne. (*haut.*) Vous voyez l'empire que vous avez ſur moi; vous ne voulez plus connoître que l'amitié, & j'abjure tout autre ſentiment.

CELIE.

Les amans ſont odieux, inſupportables; n'en convenez-vous pas?

LUCINDE.

Ah! je le défie de prouver le contraire.

LE MARQUIS *malicieuſement.*

Et vous auſſi, belle Lucinde, êtes-vous déchaînée contre l'amour?

LE CHEVALIER *quittant ſa place, & s'approchant de Lucinde d'un air tendre & confiant.*

A quoi vous ſerviroit d'en dire du mal? C'eſt là ſeule choſe que vous ne puiſſiez perſuader.

LUCINDE *en regardant le marquis.*

Je n'eſſaierai jamais de tirer d'erreur ni la malignité, (*en regardant le chevalier*) ni la fatuité; l'un & l'autre ridicule m'amuſe, & je ne ſais pas m'en fâcher.

LE CHEVALIER *du ton le plus piqué.*

Je comprends peu le ſens d'un tel diſcours; mais je n'ai pas la curioſité de chercher à l'approfondir. (*Il va reprendre ſa premiere place.*)

LE MARQUIS *à Célie.*

Vous avez l'air bien rêveur. Vous ne remarquez pas que le chevalier & Lucinde viennent de ſe quereller?

LUCINDE *vivement.*

Cette expreſſion. . .

CELIE.

Oui, je rêvois. . . je réfléchiſſois à l'inconſtance des hommes, à leur fauſſeté, à leur perfidie.

LUCINDE.

Eh, mon Dieu! ils ne ſont qu'inconſéquens & vains.

LE MARQUIS.

Et les femmes?

LE CHEVALIER.

Ne les peignons pas, la revanche ſeroit trop cruelle.

LUCINDE *à Célie.*

Sentez-vous le prix de cette généroſité?

CELIE *avec emportement.*

C'en eſt trop; ſortons. . . Venez, Lucinde, je ſuis outrée. . . (*au marquis.*) Et vous, monſieur, je vous défends de paroître jamais à mes yeux.

LE MARQUIS *l'arrêtant.*

Quel eſt mon crime? daignez le dire.

LUCINDE.

En vérité, ce n'eſt pas de la colere qu'il mérite.

CELIE *au marquis.*

Laiſſez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

On m'a retenu pour me rendre témoin d'une jolie ſcene : mais je vais demander mes chevaux.

LUCINDE.

Vous vous emportez là à de terribles menaces !

LE CHEVALIER.

Je ne prétends punir perſonne, mais ſeulement renoncer à une complaiſance qui ne peut être agréable.

LE MARQUIS *à Célie.*

De grace, madame...

CELIE.

La patience m'échappe à la fin. Cette violence eſt inouie : elle met le comble à vos procédés.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous me défendez de vous ſuivre ?

CELIE.

C'eſt le dernier ordre que vous recevrez de moi.

LE MARQUIS.

Duſſé-je être la victime de ma ſoumiſſion !

Quand vous commandez, je ne ſais qu'obéir.

CELIE.

Odieuſe fauſſeté !... C'eſt donc ainſi... Mais il vaut mieux ſe taire. Venez, ma chere Lucinde, venez.

LUCINDE.

Calmez-vous ; que ne puis-je vous voir auſſi tranquille que moi ſur toutes ces petites choſes ! (*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *après un moment de ſilence.*

EH bien, marquis ?

LE MARQUIS.

Eh bien, voilà une ſcene de dépit & de colere ; c'eſt tout ce que je deſirois : à préſent je me crois aimé, j'en ſuis même ſûr.

LE CHEVALIER.

Je vous félicite de vos ſuccès. Pour moi, je pars dans l'inſtant. Adieu.

LE MARQUIS.

Chevalier, un moment. Ecoutez-moi. Aimez-vous encore Lucinde ?

difficile; & quand on croira que tout eſt oublié.... Mais venez, l'on peut nous ſurprendre ici. Venez, je vous expliquerai mon deſſein. Il faut les tromper l'une & l'autre.

LE CHEVALIER.

Mais Lucinde me pardonnera-t-elle?

LE MARQUIS.

Elle aura beau ſe fâcher; quand une fois vous aurez lu dans ſon cœur, malgré elle, vous y verrez encore le pardon d'un artifice dont l'amour ſeul ſera la cauſe.

LE CHEVALIER.

Et ſi je m'aſſure davantage de ſon indifférence, & peut-être de ſa haine?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je ſuis ſûr du contraire.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher marquis, je m'abandonne à vous. (*Ils ſortent.*)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre change, & repréſente l'appartement de Lucinde.)

LUCINDE *ſeule, arrive vis-à-vis d'une table, ſur laquelle ſont poſés deux bougies & quelques livres. Elle tient un livre, & paroît plongée dans une profonde rêverie. Après quelques momens de ſilence :*

JE ne pouvois reſter dans le ſallon ; je ne puis lire, je ne puis m'occuper ici. Ma diſtraction me ſuit par-tout. Que j'ai ſouffert ! Quelle cruelle journée ! Avec quelle malignité le marquis m'obſerve ! Il m'eſt impoſſible de ſoutenir ſes regards. Il ne prend même pas le ſoin de me cacher ſes ſoupçons. N'ai-je pas été témoin de la confidence qu'il m'a faite ! N'ai-je pas vu l'orgueil y croire & en triompher ! Je me flatte cependant de les avoir diſſuadés, & je n'en ſuis pas plus tranquille. Après trois ans d'abſence & d'oubli, il arrive, il me retrouve ſans me chercher : & le jour même l'eſpoir

renaît dans ſon cœur! Dans ſon cœur! que dis-je! Ah! c'eſt la vanité ſeule qui l'éclaire... Quand il m'aimoit, trop occupé du ſentiment qu'il éprouvoit, l'amour même le trompoit ſur les miens. On oſe à peine eſpérer un bien dont on attend le bonheur de ſa vie; on ſe flatte aiſément du ſuccès d'une fantaiſie légere..... Ah! comment lui pardonner ſa préſomption? Qui, moi! l'objet d'un caprice! Quelle humiliante idée! J'aimerois cent fois mieux ſa haine. Oui, la haine eſt une paſſion. Il ſeroit agité; je l'occuperois du moins d'une maniere violente..... O ciel! & n'ai-je pas deſiré ſon indifférence! Ne ſerai-je jamais d'accord avec moi-même? Mais qui vient ici me troubler? Seroit-ce?.... Hélas! je ne puis penſer qu'à lui, & je ne puis ſoutenir ſa vue.

SCENE II.

LUCINDE, LE MARQUIS.

LUCINDE *à part, en voyant le marquis.*

C'EST le marquis. Quelle odieuſe importunité!

LE MARQUIS.

Madame, pardonnez-moi d'oſer troubler votre ſolitude : mais la nouvelle que je vais vous apprendre vous ſera ſi agréable, qu'elle doit m'excuſer auprès de vous.

LUCINDE.

Quoi donc! expliquez-vous.

LE MARQUIS.

J'avoue qu'abuſé par ma tendreſſe pour un ami, j'ai pu me flatter un inſtant que vous n'étiez pas inſenſible à ſa paſſion. J'eſſayai de ranimer ſon eſpoir; vous nous avez tantôt cruellement détrompés l'un & l'autre. Applaudiſſez-vous de votre ouvrage : vous l'avez rendu le plus malheureux de tous les hommes, & vous ne ſerez plus importunée de ſa préſence & de ſes plaintes.

LUCINDE.

Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Soyez contente, madame, le chevalier eſt parti.

LUCINDE.

Il eſt parti?

LE MARQUIS.

Oui, madame, il eſt parti.... Célie & moi

nous avons fait de vains efforts pour le retenir. Il a saisi le seul moyen de vous plaire, qui lui soit resté ; il éloigne de vous un objet odieux ; il n'a pas eu la force de vous dire adieu, & m'a chargé.....

LUCINDE.

L'avez-vous vu partir ? Etes-vous bien sûr ?....

LE MARQUIS.

Je le vois, vous n'osez encore vous en flatter ; mais ce doute peut être aisément éclairci. Toute la maison l'attestera ; il ne va point à Paris, il a pris la route de l'Auvergne ; il court s'enfermer dans une terre à deux cents lieues de vous. Cette distance suffira-t-elle à votre haine ?

LUCINDE.

Il s'ennuyoit, il est parti. Je ne vois rien là d'extraordinaire ni d'intéressant.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop : du moins soyez juste. Il vous a aimée dès qu'il vous a connue ; vous étiez libres l'un & l'autre : il vous a rendue l'arbitre de sa destinée. Vous avez rejeté ses offres, dédaigné son amour. Il prit alors le parti qu'il

qu'il prend aujourd'hui, celui de l'abſence & de l'éloignement : mais ni le tems ni la diſſipation ne purent vous arracher de ſon cœur. Au bout de trois ans il vous retrouve : ſa fatale paſſion ſe rallume avec plus de force que jamais, & c'eſt dans ce moment que vous l'accablez de l'indifférence la plus rigoureuſe & du mépris le plus affreux. Votre pitié eût adouci ſes maux ; vous la lui refuſez avec une cruauté dont, je l'avoue, je ne vous aurois jamais cru capable : & c'eſt moi qui ſuis la cauſe innocente de ſes malheurs ; c'eſt moi qui le rappelle ici ; c'eſt moi qui cherche à faire naître ſes eſpérances ; je dois me reprocher tous les tourmens qu'il éprouve ! L'amitié eſt pour lui auſſi funeſte que l'amour. Je ſens combien ces plaintes ſont inutiles ; je trouve cependant de la douceur à vous parler de lui, à vous reprocher votre injuſtice ; vous êtes l'objet qu'il aime le mieux au monde ; malgré votre ingratitude, il ſemble que ce ſoit un lien qui m'attache à vous malgré moi.

LUCINDE.

Marquis, je l'avoue, vous me touchez infiniment ; je ſuis peu ſenſible aux tranſports de

l'amour, mais l'amitié a des droits puiſſans ſur mon cœur. Celle que vous avez pour le chevalier m'intéreſſe, m'attendrit. Vous le voyez, & je ne m'en défends pas. (*Elle tire ſon mouchoir, & détourne la tête.*) (*A part.*) Ah! comment lui dérober l'excès de mon trouble!

LE MARQUIS *à part.*

Le prétexte n'eſt pas mal-adroit. Mais continuons. (*haut.*) Ah, Lucinde, Lucinde! quel amant vous avez perdu! De quel bonheur nous aurions pu jouir ici! L'amour & l'amitié auroient enchanté tous les momens de notre vie.

LUCINDE.

Le chevalier m'oubliera ſûrement encore: ſa tête eſt vive & légere; d'ailleurs il emploiera toute ſa raiſon à ſe guérir. Sans doute il vous l'a bien promis?

LE MARQUIS.

L'expérience l'a trop détrompé pour oſer s'en flatter encore.

LUCINDE.

Ecoutez-moi, mon cher marquis; Célie vous aime certainement, il faut la décider aujourd'hui même à vous épouſer. Quand vous ſerez unis, je m'éloignerai: vous rappellerez votre

ami, vous le consolerez : vous lui direz... que je le plains, que son sort m'intéresse vivement. Enfin vous adoucirez ses peines, & vous pourrez les lui faire oublier. Allez retrouver Célie : j'irai bientôt vous rejoindre l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Votre ame n'est donc pas inaccessible à la pitié ?

LUCINDE.

Je vous laisse voir ma sensibilité ; vous devez connoître qu'elle est vraie. Marquis, ce jour qui me prouve toute celle dont votre ame est susceptible, ce jour m'attache à vous pour la vie.

LE MARQUIS.

Hélas ! dans ce moment le malheureux chevalier s'éloigne & fuit, le désespoir dans le cœur.

LUCINDE.

Allez, marquis, laissez-moi seule : ma vue ne fait qu'irriter vos regrets : vos reproches m'affligent, laissez-moi.

LE MARQUIS.

Je vous obéis : mais c'est avec une peine extrême que je vous quitte. (*Il lui baise la*

main. Elle doit paroître attendrie au dernier point. Elle veut parler, s'arrête, & dans ce moment le marquis la quitte, ſans avoir l'air de remarquer les différens mouvemens dont elle eſt agitée. Il dit à part en s'en allant :) Courons avertir le chevalier d'un bonheur dont il n'eſt plus poſſible de douter.

SCENE III.

LUCINDE *ſeule.*

ENFIN me voilà ſeule & débarraſſée d'une contrainte cruelle ! Ah, qu'ai-je fait ! Victime d'une fauſſe délicateſſe, j'ai donc ſacrifié ſans retour le bonheur de toute ma vie ! J'ai mérité mon ſort, je ne dois pas m'en plaindre ; mais le malheureux objet de tant d'injuſtice que va-t-il devenir ? Quel prix il reçoit d'un amour ſi tendre & ſi fidele ! Hélas, qu'il eſt bien vengé ! Je n'ai jamais ceſſé de l'aimer : oui, je l'aimerai toujours. Eh quoi ! tout peut encore ſe réparer. Je vais écrire... le rappeller... Je le dois. Mais ſe démentir, avouer mes bizarreries, je ne puis m'y réſoudre ; & je le perds, & je me condamne

à d'éternels regrets. Quel parti prendre ? Que je ſuis malheureuſe ! (*Elle ſe laiſſe tomber dans un fauteuil, ſon viſage appuyé ſur ſes deux mains, & caché par ſon mouchoir.*)

SCENE IV.

LUCINDE, LE CHEVALIER.

(*Le chevalier paroît au fond de la chambre. Il avance doucement, & s'arrête à deux pas de Lucinde, qui ne peut le voir.*)

LE CHEVALIER.

O CIEL ! elle pleure & gémit !

(*Lucinde entend du bruit, tourne la tête, apperçoit le chevalier, fait un cri, ſe leve & ſe laiſſe retomber dans ſon fauteuil. Le chevalier ſe jette à ſes pieds.*)

Ah, Lucinde ! pardonnerez-vous à l'amant le plus paſſionné un artifice ? . . .

LUCINDE.

Quoi ! vous m'avez trompée ? Quoi ! vous m'écoutiez ?

LE CHEVALIER.

Non, je ne vous ai point écoutée ; mais je

vous vois, & cet inſtant eſt le plus doux de ma vie.

LUCINDE *à part.*

Il n'a rien entendu... Je pourrois... (*Elle rêve.*)

LE CHEVALIER.

Vous détournez les yeux, Lucinde. Ah, ma chere Lucinde! accordez-moi ma grace, ou je vais mourir à vos pieds.

LUCINDE.

Levez-vous. (*à part.*) Je ſuis jouée; mais du moins je puis me venger & l'éprouver en même tems.

LE CHEVALIER.

Hélas! je n'oſe vous parler, vos regards me troublent, m'intimident... votre colere m'accable... O ciel! j'ai lu dans votre ame, & je ſuis encore malheureux!

LUCINDE *à part.*

Quelle préſomption! il faut l'en punir... il faut apprendre à le connoître.

LE CHEVALIER.

Votre ſilence me déſeſpere...

LUCINDE *haut.*

Je ne vous fais point de reproches; vous

devez ſentir vous-même à quel point votre procédé eſt offenſant. Non-ſeulement vous employez avec moi l'artifice & le menſonge ; mais vous épiez les ſecrets de mon cœur, & vous les découvrez malgré moi. Vous avez vu mon déſordre & mes pleurs ; il n'eſt plus tems de diſſimuler.

LE CHEVALIER *voulant encore ſe jeter à ſes pieds.*

Ah, Lucinde ! faut-il que ce ſecret ſoit arraché ! C'eſt en vous offenſant, c'eſt en me rendant coupable que je vais vous connoître enfin. Hélas ! au milieu des tranſports qui m'agitent, le regret de ma faute l'emporte ſur tout autre ſentiment.

LUCINDE.

J'ai une grace à vous demander ; c'eſt de me laiſſer parler ſans m'interrompre. Me le promettez-vous ?

LE CHEVALIER.

Vos ordres ſont des loix ſacrées.

LUCINDE.

Ecoutez-moi, & n'oubliez pas ma priere. Je ſuis entrée dans le monde avec la prévention la plus déſavantageuſe contre les hommes ; elle

me fut inſpirée dès mon enfance ; les nœuds mal aſſortis qu'on me fit former, fortifierent encore mon opinion. Devenue libre, je ne la perdis pas. Je mépriſois l'amour, & je fus long-tems ſans le craindre : cette ſécurité me perdit. Sous le voile de l'amitié, l'on ſéduiſit mon cœur & ma raiſon ; je connus bientôt toute la tyrannie de la plus violente des paſſions. J'en devins la victime : la jalouſie ſe gliſſa dans mon ame ; j'en éprouvai toute l'horreur. Enfin, livrée aux plus affreux tourmens, je tentai de me guérir. Cet eſpoir ſoutint mon courage : mais je l'ai perdu ; & ſûre de n'être point aimée, je ſens qu'il faut ou mourir ou parler.

LE CHEVALIER.

Sûre de n'être point aimée !... Quoi ! vous pourriez douter ?...

LUCINDE.

Nous ne nous entendons point, chevalier. Vous avez paſſé près de trois ans ſans me voir, ſans me donner de vos nouvelles ; vous m'avez fait entendre aujourd'hui même que vous ne m'aimez plus.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que j'ai pu ceſſer un inſtant de vous adorer ?

LUCINDE.

Oui, je le crois ; j'en ſuis perſuadée ; & cette idée me conſole.

LE CHEVALIER.

O ciel ! & par quelle bizarrerie ? . . .

LUCINDE.

Ne m'entendrez-vous jamais ! J'aime, j'aime paſſionnément un ingrat. . . . Je n'ai point à me plaindre, il ne m'a jamais promis que de l'amitié. Le plus léger retour de ſa part feroit mon bonheur ; mais je n'oſe l'eſpérer, & j'oſe encore moins me déclarer à lui-même. M'entendez-vous mieux à préſent ?

LE CHEVALIER.

Chaque mot que vous prononcez me fait naître une idée nouvelle. . . . Je commence à ne vous plus entendre, & je ne puis ſupporter l'obſcurité de vos diſcours. Parlez ; tirez-moi d'un état qui me fait mourir.

LUCINDE *à part.*

Achevons. . . . Voyons s'il eſt véritablement généreux. . . . s'il eſt enfin digne de moi. . . . (*haut.*) Vous m'avez ſurpriſe en pleurs ; vous m'avez arraché mon ſecret ; vous êtes honnête & ſenſible. Frémiſſez de mes malheurs. C'eſt votre ami que j'aime.

LE CHEVALIER.

Lui ! le marquis ! . . .

LUCINDE.

Lui-même.

LE CHEVALIER.

Ah, cruelle ! avec quelle barbarie vous avez enfoncé le poignard jusqu'au fond de mon cœur ! . . . Non, cette fatale confidence n'est qu'un artifice inventé pour me désespérer. Que dis-je ? malheureux ! hélas ! vous l'aimez ! Je n'en suis que trop sûr. Mais pourquoi me choisir pour m'avouer ce fatal secret ?

LUCINDE.

Comme l'ami le plus cher de ce que j'aime. D'ailleurs, je ne vous ai jamais cru pour moi une passion véritable.

LE CHEVALIER.

Ah ! je n'ai jamais cessé de vous aimer. Vainement j'ai voulu me distraire d'un sentiment si cher ; du moins je vous croyois insensible. Comment ai-je pu m'abuser si long-tems ? . . . Mais je vais fuir ; je vais m'éloigner à jamais : vous ne me reverrez plus. Pourquoi vous ai-je revue ? Fatal voyage !

LUCINDE.

Vous m'étonnez, je ne vous croyois pas une

ame ſi ſenſible. Mais enfin, s'il eſt vrai que vous m'aimiez véritablement, ſacrifiez votre bonheur au mien. Songez que vous m'avez ſurpris mon ſecret, & que vous ne devez pas en abuſer, en m'accablant d'un nouveau malheur.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous ne m'avez jamais aimé? Et depuis quand cette fatale paſſion vous occupe-t-elle?

LUCINDE.

Depuis que j'en connois l'objet.

LE CHEVALIER.

Et Célie?

LUCINDE.

Je ne me ſuis liée avec elle d'une maniere ſi intime, que pour mieux m'abreuver du poiſon qui me tue. Mais concevez-vous le tourment horrible d'avoir toujours ſa rivale ſous les yeux, de la voir adorée, d'être en tiers entr'elle & ſon amant, confidente de l'un & de l'autre, & de renfermer au fond de ſon ame les paſſions les plus violentes, l'amour, la haine, la jalouſie; de témoigner de l'indifférence à ce que j'adore, & de l'amitié à ce que je déteſte? Voilà

depuis deux ans quelle eſt ma ſituation.

LE CHEVALIER.

Vous me faites frémir ; & dans cet inſtant, la pitié l'emporte ſur les regrets. Parlez, madame, que faut-il que je faſſe ? Qu'exigez-vous de moi ? Je ſuis prêt d'obéir.

LUCINDE.

Le pourrez-vous ?

LE CHEVALIER.

Oui, j'en fais le ſerment.

LUCINDE.

Eh bien, parlez pour moi ; expliquez des ſentimens que je ne puis avouer ſans rougir.

LE CHEVALIER.

O ciel ! vous voulez que j'apprenne moi-même à mon rival qu'il eſt aimé ?

LUCINDE.

Me refuſez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mais, madame, ſongez-vous chez qui nous ſommes ? Avez-vous oublié quel engagement inviolable & ſacré l'unit à Célie ?

LUCINDE.

Elle ne l'aime point : elle vous l'a dit elle-même.

LE CHEVALIER.

Et moi-même, n'ai-je pas dit aujourd'hui que je ne vous aimois plus ?

LUCINDE.

Je ne puis vaincre votre délicateſſe, je le vois. Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Arrêtez, arrêtez. Ah, cruelle ! à quoi me réduiſez-vous ? Du moins prenez pitié de l'état où je ſuis. Conſolez-moi, plaignez-moi, & j'obéirai.

LUCINDE *à part.*

Dois-je pourſuivre encore ?

LE CHEVALIER.

Vous détournez la vue ! A quel excès vous me haïſſez !

LUCINDE *à part.*

Que mon trouble eſt extrême ! (*haut.*) Je vous plains.... je... ne puis rien de plus.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame ; je vais chercher le marquis, & travailler à votre bonheur. Quand il ſaura qu'il eſt aimé, vous n'aurez plus de rivale, & moi je n'aurai plus d'ami. Adieu ; puiſſiez-vous être heureuſe ! Adieu. (*Le marquis arrive, & l'arrête.*)

SCENE V.

LUCINDE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Où courez-vous, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez retenu malgré moi : vous saviez sans-doute le sort qui m'attendoit... Oui, je suis trop malheureux pour n'être pas encore trahi par l'amitié. Oubliez un rival infortuné ; connoissez votre bonheur : il doit vous être assez doux de l'apprendre par moi. Appréciez-le ; jouissez-en, s'il en est dans le sein de la plus noire ingratitude. (*Il veut sortir.*)

LUCINDE.

Arrêtez.

(*Le chevalier s'arrête un instant, & sort avec impétuosité.*)

LE MARQUIS *à part.*

Voilà, je l'avoue, une scene qui me surprend, mais elle ne peut m'en imposer. (*haut à Lucinde.*) Vous avez beau faire, il ne partira pas aujourd'hui ; j'y ai mis ordre, & il ne trouvera ni chevaux ni voiture.

LUCINDE *à part.*

Ah ! je ſuis raſſurée. (*Ils gardent l'un & l'autre quelques momens le ſilence.*)

LE MARQUIS.

Eh bien, madame, votre paſſion pour moi a donc enfin éclaté ! A vous dire le vrai, je m'en étois toujours un peu douté. Il n'y a qu'une choſe qui m'étonne, c'eſt le confident que vous avez choiſi. Mais c'eſt un triomphe de plus que vous avez voulu me procurer, en humiliant mon rival. Je ſens toute la délicateſſe de ce procédé, & ma reconnoiſſance m'en rend digne. Votre maniere d'aimer me touche, me pénetre, & me fixe enfin. Célie eſt plus incertaine que jamais ; moi, je me décide : &, charmante Lucinde, c'eſt pour vous. Vous ne répondez rien ? Ce ſilence a de quoi me ſurprendre.

LUCINDE.

Dites-moi, marquis ; croyez-vous que je puiſſe vous pardonner jamais le tour que vous m'avez joué ce ſoir ?

LE MARQUIS.

Et c'eſt le moment que vous avez choiſi pour faire l'aveu de vos ſentimens pour moi !

Quelle grandeur d'ame ! Parlez-moi donc, quittez ce modeſte & touchant embarras ; livrez-vous ſans contrainte aux tranſports qu'un inſtant ſi doux doit inſpirer.

LUCINDE.

Je ne puis comprendre pourquoi je ne vous déteſte pas.

LE MARQUIS.

Vous l'avez dit tantôt ; ce qui vous attache à moi, c'eſt que je ſuis ami vrai, zélé : voilà le titre qui ſollicite ma grace. L'obtiendra-t-il ? Ah, comme vous rougiſſez !

LUCINDE.

Ah, marquis ! mon ſort eſt changé, & c'eſt vous que j'en remercie : c'eſt à vous ſeul que je le dois.

LE MARQUIS.

Chere Lucinde ! plus de ſyſtême, de la franchiſe, du ſentiment ; laiſſez parler votre cœur, & nous allons tous être heureux.

LUCINDE.

On vient. Ciel ! c'eſt Célie & le chevalier. Mon ami, ne m'abandonnez pas !

LE MARQUIS.

Ecoutons-les avant de nous expliquer.

SCENE

SCENE VI.

LE MARQUIS, LUCINDE, LE CHEVALIER, CELIE.

LE CHEVALIER *à Lucinde.*

Vous me renvoyez, madame, mais c'eſt pour la derniere fois. Recevez mes éternels adieux. Je ſuis l'objet de votre haine : vous avez fait le malheur de ma vie. Je pars aſſuré du bonheur de la vôtre. Adieu.

CELIE.

Vous ne répondez rien, vous baiſſez les yeux l'un & l'autre, & vous gardez le ſilence. Chevalier, je voulois tout-à-l'heure vous retenir, & calmer votre fureur. Je ne pouvois vous croire, & même à préſent je ne puis me perſuader ce que je vois. (*Au marquis.*) O ciel ! vous n'êtes pas déjà juſtifié..... Un mot, hélas ! vous ſuffiſoit pour l'être..... Il n'eſt pas prononcé..... Ingrat ! eſt-il poſſible ? (*Elle tombe dans un fauteuil, accablée de douleur.*)

LE MARQUIS *très-froidement.*

De quoi vous plaignez-vous, madame? Vous ne m'aimez pas, je ne vous l'ai pas reproché. Je me soumettois à vos rigueurs, je l'avoue: ce moment-ci m'en console.

CELIE.

Je ne vous aimois pas!... Ah, cruel! vous ne l'avez jamais cru. Vous me connoissiez mieux que moi-même. Trop de sentiment, un excès de délicatesse, voilà mes crimes: ils me coûtent votre cœur... votre cœur & la vie. (*A Lucinde.*) Et vous, madame, vous n'avez donc paru vous attacher à moi que pour mieux me percer le sein... Un même instant m'a tout ravi! Où porterai-je ma plainte? Qui pourra me consoler? Partez, partez l'un & l'autre; dérobez-vous à l'horreur de me voir. J'en mourrai, je le sens; mais vos remords me vengeront.

LE CHEVALIER.

Où suis-je, grand Dieu! O jour de malheur, de haine & de perfidie!

LUCINDE *au chevalier très-froidement.*

De quoi vous plaignez-vous, monsieur? vous ai-je jamais promis de l'amour? Manqué-je à ma parole, à mes sermens? Parlez.

LE MARQUIS *courant se jeter aux pieds de Célie.*

La feinte est trop affreuse & trop longue, mon cœur ne peut la soutenir davantage.

CELIE.

Est-il possible?

LUCINDE *au chevalier, en lui donnant la main.*

Chevalier, si je m'applaudis de n'avoir rien promis, c'est pour prendre aujourd'hui l'engagement le plus doux & le plus cher.

LE CHEVALIER.

Ah, Lucinde! est-il bien vrai?

LUCINDE.

Oui, chevalier, je vous aime depuis le premier instant que je vous ai connu; la fierté, le caprice vous éloignerent, l'amour en triomphe aujourd'hui. La reconnoissance, l'estime, tout me parle pour vous; mais croyez que l'amour le plus tendre & le plus vrai m'auroit seul décidée sans le secours de la raison.

LE CHEVALIER.

Lucinde! ma chere Lucinde! puis-je croire enfin à cet excès de félicité?

CELIE.

Et nous les accusions... & nous avons pu les croire coupables!

LE CHEVALIER *embraſſant le marquis.*

Quelle étoit mon erreur ! j'ai douté de ton amitié : je te dois trop pour n'être pas ſûr encore d'être pardonné. Mais qui peut réparer mon crime ?

LE MARQUIS.

Votre bonheur, celui dont nous allons tous jouir.

LUCINDE.

Ma chere Célie ! oublions à jamais la métaphyſique, les fauſſes délicateſſes & les ſyſtêmes : un ſentiment fidele & vrai vaut mieux que tous les vains raiſonnemens de l'eſprit.

LA TENDRESSE MATERNELLE;

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

La marquiſe DE ROZANNE.

Le commandeur DE ROZANNE, *beau-frere de la marquiſe.*

La vicomteſſe DE BLEMONT, *couſine de la marquiſe.*

L'abbé DURAND, *précepteur du comte de Rozanne, fils de la marquiſe.*

VICTOIRE, *femme-de-chambre de la marquiſe.*

MARGUERITE, *vieille femme, pauvre.*

La ſcene eſt à Paris, chez la marquiſe.

LA TENDRESSE MATERNELLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ DURAND, VICTOIRE.

L'ABBÉ.

MADAME la marquiſe eſt ſortie!...

VICTOIRE.

Mon Dieu, oui, pour la troiſieme fois du jour.

L'ABBÉ.

La troiſieme fois, il n'eſt pas midi!...

VICTOIRE.

La pauvre femme, peut-elle tenir en place depuis le départ de M. le comte... Ah! c'eſt une mere celle-là....

L'ABBÉ.

Son inquiétude eſt naturelle.... A la veille d'une bataille, qui peut-être va lui ravir un fils unique, le meilleur ſujet... le mieux né... Ce n'eſt pas parce qu'il eſt mon éleve, mais il eſt certain que je ne vois point de jeunes gens qu'on puiſſe lui comparer... A quinze ans il ſavoit le latin comme moi.

VICTOIRE.

Et puis il aime madame... Ah, mon Dieu! que leurs adieux furent touchans... M. le comte qui n'avoit jamais vu la guerre, étoit bien aiſe d'y aller... Mais il quittoit madame pour la premiere fois de ſa vie; & malgré la gloire, il avoit le cœur bien gros. Madame de ſon côté vouloit ne pas pleurer; mais on voyoit qu'elle étouffoit... Auſſi, après qu'il fut ſorti de ſa chambre, elle penſa mourir.

L'ABBÉ.

Cependant je l'ai vue pendant la paix deſirer vivement la guerre, afin que M. le comte de Rozanne pût avoir des occaſions de ſe diſtinguer... Elle paroiſſoit alors aimer tant la gloire!

VICTOIRE.

Oui, mais de loin ſeulement.... car de près

je vous assure qu'elle la trouve beaucoup moins belle.

L'ABBÉ.

Elle n'est pas la premiere de cet avis.

VICTOIRE.

Ce n'est pourtant pas qu'elle manque de courage. Je vous assure que si elle avoit pu suivre M. le comte, & partager tous les périls qu'elle redoute pour lui, elle se seroit trouvée bien heureuse....

L'ABBÉ.

Dites-moi donc, mademoiselle Victoire, où est-elle à présent?...

VICTOIRE.

Chez son amie madame la maréchale, pour savoir s'il n'y a pas quelques nouvelles. Leurs deux enfans sont à l'armée, ils sont amis l'un & l'autre, voilà ce qui fait cette grande liaison...

L'ABBÉ.

Et puis madame la maréchale est plus à portée qu'une autre de savoir des nouvelles, elle est sœur du ministre....

VICTOIRE.

Il couroit hier un bruit sourd que la bataille étoit donnée.... mais cela ne s'est pas confirmé...

Ah, ſi cette incertitude dure encore quelques jours, je crains que madame n'y ſuccombe à la fin.... L'inquiétude & la douleur la tuent....

L'ABBÉ.

Il eſt vrai qu'elle eſt bien changée.

VICTOIRE.

Son caractere eſt encore plus changé que ſa figure; elle qui eſt naturellement ſi douce, ſi égale, je ne la reconnois plus depuis que M. le comte eſt parti.... un rien l'aigrit, la met en colere ... & puis elle a toutes ſortes de foibleſſes qu'elle mépriſoit elle-même avant ce moment.... Elle croit aux ſonges; quand elle a fait un mauvais rêve, la voilà de mauvaiſe humeur pour toute la journée. Hier matin j'ai caſſé ſon miroir, elle en a preſque pleuré. M. l'abbé, vous qui êtes ſi ſavant, expliquez cela ſi vous pouvez.

L'ABBÉ.

Cela eſt tout ſimple: madame la marquiſe, comme toutes les femmes, n'a jamais fait d'études, elle eſt ignorante & crédule, & ces deux choſes conduiſent à la ſuperſtition.

VICTOIRE.

Mais je la ſers depuis quinze ans, & je l'ai

toujours vue juſqu'à cet inſtant à mille lieues de toutes ces miſeres; elle s'en moquoit même, & m'en a corrigée, moi qui vous parle. Dans le tems de ſa grande maladie, quel courage n'a-t-elle pas montré!... Elle regrettoit ſon mari & ſon fils; car feu monſieur vivoit encore.... mais elle diſoit: je laiſe à mon fils un bon pere, je meurs tranquille; vous en ſouvenez-vous?

L'ABBÉ.

Oh, comme d'hier!

VICTOIRE.

Eh bien, elle n'avoit pourtant pas fait plus d'études alors qu'à préſent, & elle étoit ce que vous appellez philoſophe, & de plus, jeune & jolie; comment arrangez-vous cela?

L'ABBÉ.

Il y a long-tems qu'un ſage a dit que l'hiſtoire du cœur humain eſt inexplicable & incompréheniible, & cette ſentence regarde particuliérement les femmes.

VICTOIRE.

Je ne me ſoucie guere de votre ſage, puiſqu'il eſt auſſi ignorant que moi.

L'ABBÉ.

Mon enfant, tout le fruit de la ſcience, c'eſt le doute ou l'incertitude.

VICTOIRE.

Pourquoi donc ſe tant fatiguer ſur des livres, puiſqu'un docteur ou moi c'eſt la même choſe?.. Mais quelqu'un vient. . . .

L'ABBÉ.

C'eſt peut-être madame.

VICTOIRE.

Oh, non, c'eſt ſa couſine la vicomteſſe de Blémont.

L'ABBÉ.

Oh! je m'en vas. Elle eſt trop bruyante pour moi. C'eſt une étourdie.... une coquette....

VICTOIRE *en riant.*

Vous lui en voulez de plus loin.... Elle s'entend à tourner les têtes. M. le comte de Rozanne pourroit en dire des nouvelles....

L'ABBÉ.

C'eſt une pernicieuſe femme! Heureuſement que l'empire, uſurpé par toutes celles qui lui reſſemblent, n'eſt jamais de longue durée.....

VICTOIRE.

Paix donc, la voilà.... (*L'abbé ſort.*)

SCENE II.

VICTOIRE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE *parlant de la porte.*

ALLONS, je vais l'attendre ici.... Victoire, je vous en prie, donnez-moi un fauteuil, je suis lasse à mourir.

VICTOIRE.

Madame ne tardera pas.....

LA VICOMTESSE.

Je suis venue hier; mais on me dit qu'elle étoit malade, & ne voyoit personne.....

VICTOIRE.

Mon Dieu, oui, & pour un sujet qu'on ne devineroit jamais, parce qu'elle avoit entendu tirer le canon des Invalides, car le roi est venu hier à Paris.....

LA VICOMTESSE.

Eh bien? après....

VICTOIRE.

Eh bien madame, j'étois seule avec elle dans sa chambre; elle paroissoit assez tranquille, lorsque tout-à-coup en entendant ce maudit

canon, elle a treſſailli, & s'eſt écriée : *qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?* ... C'eſt le roi qui paſſe, madame... Ah, quel affreux bruit, a-t-elle répondu !... Et puis elle s'eſt miſe à fondre en larmes, ce qui a duré juſqu'au ſoir.

LA VICOMTESSE.

Ah ! j'en ſuis charmée ; je ne ſuis donc pas la ſeule perſonne à qui le canon faſſe une impreſſion auſſi forte ! Depuis la guerre je ne puis l'entendre ſans éprouver des frémiſſemens intérieurs... des agacemens de nerfs.... une certaine oppreſſion !... On ne peut définir cela... Enfin, je ſuis bien-aiſe que madame de Rozanne ſoit comme moi : cela me prouve que je ne ſuis pas folle. Comment ſe porte-t-elle aujourd'hui ?

VICTOIRE.

Oh ! toujours de même ; elle ne dort point.

LA VICOMTESSE.

Qu'eſt-ce qui dort pendant la guerre ? On eſt ſi agitée... Savez-vous, Victoire, ſi madame de Rozanne a ſa loge aujourd'hui ?

VICTOIRE.

Je l'ignore.... car depuis la déclaration de la guerre, madame n'a pas mis le pied aux ſpectacles.

LA VICOMTESSE.

Quelle folie!... Mais cela diſſipe... Moi, ſans la comédie je ſerois morte... Plus on eſt ſenſible, plus on a beſoin de diſtraction... Je me laiſſe traîner au bal, à l'opéra : aſſurément ce n'eſt pas mon goût qui m'y conduit, mais c'eſt la raiſon.

VICTOIRE.

Sans doute. A quoi bon tomber malade ?

LA VICOMTESSE.

Victoire, comment trouvez-vous ma robe ?

VICTOIRE.

Charmante ; mais madame eſt habillée de bien bonne-heure.

LA VICOMTESSE.

Oh ! c'eſt que je ne dois pas rentrer chez moi de la journée. Je hais ma maiſon...

VICTOIRE.

Depuis l'abſence de M. le vicomte de Blémont ?

LA VICOMTESSE.

Elle me paroît un tombeau... C'eſt une cruelle choſe que la guerre... Craindre pour un mari, des freres, des parens, des amis...

VICTOIRE *à part.*

Et même un amant...

LA VICOMTESSE.

Victoire, il y a bien long-tems que vous êtes à madame de Roxanne ?

VICTOIRE.

Oui, madame, sept ou huit ans avant votre mariage, à peu près.

LA VICOMTESSE.

C'est une bonne femme que madame de Roxanne; elle a été belle, à ce que l'on dit.

VICTOIRE.

Elle l'est bien encore...

LA VICOMTESSE.

On prétend qu'elle se peint les sourcils... mais je n'en crois rien.

VICTOIRE.

Si cela est, je ne suis point dans la confidence; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la chose qui l'occupe le moins, c'est sa figure; & dans aucun tems elle n'a paru s'en soucier, pas même du vivant de monsieur...

LA VICOMTESSE *riant.*

Du vivant de monsieur!.. Vous croyez donc qu'une veuve doit renoncer à plaire?... Et qu'on

qu'on ne peut avoir cette prétention que pour un mari?... *Du vivant de monſieur* eſt charmant, je m'en ſouviendrai... Quel âge avez-vous, Victoire?

VICTOIRE.

Trente & un ans, madame.

LA VICOMTESSE.

Trente & un ans?... Vous avez beaucoup d'innocence pour votre âge... Mon Dieu, mon enfant, donnez-moi ce tabouret, car j'ai les pieds ſi enflés... Ce maudit bal d'hier...

VICTOIRE.

Madame a danſé cette nuit?...

LA VICOMTESSE.

Eh mon Dieu oui... On dit que la danſe eſt un exercice ſi ſain... Il eſt bien vrai qu'à moi elle m'eſt néceſſaire. Il me faut du mouvement, de l'action... ſans cela je tombe dans des vapeurs ſi noires...

VICTOIRE.

Oſerai-je demander à madame le nom de ſon médecin?...

LA VICOMTESSE.

Pourquoi?

VICTOIRE.

C'eſt que je voudrois le prendre ; car il me ſemble que ſes remedes ne ſont pas fâcheux... Et le régime qu'il preſcrit à madame, lui réuſſit ſi bien ; elle eſt ſi fraîche...

LA VICOMTESSE.

Je ſuis bien maigre pourtant... Et puis j'ai la manie de ne point mettre de rouge le matin, & je ſuis pâle comme la mort.

VICTOIRE.

Réellement, madame, vous n'avez point de rouge ?

LA VICOMTESSE.

Pas l'apparence.

VICTOIRE.

Aſſurément on ne l'imagineroit pas. (*à part*) Auſſi je n'en crois rien.

LA VICOMTESSE.

Mais madame de Rozanne, ne vient point.

VICTOIRE.

En effet, cela eſt ſingulier... Mais apparemment qu'en ſortant de chez madame la maréchale, elle aura été à la Conciergerie ou aux Enfans-Trouvés.

LA VICOMTESSE.

Comment! Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

VICTOIRE.

Oh! c'eſt que madame va de tems en tems délivrer des priſonniers, & porter de l'argent aux Enfans-Trouvés, & puis quelquefois la pitié la ſaiſit au point pour quelques-uns de ces petits infortunés, qu'elle s'en charge tout-à-fait. Et à ma connoiſſance j'en ſais quatre qu'elle fait élever; elle eſt bien charitable.

LA VICOMTESSE.

J'aime cela.... J'aime la bienfaiſance.... Victoire, voyez ſi mes gens ſont là, je vous en prie; car il faut que je m'en aille. Vous direz à madame de Rozanne que je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pu l'attendre plus long-tems; mais je reviendrai ce ſoir. A-t-elle eu des nouvelles de ſon fils lundi dernier?

VICTOIRE.

Oui, madame, mais point depuis.

LA VICOMTESSE.

Je partage bien toutes ſes inquiétudes aſſurément, je l'aime de toute mon ame, & ſon fils auſſi....

VICTOIRE.

Madame, en effet, doit un peu d'amitié à M. le comte.

LA VICOMTESSE.

Parce qu'il eſt mon couſin, n'eſt-ce pas, Victoire?...

VICTOIRE.

Enfin, madame, je m'entends.

LA VICOMTESSE.

M. de Rozanne m'intéreſſe beaucoup.... Il n'eſt pas mon ami, mais je ſens qu'il le ſera. Préſentement il eſt trop jeune encore....

VICTOIRE.

Mais, madame, il a vingt-deux ans.

LA VICOMTESSE.

Mais ſavez-vous, Victoire, que je ſuis très-vieille, moi, j'ai un an de plus que lui.

VICTOIRE *à part.*

Bon, elle ſe rajeunit de quatre ans. (*haut.*) En vérité, madame, vous n'en paroiſſez pas avoir plus de vingt.

LA VICOMTESSE.

Il eſt vrai que je pourrois facilement cacher mon âge; mais je le dis bonnement. Adieu donc, ma chere Victoire.... A propos, n'ou-

bliez pas de demander à madame de Rozanne ſa loge à la comédie françoiſe, ſi elle n'en a pas diſpoſé.

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Vous m'enverrez le billet; je vais laiſſer ici un de mes gens pour l'attendre.

VICTOIRE.

Je vais appeller les gens de madame.

LA VICOMTESSE.

Non, non, cela n'eſt pas néceſſaire; mais ſeulement reſſouvenez-vous de la loge....

VICTOIRE.

Vos ordres ſeront exécutés, madame.

LA VICOMTESSE.

Adieu, Victoire; en vérité, vous êtes fort aimable: mais envoyez-moi mon billet, & faites-le écrire devant vous; car quelquefois madame de Rozanne eſt ſi légere, qu'elle pourroit fort bien l'oublier. Mon Dieu, je me ſauve, il eſt midi trois quarts. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

VICTOIRE *seule.*

VOILA une bonne tête.... Elle est jolie.... mais bien folle.... Grand Dieu! quel chagrin elle a pensé donner à madame.... J'ai vu le moment où M. le comte, séduit par ses coquetteries, alloit s'y attacher tout de bon.... Heureusement que cela n'a pas duré. Mais j'entends un carrosse.... Oh, pour le coup, c'est sûrement madame.

SCENE IV.

VICTOIRE, L'ABBÉ.

VICTOIRE.

EH bien, monsieur l'abbé, est-ce madame?...

L'ABBÉ.

Oui, la voilà. (*La marquise arrive.*)

VICTOIRE.

Elle a l'air encore plus triste qu'à son ordinaire.

LA MARQUISE.

Mon beau-frere est-il venu?

VICTOIRE.

M. le commandeur ? . . . Non, madame.

L'ABBÉ.

Eh bien, madame, point de nouvelles ? . . . .

LA MARQUISE.

Non. La maréchale a fait partir ce matin un de ſes gens pour Verſailles, il n'eſt pas encore revenu.... Auſſi-tôt qu'il le ſera elle m'enverra la réponſe de ſon frere. J'ai laiſſé chez elle Lapierre pour l'attendre. . . .

VICTOIRE.

A quelle heure madame veut-elle dîner ?

LA MARQUISE.

Je penſe que Lapierre eſt une bête,.... J'aime mieux charger Saint-Jean de cette commiſſion.

L'ABBÉ.

Mais, madame, il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour apporter une lettre.

LA MARQUISE.

Enfin, je veux que Saint-Jean y aille, Victoire, courez le lui dire... Ecoutez donc : qu'il faſſe ſeller un cheval, afin de pouvoir revenir plus vîte.

VICTOIRE.

Seller un cheval ; madame la maréchale demeure à deux pas d'ici.

LA MARQUISE.

Ce ne ſont pas des conſeils que je vous demande.... faites ce que je vous dis, ſans tant raiſonner.

VICTOIRE *à part.*

Seller un cheval, pour aller au bout de la rue..., Allons.... (*Elle veut ſortir.*)

LA MARQUISE *la rappellant.*

Mademoiſelle, vous direz qu'on n'ôte pas mes chevaux, parce que je peux ſortir d'un moment à l'autre.

VITOIRE.

Oui, madame. (*Elle ſort.*)

LA MARQUISE.

L'abbé, je vous prie de demander ma liſte, j'en veux rayer quelques perſonnes, qui ſûrement ne me donneroient pas de nouvelles.

L'ABBÉ.

Je vais vous la chercher. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE *ſeule.*

O mon fils!..... mon fils!...., Quelle ſituation que la mienne..... Tout ce qui m'entoure me devient odieux. Hélas! il ſemble que perſonne ne ſente comme moi, excepté la maréchale cependant : auſſi comme

je l'aime!..... combien elle m'eſt devenue chere!.... (*Elle s'aſſied.*) Je ſuis aujourd'hui d'un accablement..... Je ne puis me ſoutenir.... Je ne ſais ce que j'ai..... cela n'eſt pas naturel..... Mon Dieu, ſi c'étoit un preſſentiment.... Ah, mon fils!... (*Elle tombe la tête appuyée ſur ſes mains.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, L'ABBÉ, *tenant la liſte.*

LA MARQUISE.

Eh bien! l'abbé, Saint-Jean eſt-il parti?

L'ABBÉ.

Oui, madame, il monte à cheval.... (*Il lui donne la liſte.*) Voilà la liſte que vous avez demandée.

LA MARQUISE.

Voyons, liſez.

L'ABBÉ *liſant.*

M. le préſident d'Arcy....

LA MARQUISE.

Ah! rayez celui-là.... J'ai pris tous les

gens de robe en averſion..... Ils ſont trop heureux pour moi.

L'ABBÉ.

Mais monſieur le préſident eſt votre oncle.

LA MARQUISE.

Eh, que m'importe!...

L'ABBÉ.

Je cherche mon crayon..... Ah, le voici. (*Il efface.....* *Il lit.*) Hom..... Monſieur votre beau-frere, cela va ſans dire..... Paſſons. (*Il lit.*) M. le baron d'Erville.....

LA MARQUISE.

Ah! laiſſez celui-là, le pauvre homme eſt auſſi affligé que moi; ſon neveu, comme mon fils, fait ſa premiere campagne....

L'ABBÉ.

Le baron d'Erville.... c'eſt celui qui eſt ſi vieux, ſi ſourd?.... Vous avez bien changé pour lui; car je me ſouviens qu'autrefois il vous ennuyoit cruellement.

LA MARQUISE.

Après.

L'ABBÉ.

Madame la ducheſſe de Ponteuil.

LA MARQUISE.

Effacez-la.

L'ABBÉ.

Mais, madame, elle étoit votre amie.

LA MARQUISE.

Mon amie.... une femme en procès avec ses enfans..... une femme qui les a vu partir l'un & l'autre avec une indifférence, une dureté....

L'ABBÉ.

De tout tems l'intérêt a divisé les hommes. Quand on a un peu lu, on sait....

LA MARQUISE.

Ah! faites-moi grace de vos citations, M. l'abbé, je vous en prie.

L'ABBÉ *à part.*

Quelle humeur! (*Haut, il lit.*) Madame de Senantes.

LA MARQUISE.

Effacez, effacez... Elle est veuve; elle n'a ni enfans, ni freres, elle ne prend d'intérêt à rien.

L'ABBÉ *lit.*

Madame la vicomtesse de Blémont.

LA MARQUISE.

Laissez celle-là... quoiqu'il y ait quinze jours que je n'en aie entendu parler.

L'ABBÉ.

Par exemple, celui-là m'étonne. Une co-

quette qui vous a donné tant de chagrin, qui eſt cauſe que M. le comte a refuſé l'établiſſement le plus avantageux : une évaporée que je vous ai vu craindre, & même haïr. . .

LA MARQUISE.

Tout cela n'exiſte plus. . . Au fond, elle n'a pas un mauvais cœur... Elle aimoit mon fils...

L'ABBÉ.

Elle l'aimoit. . . Elle l'aimoit, & c'eſt-là le titre. . . . .

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! l'abbé, il y a des foibleſſes qu'il faut condamner, mais qu'on doit plaindre. . . D'ailleurs vous ſavez comme moi, qu'il n'y a eu que de l'étourderie dans ſa conduite. La vicomteſſe eſt légere, mais elle eſt honnête..., & ſi elle a eu le malheur d'être ſenſible. . . . puis-je lui refuſer la conſolation de venir s'attendrir avec moi... Non, non, ſi ſon ame ſouffre en ſecret.... qu'elle vienne, qu'elle vienne ici, elle y ſera bien reçue.

L'ABBÉ.

En vérité, madame, vous à qui j'ai toujours reconnu des principes ſi purs & ſi délicats, je l'avoue, vous me ſurprenez infiniment.

LA MARQUISE.

Je vous ſurprends.... Ah! cela doit être... Il faudroit avoir un cœur ſemblable au mien pour me comprendre; mais achevez.

L'ABBÉ.

Voilà tout....

LA MARQUISE.

On vient... Mon Dieu! c'eſt peut-être Saint-Jean... Voyez... Non, j'y vas. (*Elle ſe leve.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, L'ABBÉ, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

BONJOUR, ma ſœur.... Vous paroiſſez bien agitée....

LA MARQUISE.

Eh! puis-je être autrement? Mon frere, ne ſavez-vous rien de nouveau?

LE COMMANDEUR.

Non. Je ſors de chez le marquis de Blezac, qui doit être inſtruit, comme vous ſavez....

LA MARQUISE.

Eh bien!

LE COMMANDEUR.

Je dis qu'il doit être instruit, puisque son neveu commande l'armée.

LA MARQUISE.

Eh bien, l'avez-vous vu ?

LE COMMANDEUR.

Il est dans la bouteille à l'encre celui-là.

LA MARQUISE.

Que vous a-t-il dit ?

LE COMMANDEUR.

J'ai donc été chez lui ; je comptois le trouver, parce qu'il a la goutte ; & point du tout, il venoit de partir pour Versailles.

LA MARQUISE.

Partir pour Versailles... malgré la goutte... Cela veut dire quelque chose... mon frere...

LE COMMANDEUR.

Eh bien, après....

LA MARQUISE.

L'abbé, envoyez encore chez la maréchale... Non, envoyons plutôt à Versailles.... Mon frere....

LE COMMANDEUR.

Mais tout cela est inutile... Calmez-vous...

L'ABBÉ.

Madame la maréchale vous a promis...

LA MARQUISE.

L'abbé, mon cher abbé... de grace, allez chez elle....

LE COMMANDEUR.

Mais quelle folie!....

LA MARQUISE.

J'ai envie d'y retourner....

LE COMMANDEUR.

Parbleu, écoutez-moi donc... J'ai mon valet-de-chambre à Verſailles, moi... Il eſt établi chez Blezac, avec ordre exprès de ma part, de revenir ſur-le-champ s'il apprend quelque choſe de nouveau. C'eſt Dumont, vous le connoiſſez, vous ſavez s'il eſt intelligent & expéditif....

LA MARQUISE.

Mais s'il revient, il ira chez vous....

LE COMMANDEUR.

Eh non, non, comme je ne compte pas vous quitter, je lui ai dit de revenir ici, parce qu'il eſt plus vraiſemblable qu'il m'y trouvera que chez moi.

LA MARQUISE.

Vous ne me quitterez pas?... Mon frere, qu'eſt-ce que cela ſignifie.... Mon Dieu! ſau-

riez-vous ? . . . Mon frere, vous me cachez peut-être. . .

LE COMMANDEUR.

A qui diable en avez-vous ?

LA MARQUISE.

Vous ne ſavez rien. . .

LE COMMANDEUR.

Mais quoi ? . . .

LA MARQUISE.

De la bataille. . . Vous ne répondez pas ? . . Elle eſt donnée. . . Mon fils. . . (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR.

Ma ſœur, ma ſœur. . . . vous me feriez devenir fou ; je ne ſais rien de nouveau, je vous le répete, je vous le jure.... Parbleu, vous avez une rude tête.

LA MARQUISE.

Ah ! je reſpire.... Ah ! mon frere, pardonnez-moi. . . . Hélas ! qui m'excuſera, ſi ce n'eſt vous ?

LE COMMANDEUR.

Non, je ne vous excuſe pas, vous êtes trop extravagante auſſi. Que diable, votre fils eſt mon neveu, il eſt le dernier de notre nom ; croyez-

croyez-vous qu'il ne me soit pas aussi cher qu'à vous?.....

LA MARQUISE.

Ah! ne nous comparons point.

LE COMMANDEUR.

Que diantre, je ne vous reconnois plus!... Souvenez-vous donc combien de fois vous avez avec moi souhaité la guerre.....

LA MARQUISE.

Ce souhait étoit inhumain, insensé: le ciel, en l'exaucant, me punit assez cruellement d'avoir pu le former.....

LE COMMANDEUR.

Ah parbleu! je crois que, si vous pouviez trouver un moyen de faire revenir votre fils, vous l'emploieriez bien vîte, &.....

LA MARQUISE.

O ciel! qu'osez-vous penser!.... Ah, que vous me connoissez mal!.... Soyez bien sûr que sa gloire m'est encore plus chere que sa vie....

LE COMMANDEUR.

Ah! voilà comme une Françoise doit parler....

L'ABBÉ.

Il est deux heures, madame ne songe pas à dîner.....

LE COMMANDEUR.

Allons, allons, venez vous mettre à table, ma sœur.

LA MARQUISE.

Non, je ne dînerai point aujourd'hui.

LE COMMANDEUR.

Je ne souffrirai pas cela.... Voulez-vous vous tuer?...

LA MARQUISE.

Non, mon frere.... Mais en vérité c'est que j'ai trop soupé hier.... Allez, de grace, laissez-moi, je vous en conjure....

LE COMMANDEUR.

Allons, venez, l'abbé; il n'y a que nous deux de raisonnables dans la maison. (*Ils sortent.*)

LA MARQUISE *seule.*

Mon fils, *le dernier de son nom*, voilà ce qui le frappe.... Ah, Dieu! comment cette idée peut-elle occuper?... Que l'orgueil est vil & méprisable! Il détruit tout autre sentiment.... Je ne suis bien que seule..... qu'entiérement livrée à moi-même.... On contraint ma douleur, mais on ne peut m'en distraire un moment..... Je ne vis pas.... non.... chaque

matin je voudrois être à la fin de la journée.... L'incertitude, l'attente.... l'espoir me font compter tous les instans. Insensée que je suis, peut-être.... oui, peut-être que la situation cruelle où je me trouve est heureuse en comparaison de celle qui m'attend!.... Quelle réflexion désespérante! Hélas, je demande des nouvelles, & c'est peut-être l'arrêt de ma mort que je désire!.... Si je suis réservée au plus affreux des malheurs, c'est du moins une consolation que la certitude de n'y pouvoir survivre.... Moi, vivre alors.... & comment, & pour qui?.... O mon fils!... je n'existe que pour toi.... ta destinée sera la mienne. (*Elle tombe le visage caché par ses mains & par son mouchoir, & les coudes appuyés sur une table qui doit être à côté d'elle.*)

SCENE VII.

LA MARQUISE, VICTOIRE.

LA MARQUISE, *se levant précipitamment, quand elle entend venir Victoire.*

Qui vient? que me veut-on?

VICTOIRE.

Ce n'eſt rien, madame.... c'eſt Marguerite, cette vieille femme que vous avez tirée de la miſere, qui vient pour vous remercier.

LA MARQUISE.

Quelle importunité, dans l'état où je ſuis!... Que ne l'avez-vous renvoyée?

VICTOIRE.

Je voulois prendre les ordres de madame.

LA MARQUISE.

Eh bien, dites-lui que je ne puis voir perſonne....

VICTOIRE.

Cette pauvre femme eſt bien dans la peine auſſi....

LA MARQUISE.

Si elle a encore beſoin d'argent, qu'on lui en donne....

VICTOIRE.

Oh, ce n'eſt pas cela. Mon Dieu, grace à madame, elle ſe trouve aſſez riche à préſent; mais c'eſt qu'elle a un fils....

LA MARQUISE.

Elle a un fils?...

VICTOIRE.

Oui; elle a un fils ſoldat, &.....

LA MARQUISE.

Elle a un fils ſoldat!... Ah, la pauvre femme, que je la plains!.... Qu'on ne la renvoie pas, Victoire, je veux la voir....

VICTOIRE.

Son fils juſtement eſt ſoldat dans le régiment de M. le comte....

LA MARQUISE.

Qu'elle vienne, qu'elle vienne....

VICTOIRE.

Je vais la chercher... elle ſera bien contente... (*Elle ſort.*)

LA MARQUISE *ſeule.*

Il me ſera doux de voir cette pauvre femme, de l'entendre, de pleurer avec elle... Mais la voici... (*Victoire revient avec Marguerite; la marquiſe ſe levant & allant au-devant d'elle.*) Approchez, approchez. Victoire, laiſſez-nous. (*Victoire ſort.*)

MARGUERITE.

Pardon, madame...

LA MARQUISE.

Venez...

MARGUERITE.

Ah, madame! vous m'avez ſauvé la vie par

vos généreux ſecours... Pardonnez-moi, madame, ſi je ne parois pas contente à vos yeux... & ſi, malgré moi...

LA MARQUISE.

Vous pleurez, pauvre femme!... Qu'elle m'attendrit!...

MARGUERITE.

Hélas! madame, c'eſt que j'ai un fils...

LA MARQUISE.

Oui, je le ſais... Comment s'appelle-t-il?

MARGUERITE.

La Tulipe, madame, c'eſt ſon nom de guerre; il eſt dans le régiment de M. le comte.

LA MARQUISE.

Quel âge a-t-il?

MARGUERITE.

Vingt ans, madame; c'étoit toute ma conſolation... Juſqu'au jour de la guerre, j'étois ſi heureuſe, madame... je me portois bien, je pouvois travailler, j'avois de quoi vivre.

LA MARQUISE.

Ma chere bonne-femme, ſoyez tranquille, vous ne manquerez plus de rien.

MARGUERITE.

Oh, madame, vous m'avez donné bien au-

delà de mes besoins... mais mon fils... Hélas, madame, s'il périt, tout ce que vous avez fait pour moi me sera peut-être inutile... Je crois bien que le chagrin...

LA MARQUISE.

Non, non, ma chere amie, le ciel aura pitié de vous, de moi... Il daignera nous rendre nos enfans.

MARGUERITE.

Ah! je le prie pour le vôtre comme pour le mien.

LA MARQUISE.

Vous priez Dieu pour mon fils?...

MARGUERITE.

Ah! oui, madame, tous les jours; j'ai même commencé une neuvaine.

LA MARQUISE *tirant sa bourse & lui donnant de l'argent.*

Tenez, mon enfant...

MARGUERITE.

Madame... en vérité... Je n'étois pas venue pour cela...

LA MARQUISE.

Prenez, prenez... gardez cet argent pour votre fils, vous le lui donnerez à son retour...

MARGUERITE *s'eſſuyant les yeux.*

Oh, mon pauvre la Tulipe!... Excuſez, madame... vous ſavez ce que c'eſt que d'être mere...

LA MARQUISE.

Ecoutez-moi... j'écrirai à mon fils pour lui recommander le vôtre, & pour qu'il m'en donne des nouvelles... Je lui écrirai dès ce ſoir...

MARGUERITE.

Ah, madame, que vous me ſoulagez! car ſi mon fils eſt bleſſé, qui eſt-ce qui en prendra ſoin?

LA MARQUISE.

Ah, Dieu, quelles funeſtes idées!... Et ſi le mien lui-même!...

MARGUERITE.

Pourvu qu'il ne ſoit que bleſſé encore!... Car hélas! quand on va à la guerre, il n'y a que Dieu qui ſache ſi l'on en reviendra... Et par malheur c'eſt le plus brave qui y trouve le plus de dangers... Et mon garçon eſt ſi hardi, ſi entreprenant!...

LA MARQUISE.

Allez, mon enfant, allez... reſtez dans ma

maiſon, je vous logerai : je prends ſoin de vous, je vous garderai toujours chez moi... Vous reviendrez me voir; mais dans ce moment, allez... j'ai beſoin d'être ſeule.

MARGUERITE.

Dieu vous bénira... Oui, madame... vous reverrez votre fils, vous le reverrez bientôt en bonne ſanté... mon cœur me le dit...

LA MARQUISE.

Ah! pauvre femme... vous me ranimez; voilà le premier moment de conſolation que je goûte... Embraſſez-moi...

MARGUERITE.

Eh! madame, madame...

LA MARQUISE.

Ma chere amie, quand mon fils reviendra, je lui demandai le congé du tien; je l'établirai, je le marierai, je te le promets.

MARGUERITE *ſe jetant à ſes pieds.*

Eſt-il poſſible, madame?

SCENE VIII.

LA MARQUISE, MARGUERITE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MA foi, j'ai bien dîné... Mais en voici bien d'un autre... Que diable fait là ma sœur?...

LA MARQUISE *relevant Marguerite.*

Allez, ma chere Marguerite, ce n'eſt pas la derniere fois du jour que nous nous verrons; allez.

MARGUERITE *en s'en allant, à part.*

O mon Dieu! vous êtes juſte, ſauvez ſon fils! (*Elle ſort.*)

LE COMMANDEUR.

Eh bien, ma ſœur, vous voilà toute en larmes.... Sur mon honneur, vous devenez tout-à-fait folle.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, mon frere? je ne puis me changer.

LE COMMANDEUR.

Parbleu, l'abbé vient de me conter un trait de vous, qui m'enchante.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE COMMANDEUR.

Vous rayez tout le monde de votre liſte, & vous y laiſſez madame la vicomteſſe de Blemont, & cela à cauſe des jolis deſſeins qu'elle a eus ſur votre fils..... Quand je me rappelle toutes les jérémiades que vous m'avez faites ſur elle, vos craintes.... vos gémiſſemens, vos ſanglots... Ah ! morbleu, je regretterai toute ma vie, & ma ſotte pitié, & tant de nuits paſſées à vous remettre la tête. Madame la vicomteſſe de Blemont, une folle.... décriée.... perdue, une impertinente, dont j'ai, moi perſonnellement, toutes les raiſons du monde de me plaindre....

LA MARQUISE.

Avez-vous tout dit ?

LE COMMANDEUR.

Non, non, vous m'entendrez juſqu'au bout. Ah ça, ma ſœur, je vous paſſe votre motif; mais s'il étoit auſſi peu fondé qu'il eſt extravagant, qu'auriez-vous à répondre ?

LA MARQUISE.

Comment ?

LE COMMANDEUR.

Oui, la vicomteſſe n'a ſes entrées ici que parce que vous ſuppoſez qu'elle aime encore mon neveu, n'eſt-ce pas?

LA MARQUISE.

Eh bien, après?

LE COMMANDEUR.

Eh bien, moi je vous dis qu'elle ne ſonge non plus à lui qu'au grand Turc.

LA MARQUISE.

En vérité, mon frere, je puis penſer ſans aveuglement qu'il eſt poſſible d'aimer mon fils : il eſt certain qu'elle a eu du penchant pour lui ; & la ſituation où il eſt, ſon danger, doivent ranimer des ſentimens qui n'ont jamais été parfaitement détruits.

LE COMMANDEUR.

Des ſentimens !... Vous me faites rire... Oui, la vicomteſſe eſt bien une femme à ſentimens !... Votre fils eſt jeune, joli, bien tourné ; je crois ſans peine qu'elle a eu pour lui une fantaiſie aſſez vive....

LA MARQUISE.

Quelles idées !... & quelles expreſſions !

LE COMMANDEUR.

Ne vous en choquez-vous pas ? Ah ! je vous conseille de faire la prude.... le jour même où vous voulez recevoir à bras ouverts une femme qui.... Ne me faites pas parler.... Mais venons au fait. Eh bien, madame la marquise, je vous soutiens donc, moi, que votre vicomtesse de Blemont n'a nul besoin de venir s'attendrir avec vous.

LA MARQUISE.

Vous ne me ferez pas changer d'opinion.

LE COMMANDEUR.

Si fait parbleu ; je vous en ferai changer. Ecoutez-moi....

LA MARQUISE.

Mon Dieu, mon frere, laissons ce discours.

LE COMMANDEUR.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Elle est venue ce matin vous voir, la vicomtesse.

LA MARQUISE.

Ah ! elle est venue, on ne me l'a pas dit.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle est venue.

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous voyez que je n'en ſuis pas oubliée.

LE COMMANDEUR.

Mais ſavez-vous pourquoi ? . . . . devinez. . . . Allons, allons, je m'en vais vous le dire : elle eſt venue pour vous demander votre loge. . . . Ah ! qu'en penſez-vous de celui-là ? Et puis hiſtoriquement elle a conté à Victoire qu'elle étoit laſſe à mourir, parce qu'elle a danſé toute la nuit. . . . Hem ! . . . vous ne dites mot. Voilà cette femme affligée, cette femme victime d'un ſentiment qui n'a jamais été détruit. . . . Que diable, ma ſœur, connoiſſez donc mieux vos gens ; il n'eſt pas permis à trente-huit ans d'être de la crédulité dont vous êtes. . . .

LA MARQUISE.

Ah ! mon frere, j'entends bien du bruit là-dedans. . . . Ce ſont ſûrement des nouvelles.

LE COMMANDEUR.

C'eſt peut-être Dumont.

LA MARQUISE.

Voyez. . . Voyez. . . . Ah, mon frere ! . . . .

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, VICTOIRE, L'ABBÉ.

VICTOIRE *accourant.*

MADAME, voilà une lettre....

LA MARQUISE.

Une lettre.... Et de qui?....

VICTOIRE.

De madame la maréchale.

LA MARQUISE.

Ah, donnez!.... (*Elle tombe dans son fauteuil.*)

L'ABBÉ *bas au commandeur.*

Nous avons gagné la bataille, Je ne sais pas d'autres détails.

LE COMMANDEUR.

O ciel!.... Mais paix.

LA MARQUISE *lisant, après avoir brisé la lettre; ce qui a été un peu long à cause de son saisissement.*

Hélas! madame, je suis au désespoir. (*Elle s'interrompt.*) Ah! mon fils.... Je me meurs... (*Elle tombe évanouie.*)

LE COMMANDEUR.

Ah, grand Dieu ! ma ſœur....

VICTOIRE *lui prenant le bras.*

Elle eſt ſans connoiſſance.

L'ABBÉ.

Il faut la ſecourir.

LE COMMANDEUR.

De l'eau, de l'eau..... Défaites ſon collier..... L'abbé, appellez ſes gens..... (*L'abbé amene pluſieurs domeſtiques qui s'empreſſent.*)

VICTOIRE.

Hélas ! elle eſt comme morte....

LE COMMANDEUR *à Victoire.*

La tenez-vous bien ?.....

VICTOIRE.

Oui, monſieur.

LE COMMANDEUR.

Voyons donc cette funeſte lettre.... & s'il eſt bien vrai..... *Pendant qu'on ſecourt la marquiſe, il prend la lettre, & lit tout bas. Après avoir lu il s'écrie.* L'abbé, l'abbé, mon neveu ſe porte bien, il a fait des merveilles, & il n'a pas reçu la moindre bleſſure.

L'ABBÉ.

O ciel !.....

VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah ! M. le commandeur, venez donc rendre madame à la vie. . . .

LE COMMANDEUR.

Elle n'avoit lu que les premiers mots de la lettre. . . . Diable soit des femmes, qui commencent toujours par s'évanouir ! . . . Elle m'a bouleversé moi. . . . Je n'en puis plus. . . .

VICTOIRE.

Je crois qu'elle revient un peu.

L'ABBÉ.

Un moment, je fais une réflexion. Si, quand elle aura repris sa connoissance, nous allons lui dire sur-le-champ la vérité, c'est risquer de lui causer la plus funeste révolution. Il y a beaucoup d'exemples de femmes mortes de joie, témoin cette célebre Lacédémonienne. . . ,

LE COMMANDEUR.

Que diable, l'abbé, il s'agit bien ici de Lacédémone ! . . .

VICTOIRE.

M. le commandeur, je crois que M. l'abbé a raison. . . . . il faudroit absolument préparer un peu madame.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure ; mais vous la préparerez donc, vous autres, car moi je n'entends rien à cela....

L'ABBÉ.

Oui, oui, laiſſez-moi faire.... & ne parlez que lorſque je vous ferai ſigne.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais que cela ne ſoit pas long....

VICTOIRE.

Sa pâleur ſe diſſipe un peu.....

L'ABBÉ.

Elle revient.... elle revient.... Monſieur le commandeur, mettez-vous là, un peu derriere elle ; car ſi elle voit votre viſage, tout eſt dit....

LE COMMANDEUR.

Allons, allons ; mais dépêchez.

LA MARQUISE *ouvrant les yeux.*

Mon fils.... Mon fils....

L'ABBÉ.

Madame, rappellez votre courage.

LA MARQUISE.

Mon fils.... Qu'on me laiſſe.... Qu'on me laiſſe mourir....

L'ABBÉ.

Mais, madame, cette lettre, vous ne l'avez pas achevée, & nous l'avons lue.... Il vous reſte quelqu'eſpoir.....

LA MARQUISE.

Il vit encore?...

LE COMMANDEUR.

Oui, oui, il vit....

LA MARQUISE.

Ah, mon frere, mon cher frere!... Mais il eſt bleſſé mortellement?...

LE COMMANDEUR.

Non, non....

LA MARQUISE *ſe jetant à genoux.*

O mon Dieu!.... Mon Dieu, je voulois mourir, pardonnez-moi.... Mon Dieu, ſauvez mon fils!...

LE COMMANDEUR.

C'eſt aſſez préparé.... l'abbé.

L'ABBÉ.

Encore un moment....

LA MARQUISE.

Mon frere.... mes amis..... mon fils n'eſt pas mortellement bleſſé?.... Ne me trompez-vous pas?...

LE COMMANDEUR.

Eh ! ma ſœur.....

L'ABBÉ.

Calmez-vous, madame, & remerciez le ciel.

LA MARQUISE.

Je dois le remercier.... Ah Dieu ! ô mon Dieu ! je vous conſacre ma vie, ſi mon fils m'eſt rendu.

LE COMMANDEUR.

Que diable, l'abbé, ſi vous ne finiſſez, elle va faire le vœu de renoncer au monde ; encore une préparation ; & la voilà carmélite. Ma ſœur, écoutez-moi donc : ſéchez vos larmes, vous n'en devez répandre que de joie. M'entendez-vous ?...

LA MARQUISE.

De joie.... Mais mon fils eſt bleſſé....

LE COMMANDEUR.

Et non, vous dis-je, il ne l'eſt pas....

LA MARQUISE *ſe levant & ſe jetant au col de ſon frere.*

Qu'entends-je ! Ah, mon frere ! ſe peut-il...

LE COMMANDEUR.

Il ſe porte mieux que vous & moi.

LA MARQUISE *embraſſant ſon frere.*

O ciel !.... mon frere...

L'ABBÉ.

Oui, madame.

VICTOIRE.

Ma chere maîtreſſe, rien n'eſt plus vrai...

LA MARQUISE.

Mais cette lettre...

LE COMMANDEUR.

La maréchale vous mande qu'elle eſt au déſeſpoir, parce que ſon fils eſt bleſſé, mais légérement; il lui a même écrit pour lui donner de ſes nouvelles & de celles de mon neveu, qui, dit-il, s'eſt diſtingué de la maniere la plus brillante....

LA MARQUISE.

Il s'eſt diſtingué!... Ah! je n'en doutois pas; mais il vit,.... & il n'eſt point bleſſé....

LE COMMANDEUR.

Et la bataille eſt gagnée... & elle eſt déciſive, & la paix en ſera le fruit...

LA MARQUISE.

La paix.... la paix.... Mais qu'ai-je fait pour mériter tant de bonheur? Mon fils! je te reverrai après tant de tourmens & de pleurs. Tu vas m'être rendu... Mon frere, embraſſez-moi donc, & vous auſſi, mon cher abbé....

& toi, ma pauvre Victoire. . . Félicitez donc tous la plus heureuse des meres. (*Le commandeur, l'abbé, l'embrassent ; Victoire lui baise les mains.*)

LA MARQUISE.

Ma lettre.... où est elle ? que je la lise...

LE COMMANDEUR.

La voilà. (*Elle la prend.*) Quel jour que celui d'une bataille gagnée! . . Cela fait regretter d'avoir quitté le service... & de n'avoir pas tenu bon, malgré l'âge, la goutte & les passe-droits.

LA MARQUISE *après avoir lu.*

Ah, mon fils ! mon cher fils !... quelle félicité est égale à la mienne !... Mais cette pauvre maréchale... Allons, mon frere, la consoler & nous enfermer avec elle.

LE COMMANDEUR.

Son fils lui écrit lui - même que sa blessure n'est rien.

LA MARQUISE.

Ah ! je sais si le cœur d'une mere est difficile à rassurer. Venez, mon cher frere, ne me quittez pas ; & sur-tout modérons devant elle l'excès d'une joie qui peut-être aigriroit sa peine. (*Ils sortent.*)

LA CLOISON,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Le baron DE TERVILLE.

ORPHISE, *sœur du baron.*

SOPHIE, *fille du baron.*

Le chevalier DE TERVILLE, *frere de Sophie.*

CLEANTE, *ami du baron.*

LINDOR, *amant de Sophie.*

MARTON, *femme-de-chambre de Sophie.*

La scene est dans le château du baron.

LA CLOISON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un ſallon.

LE BARON, CLEANTE.

LE BARON.

Vous nous voyez tous depuis une heure dans une grande agitation ; je vais vous dire naturellement ce qui en eſt la cauſe.

CLEANTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LE BARON.

Vous l'allez ſavoir. Je vous ai promis ma fille, elle ne ſera jamais à un autre : notre ancienne amitié, nos terres qui ſont voiſines, toutes ces convenances. . .

CLEANTE.

Mais à quoi donc tend ce diſcours ? De grace, au fait, mon cher baron.

LE BARON.

Eh bien, le fait eſt que Sophie eſt aimée par un jeune étourdi, que j'aime auſſi beaucoup, moi; car c'eſt Lindor mon neveu.

CLEANTE.

Et pourquoi ne lui donnez-vous pas la préférence ? . . .

LE BARON.

Vous moquez-vous ? Lindor eſt de l'âge de Sophie, ils ſont nés préciſément le même jour, & dans ce même château. . .

CLEANTE.

Je trouve cela touchant. . . .

LE BARON.

Oui, fort touchant; vous voilà comme ma ſœur. . . .

CLÉANTE.

De tout cela je conclus que je dois me retirer : à nos âges, il ne faut point lutter contre l'amour & la jeuneſſe réunis. . .

LE BARON.

Quel radotage !. . . Croyez-vous que j'euſſe formé le deſſein de vous donner ma fille, ſi je n'étois pas ſûr que ſon cœur eſt parfaitement libre ?

CLEANTE.

Je ſens tout le prix des graces & des charmes de Sophie, j'en attache infiniment à une alliance qui doit reſſerrer les nœuds de notre amitié ; mais je ſuis dans l'âge où la raiſon doit préſerver de l'amour ; & le rival qui ſe préſente...

LE BARON.

Beau rival, qui n'a que dix-ſept ans, un écolier !...

CLÉANTE.

Voilà ceux qui ſont à craindre !...

LE BARON.

Je vous répete que Sophie ne penſe point à lui, & qu'elle eſt trop raiſonnable...

CLEANTE.

Vous me le dites, & cela me ſuffit, je n'ai nulle inquiétude ; mais encore une fois, je ne conçois pas comment la paſſion de ce jeune homme ne vous a pas décidé en ſa faveur.

LE BARON.

Parce qu'il eſt trop jeune, & point aſſez riche ; mon frere mangea une partie de ſon bien, & me laiſſa cet enfant dont je me chargeai ; Sophie & lui furent élevés enſemble dans ce chateau.

CLEANTE.

Elevés enſemble, nés le même jour dans ce château! Vous conviendrez qu'il ſemble que la deſtinée les ait faits l'un pour l'autre.

LE BARON.

Oh! c'eſt la ſageſſe des peres qui fait la deſtinée des enfans... Enfin donc Lindor, ſans le ſavoir lui-même, devint amoureux de Sophie; comme j'ai de bons yeux, je m'en apperçus, & je l'envoyai à Strasbourg; il eſt entré au ſervice il y a un an, & il y en a deux qu'il n'a vu ſa couſine, il avoit quinze ans quand il la quitta; vous concevez ce que c'eſt que cette belle paſſion, & comme cela doit être ſolide; mais le petit garçon a la tête vive, il eſt naturellement impétueux & bouillant... Il apprend à Strasbourg que je dois marier Sophie; l'étourdi part ſur-le-champ, & il vient d'arriver tout-à-l'heure. Voilà ce que je voulois vous dire.

CLEANTE.

Comment! il eſt ici?

LE BARON.

Oui, il eſt ici... Il eſt deſcendu ſecrétement à l'appartement de mon fils, qui me l'a

fait dire. Je n'ai pas voulu le voir, je lui ai envoyé ma ſœur pour lui laver la tête d'importance, & le faire repartir ſur-le-champ. Car enfin vous épouſez ma fille demain, il faut néceſſairement nous défaire de lui aujourd'hui.

CLÉANTE.

Et Sophie ſait-elle?...

LE BARON.

Elle ne ſait pas le plus petit mot de tout ceci. Mais j'entends la voix d'Orphiſe, nous allons ſavoir ſi Lindor s'eſt décidé de bonne grace à partir.

SCENE II.

LE BARON, CLEANTE, ORPHISE.

LE BARON.

EH bien, ma ſœur?

ORPHISE.

Ah! le pauvre enfant, le pauvre enfant!

LE BARON.

Eh bien, eſt-il parti?

ORPHISE.

Pas encore; mais je lui ai parlé avec une

autorité, une force, qui le décideront certainement avec un peu de réflexion. Au reſte, il m'a fait ſaigner le cœur en apprenant que ſa couſine ſe marioit demain ; il s'eſt trouvé mal, & puis il eſt entré en fureur : tour-à-tour il pleure, il s'emporte ; enfin je l'ai laiſſé avec votre fils qui tâche de l'appaiſer, & j'ai chargé Marton de nous amener Sophie ici, afin qu'elle ne puiſſe pas rencontrer ce jeune inſenſé.

LE BARON.

Ah çà, que ferons-nous ? S'il reſte, il fera mille folies.....

CLEANTE.

Et ſi vous lui ordonnez décidément de partir, il ſe cachera aux environs....

LE BARON.

Oh, je ne ſuis pas facile à attraper de mon naturel... Mais il me vient une excellente idée. Tenez, voici ce que j'imagine....(*à Cléante*) Au lieu d'épouſer Sophie demain, mariez-vous ce ſoir. Rien n'eſt plus aiſé, le contrat eſt prêt....

CLEANTE.

Eh bien, qu'en réſultera-t-il ?

LE BARON.

Ah ! le voici. Je vais aller trouver mon neveu,

je l'engagerai doucement à partir, mais à condition que je lui donnerai, pour l'eſcorter & le reconduire à Strasbourg, un valet-de-chambre dont je ſuis ſûr.

ORPHISE.

Oui, la Fleur.

CLEANTE.

Fort bien; mais s'il ne veut point d'eſcorte?

LE BARON.

Oh! alors j'uſerai de violence, & j'enferme le rebelle dans le pavillon neuf juſqu'à demain.

ORPHISE.

Voilà un moyen bien rigoureux.

CLEANTE.

Ah, oui, cette extrêmité ſeroit fâcheuſe.

LE BARON.

Cela ſera cependant, je vous en réponds...

ORPHISE.

Ah, mon frere!...

LE BARON.

Ah, ma ſœur, je ſais bien que Lindor eſt votre enfant gâté; mais il s'agit de prévenir des extravagances dont les ſuites pourroient être beaucoup plus dangereuſes qu'une captivité de vingt-quatre heures.

ORPHISE.

Mais ſi on l'enferme, il va faire un train...

LE BARON.

Oh, tant qu'il vous plaira, il ne ſera entendu de perſonne ; ce pavillon ferme bien ; il n'eſt point habité, la cour & le jardin nous en ſéparent : ainſi.....

ORPHISE.

A la bonne heure, allez donc lui parler ; mais ſur-tout mettez tous vos ſoins à lui perſuader de partir....

LE BARON.

Oh, il me craint, & j'eſpere que je ſaurai le réduire. Adieu ; vous, ma ſœur, veillez ſur Sophie, qu'elle ignore tout ceci, il eſt inutile qu'elle en ſoit inſtruite. (*Il ſort.*)

SCENE III.

ORPHISE, CLEANTE.

CLEANTE.

LA paſſion de ce jeune homme eſt intéreſſante, elle paroît ſi vraie, ſi violente ! Croyez-vous, madame, que ſi Sophie apprenoit à quel point

point elle en eſt aimée, ſon cœur pût y être tout-à-fait inſenſible ?

ORPHISE.

Elle ! Sophie !... Elle eſt ſi ſimple, ſi indolente !

CLEANTE.

Elle n'a jamais rien ſu de l'amour de ſon couſin ?

ORPHISE.

Ah ! je puis vous répondre qu'elle eſt à cet égard dans la plus parfaite ignorance. Je l'ai élevée, je la connois mieux que je ne me connois moi-même ; car je l'ai étudiée avec un ſoin particulier, & vous ſavez que je ne manque pas de pénétration. Sophie eſt bonne, douce, ſoumiſe ; mais tous ſes ſentimens ſont foibles & modérés : elle ignore, grâce à mes ſoins, preſque juſqu'au nom de l'amour, & je vous proteſte qu'elle n'eſt pas ſuſceptible d'en éprouver jamais.

CLEANTE.

Elle en ſera plus heureuſe.

ORPHISE.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un homme raiſonnable : je vous dirai

même que si Lindor avoit eu six ou sept ans de plus, j'aurois décidé mon frere à lui donner Sophie; & en faveur de ce mariage, il m'eût été fort doux de leur assurer tout mon bien: mais mon neveu en peut faire un beaucoup meilleur; il a un beau nom, une figure charmante, je veux lui faire épouser une riche héritiere, & j'ai même des vues sur la fille d'un financier.... Mais j'entends, je crois, la voix de Sophie, je vais lui annoncer que la noce sera pour ce soir.

CLEANTE.

Je vous laisse avec elle; mais sur-tout, madame, songez à ne contraindre en rien son inclination. (*Il sort.*)

ORPHISE *seule.*

Oh, je ne permets pas qu'elle ait d'autre inclination que celle de faire ma volonté; je ne lui ai jamais souffert, avec moi, ni raisonnemens ni explications; & voilà comme il faut élever les jeunes personnes. Mais la voilà.

SCENE IV.

ORPHISE, SOPHIE, MARTON.

ORPHISE *à part.*

SACHONS d'abord ſi elles n'ont entendu parler de rien. (*haut.*) Approchez, Sophie; vous avez bien tardé à vous rendre ici : n'avez-vous rencontré perſonne?

SOPHIE.

Non, ma tante.

ORPHISE.

Et vous, Marton?

MARTON.

Je viens de rencontrer M. Cléante, qui a l'air bien triſte & bien rêveur pour un homme qui eſt à la veille de ſon mariage.

ORPHISE.

Ah ça, ma niece, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre; vous deviez vous marier demain....

MARTON.

Son mariage eſt rompu?

ORPHISE.

Taiſez-vous.... (*à Sophie.*) Nous avons

décidé que vous vous marieriez ce soir.

SOPHIE.

Ce soir?.... (*à part.*) O ciel!....

MARTON.

Et toujours avec M. Cléante?

ORPHISE.

Quelle sotte question! avec qui donc?

MARTON.

Dame, vous avez dit que vous alliez annoncer une bonne nouvelle!

ORPHISE.

Il y a long-tems, Marton, que je suis lasse de vos impertinences; j'y mettrai ordre à la fin.

SOPHIE.

Ce soir!.... Je vous avoue, ma tante, que cette précipitation me surprend.

ORPHISE.

Je suis persuadée qu'elle ne vous fait point de peine; vous épousez le plus honnête homme du monde, le plus aimable....

MARTON.

Oh!....

ORPHISE.

Hem?....

MARTON.

Je ne dis rien, madame.

ORPHISE.

Vous connoiſſez vos devoirs ; l'obéiſſance eſt le premier de tous : ainſi, le lien que vous allez former ne coûtera ſûrement rien à votre cœur.

MARTON *à part.*

Belle & ſpirituelle concluſion !

ORPHISE.

Je vais donner les ordres néceſſaires pour les préparatifs de la noce ; reſtez ici l'une & l'autre, & n'en ſortez point que je ne vous le faſſe dire... entendez-vous, Marton ?

MARTON.

Oui, madame, j'entends ; mais je ne comprends pas pourquoi vous nous mettez ici aux arrêts...

ORPHISE

Je ne donne jamais de raiſons de ce que j'ordonne, vous devez le ſavoir.

MARTON *à part.*

Louable & douce habitude !...

ORPHISE.

Adieu ; tâchez de vous égayer un peu, je

vous prie ; & ne nous apportez pas ce ſoir ce viſage ſombre, qui ne convient nullement à votre ſituation. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

MARTON, SOPHIE.

MARTON.

Oui, oui, ne nous donnez pas de raiſons ; nous ſavons à quoi nous en tenir...

SOPHIE.

Ah ! Marton...

MARTON.

Eh bien, mademoiſelle, voyons, que ferons-nous ? Tenons conſeil ; Lindor eſt ici : ſi nous pouvions le ſubſtituer adroitement à M. Cléante...

SOPHIE.

Ah ! je ſuis au déſeſpoir.

MARTON.

Vous faites votre charge, cela eſt dans la regle ; mais moi qui ai plus de ſang-froid, je puis délibérer & réfléchir... Dites-moi un peu, mademoiſelle ; c'eſt donc M. votre frere

qui vous a conté tous les détails de cette ſubite arrivée ?

SOPHIE.

Je te l'ai déjà dit ; mon frere m'inſtruit de tout par un billet.

MARTON.

Vous m'avez dit tout cela en ſi peu de mots, & ſi à la hâte !...

SOPHIE.

Lindor eſt chez mon frere, qui le preſſe en vain de partir...

MARTON.

Mais M. le chevalier, qui vous aime tant, auroit bien dû vous faciliter une petite entrevue ; rien n'étoit plus facile, pendant que votre pere, votre tante & le prétendu étoient ici.

SOPHIE.

Mon frere avoit donné ſa parole à ma tante, que Lindor ne ſortiroit point de chez lui ; mais voyant ſon malheureux couſin au déſeſpoir, il n'a pu refuſer à ſes prieres & à ſes larmes la foible conſolation de m'écrire, & il m'a fait remettre ſa lettre.

MARTON.

C'eſt toujours quelque choſe.

SOPHIE.

La voilà, cette lettre si touchante & si passionnée; il m'est encore permis de l'arroser de pleurs; je suis libre encore : mais ce soir, juste ciel! il faudra étouffer jusqu'au souvenir d'un amour aussi tendre que malheureux.

MARTON.

En vérité, vous déclamez à merveille : qui ne croiroit, à vous entendre, que vous aimez véritablement? Cependant il n'en est rien.

SOPHIE.

Comment?

MARTON.

Eh! si vous aimiez, mademoiselle, seriez-vous assez timide pour n'oser le déclarer à vos parens, & pour sacrifier votre amant sans la moindre résistance?

SOPHIE.

Que veux-tu que je fasse? On ne m'a donné que deux préceptes, qui ont été toute la base de mon éducation : obéir & me taire. Je les suivrai, mais j'en mourrai.

MARTON.

Pardi, voilà deux vilains préceptes, & bien peu faits pour une femme!

SOPHIE.

Ma tante ne m'a jamais permis un seul instant de confiance avec elle....

MARTON.

Oui, elle n'aime ni la replique, ni les raisonnemens ; & quand elle a bien sermonné, elle interdit la réponse, afin de la faire elle-même à son gré. Je suis sûre, dit-elle, que vous pensez cela ; je ne doute pas que ce ne soit là votre opinion ; & ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'elle ne devine jamais juste, & que si elle laissoit parler, on répondroit toujours exactement le contraire....

SOPHIE.

Aussi il me seroit impossible de lui ouvrir mon cœur. Ah, qu'il m'eût été doux de pouvoir la regarder comme une amie, de la consulter, de lui avouer mes foiblesses, de la prendre pour guide, de suivre enfin des conseils donnés avec douceur & tendresse!....

MARTON.

Eh, consolez-vous, mademoiselle! les choses sont bien mieux arrangées pour vous & pour moi. Si madame votre tante étoit votre amie, je ne serois pas votre confidente ; & les conseils

que je vous donnerai ſeront certainement plus conformes à vos inclinations que ceux que vous recevriez d'elle.

SOPHIE.

J'entends quelqu'un..... Ah, mon Dieu! c'eſt mon frere....

MARTON.

Oui, juſtement.

SCENE VI.

SOPHIE, MARTON, LE CHEVALIER.

SOPHIE.

Ah! mon frere.... Eh bien, Lindor?

LE CHEVALIER.

Mon pere eſt venu le trouver pour l'engager à partir; mais Lindor, avec une obſtination inconcevable, a déclaré que rien au monde ne pourroit l'y déterminer, que vous étiez libre encore, qu'il vouloit vous voir, vous parler, enfin mille extravagances.

SOPHIE.

Et quel parti prend mon pere?

LE CHEVALIER.

Ah! un parti qui vous paroîtra violent, mais qui cependant au fond....

SOPHIE.

Comment donc, mon frere?

LE CHEVALIER.

Eh, calmez-vous! J'ai donné ma parole de ne point faciliter à Lindor les moyens de vous voir; je vous ai promis, depuis long-tems, une entiere confiance; je ferai fidele à tous mes engagemens. Voici donc la vérité: mon pere a fait dire à Lindor de venir lui parler dans le pavillon neuf; c'eſt là qu'ils ont eu cet entretien où Lindor, par ſon opiniâtreté, a pouſſé mon pere à bout.

SOPHIE.

Eh bien?....

LE CHEVALIER.

Eh bien, tout-à-coup mon pere eſt ſorti bruſquement, il a tiré ſur lui la porte du cabinet, l'a fermée à double tour, & le pauvre Lindor s'eſt trouvé priſonnier.

SOPHIE.

Comment, priſonnier?

MARTON.

En voici bien d'une autre!

LE CHEVALIER.

Oui, prisonnier, seulement jusqu'à demain; car, ma sœur, vous épousez ce soir Cléante; &, votre mariage fait, Lindor aura la clef des champs; & sûrement alors il desirera lui-même de s'éloigner....

SOPHIE.

Le malheureux! Sensible & violent comme il l'est, quelle doit être sa colere! O ciel! & mon pere & ma tante n'en craignent pas les effets?

LE CHEVALIER.

La Fleur est avec lui.....

MARTON.

Ah! tant pis; la Fleur est un butor incorruptible.

LE CHEVALIER.

Sophie, vous pleurez!

SOPHIE.

Ah! je ne m'en défends pas.... O Lindor! infortuné jeune homme, vous que j'ai si longtems regardé comme un frere, c'est donc moi qui cause toutes vos peines! Ma pitié, hélas! est tout ce qui lui reste, & il n'en peut jouir; que dis-je? peut-être me croit-il complice de

ce complot odieux, qui lui ravit jusqu'à la liberté.... Ah! demain elle lui sera rendue, & moi, & moi, grand Dieu!... (*Elle tombe sur une chaise, & se cache le visage avec son mouchoir.*)

LE CHEVALIER.

Ma sœur, au nom du ciel, rappellez votre raison, votre courage; si l'on vous surprenoit dans l'état où vous êtes....

SOPHIE.

Ah! du moins, laissez-moi parler pour la derniere fois.

LE CHEVALIER.

Depuis plus d'un jour je lis dans votre cœur.

SOPHIE.

Non, vous ne connoissez pas toute ma foiblesse; j'étois aimée, j'aimois; j'ai fait plus, j'osai l'avouer....

LE CHEVALIER.

Quoi! Lindor sait qu'il est aimé?

SOPHIE.

En partant pour Strasbourg, il m'écrivit; je fus six mois sans lui répondre, enfin...

MARTON.

La correspondance s'établit avec une exac-

titude égale de part & d'autre, je puis vous en répondre.

LE CHEVALIER.

J'admire la discrétion de Lindor ; il ne lui est pas échappé un mot qui pût faire soupçonner. . . .

SOPHIE.

Il suit mes ordres. Lorsque mon pere m'annonça, il y a huit mois, qu'il me destinoit à Cléante, j'écrivis à Lindor pour lui ôter tout espoir ; mais, par un ménagement que je crus nécessaire, je lui mandai que les vues qu'on avoit pour mon établissement ne pourroient se réaliser que dans deux ou trois ans ; j'exigeai de lui qu'il ne fît aucune démarche, & je lui annonçai que je cesserois de lui écrire.

LE CHEVALIER.

Comment Lindor, naturellement si violent, si impétueux, a-t-il pu se soumettre à ce que vous exigiez de lui ?

SOPHIE.

Ah ! sa sensibilité tempere toujours sa violence ; la crainte de me déplaire ou de me compromettre peut tout sur lui, & mes volontés sont pour lui des ordres sacrés ; d'ailleurs il se

flatta que le tems pourroit changer les dispositions de mon pere ; . . . mais en apprenant que j'allois épouser Cléante, le désespoir & l'amour l'ont conduit ici ; il ne vouloit sans doute que me voir, il venoit réclamer les droits que je lui ai donnés sur mon cœur. . . Hélas ! c'étoit là son unique dessein : il pouvoit tout découvrir à mon pere, lui montrer mes lettres, & cependant cette crainte ne m'a pas troublée un instant. Ah ! je connois Lindor, il est furieux, désespéré, je le sacrifie ; mais il saura se taire, & jamais sans mon consentement il ne divulguera nos secrets.

MARTON.

Ma foi, mademoiselle, je voudrois qu'il parlât, M. Cléante lui céderoit la place, & son imprudence nous seroit beaucoup plus utile que sa discrétion.

LE CHEVALIER.

Ah ! ma sœur ! pourquoi n'ai-je pas su plus tôt. . . .

SOPHIE.

Vous étiez absent, & vous n'êtes revenu que lorsqu'il n'étoit plus tems de vous ouvrir mon ame ; j'étois promise à Cléante. . .

LE CHEVALIER.

Eh, comment n'avez-vous pas prévu que l'extrême jeuneſſe de Lindor & la médiocrité de ſa fortune ſeroient des obſtacles invincibles ?...

SOPHIE.

Je l'aime depuis que je me connois; je le lui ai dit avant de ſavoir moi-même le nom du ſentiment qu'il m'inſpiroit...

MARTON.

Et puis, quand on le ſait, on ſe tait, on n'oſe plus rien dire; mais le ſilence parle, l'amant devine, queſtionne, preſſe, s'impatiente, s'alarme, s'afflige; on ne veut pas mentir, & l'on fait partir pour Strasbourg une lettre ingénue qui détruit tous les doutes.

LE CHEVALIER.

Ma chere Sophie, que je vous plains!..... Mais Lindor eſt ſi jeune!... Croyez, quelle que ſoit ſa paſſion pour vous, que la perte totale de ſes eſpérances anéantira bientôt juſqu'au ſouvenir des peines qu'il a ſouffertes. Pour vous, ma ſœur, la tendreſſe d'une famille dont vous allez combler tous les vœux, ſoutiendra votre courage dans ces premiers momens. La vertu récompenſe

récompenſe toujours des ſacrifices qu'on fait pour elle ; vous l'éprouverez, chere Sophie ; d'ailleurs Cléante a mille bonnes qualités : il n'eſt pas de la premiere jeuneſſe, mais il a de l'eſprit, de la douceur, & ſur tout le plus grand deſir de vous rendre heureuſe.

SOPHIE.

Je l'eſtime & je lui rends juſtice.... Mais puis-je eſpérer d'être jamais heureuſe ?... Vous dites, mon frere, que Lindor m'oubliera ; hélas ! je le ſouhaite pour ſon bonheur, mais je ne puis le croire.

LE CHEVALIER.

Songez qu'il a dix-ſept ans.

SOPHIE.

Eſt-ce une raiſon ? ne ſommes-nous pas de même âge !...

MARTON.

Paix, paix, je crois qu'on vient.

SOPHIE.

Ah, ciel !...

LE CHEVALIER.

Comme vous voilà tremblante !... Ma ſœur, raſſemblez toutes vos forces...

SOPHIE.

N'entends-je pas la voix de Cléante?...

MARTON.

Non, non, ce n'eſt que madame Orphiſe...

SOPHIE.

Ah, mon frere, ne m'abandonnez pas!

LE CHEVALIER.

Sur-tout feignez bien d'ignorer tout ce que je viens de vous apprendre.

MARTON.

Oh, ne craignez rien : nous ſommes timides, mais nous ſavons fort joliment diſſimuler.

SCENE VII.

SOPHIE, MARTON, LE CHEVALIER, ORPHISE.

ORPHISE *à Sophie.*

SOPHIE, votre pere vous demande, allez lui parler ſur-le-champ.

SOPHIE.

Quoi, ma tante..., ſeroit-ce déjà?...

ORPHISE.

Eh bien, que ſignifie cet air effaré? que croyez-vous? répondez donc.

SOPHIE.

Eſt-ce pour la ſignature?...

ORPHISE.

Et quand cela ſeroit?... Ne ſavez-vous pas qu'on vous marie ce ſoir?... Oh! des pleurs! en vérité vous êtes d'une enfance...

LE CHEVALIER.

Eh, ma tante, parlez-lui plus doucement.

ORPHISE.

Non, elle m'impatiente... (*à Sophie.*) Vous êtes charmée de vous marier; vous ſentez tout l'avantage de l'établiſſement qu'on vous procure...; & vous pleurez.... Cela n'eſt pas raiſonnable. Allons, eſſuyez ces larmes, voilà les dernieres que je vous verrai répandre, je ſuis ſûre; allons, je ne ſuis plus fâchée, embraſſez-moi.

SOPHIE.

Ma tante, mon pere eſt-il ſeul?

ORPHISE.

Oui, il eſt ſeul, il vous attend. Allez, Sophie, Marton, ſuivez-la.

SOPHIE *à part en s'en allant.*

Ah, comment cacher des peines que chaque inſtant augmente!.. (*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

ORPHISE, LE CHEVALIER.

ORPHISE.

Il n'eſt pas facile de conduire ces jeunes têtes-là, & il faut toute mon expérience pour en venir à bout.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ma tante, que fait Lindor ?

ORPHISE.

Un vacarme épouvantable... Il eſt réellement dans un état affreux ; il y a quelque choſe là-deſſous. Moi, je ſuis convaincue qu'il ſe croit aimé. .. A cet âge on ne doute de rien.

LE CHEVALIER.

Bon, vous penſez cela ?

ORPHISE.

Il a été élevé avec Sophie, il en a reçu beaucoup de preuves d'amitié, & je parie qu'il a la folie de s'imaginer qu'elle partage ſon amour.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes perſuadée qu'il s'abuſe ?

ORPHISE.

Oh ! j'ai élevé votre sœur, je suis sans inquiétude, je l'ai tenue de si près...

LE CHEVALIER.

Et Sophie est si bien née...

ORPHISE.

D'ailleurs l'éducation fait tout.

LE CHEVALIER.

Oui, cela est certain; & si Sophie avoit pu s'égarer, on auroit dû n'en accuser que vous.

ORPHISE.

Oh, cette opinion est bien la mienne. Ah ça, mon neveu, je connois votre raison & votre sagesse, & je vais vous confier encore un nouveau secret; mais donnez-moi votre parole d'honneur de n'en parler à qui que ce soit, pas même à Cléante.

LE CHEVALIER.

Je vous la donne.

ORPHISE.

Vous n'êtes point un enfant, on peut vous parler vrai.

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il donc ?

ORPHISE.

Eh bien, dans cet instant, votre pere conte tout à Sophie, & il lui dit de plus, que ce qui rend Lindor très-coupable, c'est que depuis trois mois il étoit décidé à épouser une fille de la province où il est en garnison; que cette jeune personne est riche & jolie; qu'enfin tout étoit arrangé, lorsqu'en apprenant le mariage de Sophie, Lindor n'a pu se défendre d'un dépit extravagant; & qu'en un mot, par des motifs que nous ne concevons pas, tout-à-coup il est arrivé...

LE CHEVALIER.

Mais, ma tante, quel est le but de toute cette histoire?

ORPHISE.

Ah! vous allez voir... Sophie est simple & crédule, elle croira tout cela; ensuite mon frere ajoutera que je suis furieuse contre Lindor, que je le déshériterai, parce que j'imagine que pendant que j'arrangeois son mariage, il écrivoit à votre sœur des lettres d'amour, & que pour me dissuader & faire rendre la liberté à Lindor, il faut qu'elle vienne me dire qu'elle fait la folie qu'il a faite, qu'elle ne la conçoit

pas, parce que jamais elle n'a eu lieu de s'en croire aimée, & que la preuve en eſt, qu'elle n'a aucun penchant pour lui, & qu'elle épouſe avec plaiſir Cléante.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Sophie vous dira tout cela; mais à quoi bon?

ORPHISE.

Elle me parlera ici... A côté de ce ſallon vous avez un cabinet, je vous en demande la clef, j'y ferai conduire Lindor; à travers cette cloiſon il entendra nôtre entretien, il ſe convaincra que Sophie n'a nul goût pour lui; & alors perdant une folle eſpérance, il ſe décidera facilement à partir. Que penſez-vous de cet expédient? Il n'eſt pas mal-adroit.

LE CHEVALIER.

Mais, ma tante, vous ne croyez pas ſérieuſement que Lindor ait écrit à ma ſœur?

ORPHISE.

Vraiment, ce n'eſt que pour motiver dans l'eſprit de Sophie la prétendue colere où je ſuis contre mon neveu... Sophie recevoir des lettres d'amour, ſans que je m'en fuſſe apperçue! Je ris moi-même de cette idée... Ah! une

fille confiée à ma garde eſt bien gardée ; je vous en réponds ; & puis, ſoit dit entre nous, votre ſœur eſt ſi niaiſe !...

LE CHEVALIER.

Et vous, ma tante, ſi clairvoyante !

ORPHISE.

Oh ! je n'en tire pas vanité ; la pénétration eſt un don du ciel, indépendant de l'eſprit & de l'expérience ; je ſuis née comme cela..... Mais ne perdons point de tems ; donnez-moi votre clef.

LE CHEVALIER *lui donnant la clef.*

Je ſouhaite que ce ſtratagème vous réuſſiſſe au gré de vos deſirs ; mais, je ne ſais, je crains que tout cela ne tourne mal.

ORPHISE.

Ne vous inquiétez pas ; je ne ſuis jamais en peine du ſuccès des choſes dont je me mêle..... Adieu ; attendez-moi ici, je reviens dans un moment. (*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Elle me fait rire avec ſa pénétration !.... Si elle avoit voulu n'être que ce qu'elle eſt,

une bonne femme, Sophie l'auroit aimée, & la confiance l'auroit préſervée des embarras où la plonge une intrigue condamnable..... Pauvre Sophie! une mauvaiſe éducation a ſeule produit vos malheurs & vos fautes!.... Quelle ſera la fin de tout ceci?.... Que je crains la ſenſibilité de ma ſœur, & l'impétueuſe violence de ſon amant! Comme il l'aime! Qu'il eſt intéreſſant par l'excès de ſa paſſion! Ce qui m'étonne le plus en lui, c'eſt ſa diſcrétion & ſon extrême délicateſſe. Avec un caractere ſi bouillant, joindre tant de réſerve!.. Ah! ſans doute l'amour, quand il eſt véritable, éclaire l'eſprit, forme le cœur & fait donner de nouvelles vertus. . . . . Mais j'entends déjà la voix de ma tante; je ne me trompe point, c'eſt elle-même: la voilà bien eſſoufflée.

SCENE X.

LE CHEVALIER, ORPHISE.

LE CHEVALIER.

Eh bien, va-t-il venir?

ORPHISE.

Oui, dans l'inſtant..... Il faut que vous

Enchiez qu'il a déjà fait mille tentatives pour séduire la Fleur ; & j'en suis charmée, parce que je sais tirer parti de tout, comme vous allez voir. . . . J'ai parfaitement instruit la Fleur, qui lui dit, dans ce moment, qu'enfin, touché de sa situation, il consent à lui procurer le plaisir d'entendre Sophie ; qu'elle est dans le sallon, &. . . .

LE CHEVALIER.

Fort bien ; la Fleur le conduira dans le cabinet : mais croyez-vous qu'une fois sorti de sa prison, Lindor consente à y rentrer ?

ORPHISE.

Oh ! j'ai tout prévu. . . . . Cette tête-là, mon neveu, en vaut bien une autre. . . . . La Fleur lui dira donc que c'est là l'unique consolation qu'il puisse lui offrir ; ensuite il exigera, pour condition & pour prix de cette complaisance, la parole d'honneur de Lindor, qu'au bout d'une demi-heure il rentrera dans le pavillon.

LE CHEVALIER.

Ah ! ma tante, voilà ce que je ne puis approuver ; Lindor a dix-sept ans, il est amoureux, il manquera à sa parole !. . . .

ORPHISE.

Eh ! voilà ce que je crains un peu, je vous l'avoue.... Cependant la Fleur lui fera bien sentir les risques qu'il court pour l'obliger, la confiance qu'il a en sa promesse....

LE CHEVALIER.

La jeunesse, l'amour & le désespoir peuvent aisément faire oublier les discours de la Fleur....

ORPHISE.

Cela est vrai !.... Voilà le seul point de mon inquiétude....

LE CHEVALIER.

Mais c'est le point essentiel..... Il est fâcheux d'exposer Lindor à manquer à sa parole..... Mon Dieu ! ma tante, vous qui êtes si fertile en expédiens, n'en pourriez-vous trouver un autre ? En vérité, l'on doit rejeter celui qui peut compromettre l'honneur.

ORPHISE.

Oh ! il n'est plus tems ; à présent la Fleur a parlé, la chose est faite....

LE CHEVALIER.

Tant pis, cela m'afflige.

ORPHISE.

Il n'y a point de remede ; il n'y faut plus

penser. Mais que nous veut-on ?.... Ah ! c'est sûrement pour m'avertir....

UN LAQUAIS.

Madame, c'est la Fleur qui m'envoie....

ORPHISE.

Sont-ils sortis du pavillon ?....

LE LAQUAIS.

Oui, madame; ils viennent....

ORPHISE.

Il suffit : allez; vous reviendrez me dire quand Lindor entrera dans le cabinet. (*Le laquais sort.*) Votre sœur devroit être ici; allez vite la retrouver, & envoyez-la moi sur-le-champ.

LE CHEVALIER.

Tenez, justement la voilà; je vous quitte! Mais le dénouement de tout ceci me fait trembler.... (*Il sort.*)

SCENE VI.

ORPHISE, SOPHIE.

ORPHISE *à part.*

COMME elle a l'air triste !

SOPHIE *rêvant.*

Lindor me tromper !.... ô ciel !.... Ah ! ma tante, je vous cherchois.

ORPHISE.

Eh bien ?.... Mais attendez, j'ai un mot à dire.... (*Elle s'approche d'un laquais qui survient ; le laquais lui dit un mot à l'oreille. Elle continue :*) C'eſt bon ; laiſſez-nous. (*à part.*) Il eſt dans le cabinet, il faut s'approcher de la cloiſon. (*Elle s'aſſied contre la cloiſon. Sophie, plongée dans la réverie, ne voit aucun de ces mouvemens, & reſte à ſa place.*)

ORPHISE.

Eh bien, Sophie, venez donc.... Que me voulez-vous ?

SOPHIE *ſe rapprochant.*

Ma tante, je ſais que Lindor eſt ici ; qu'il eſt renfermé dans le pavillon neuf.

ORPHISE *parlant très-bas.*

Ah, ah ! qui vous a dit cela ?

SOPHIE.

C'eſt mon pere.

ORPHISE.

Eh bien, quelle eſt votre opinion là-deſſus ?

SOPHIE.

Mais, ma tante, je n'y comprends rien.

ORPHISE.

Apparemment que Lindor eſt amoureux de vous?

SOPHIE.

Oh non, ma tante... Il ne m'a jamais aimée; j'en ſuis très-ſûre.

ORPHISE.

Mais cependant ſa conduite ſemble prouver le contraire. Je pourrois croire que vous étiez d'intelligence, &...

SOPHIE.

Mais, ma tante, ce qui doit vous convaincre que nous ne nous aimons ni l'un ni l'autre, c'eſt que j'obéis à mon pere ſans réſiſtance.

ORPHISE *très-haut.*

Il eſt vrai que vous avez paru charmée du choix que nous avons fait de Cléante; mais vous nous trompiez peut-être: parlez-moi naturellement, votre mariage n'eſt pas fait encore. Epouſerez-vous Cléante avec joie?...

SOPHIE *à part.*

Quelle épreuve!..

ORPHISE *plus bas.*

Répondez donc.

SOPHIE *d'un air très-contraint.*

Oui, ma tante... avec joie...

ORPHISE, *très-haut.*

Voilà ce qui s'appelle un oui prononcé de bon cœur, & avec une expreſſion, un air qui me perſuade. Allons, je vous crois; mais dans ce cas il faut que Lindor ſoit d'une folie, d'une inconſéquence. . . .

SOPHIE.

Ah! certainement il n'y a dans ſa conduite que de l'inconſéquence & de l'étourderie. . . Mais, mon Dieu, quel bruit viens-je d'entendre? . . .

ORPHISE.

Qu'avez-vous donc? vous pâliſſez? . . .

SOPHIE.

Je ne ſais quel ſon de voix au moment même. . . .

ORPHISE.

Oh, c'eſt dans ce cabinet. . . votre frere ſans doute. . .

SOPHIE.

Je ne comprends pas l'émotion qui m'a ſaiſie! . . .

ORPHISE *à part.*

Ce que c'eſt que l'inſtinct! . . Allez, Sophie, dans votre chambre: quand il en ſera tems je vous ferai avertir. . .

SOPHIE.

Ma tante, c'eſt donc toujours pour aujourd'hui?...

ORPHISE.

Oui, ce ſoir à minuit vous épouſerez Cléante, c'eſt-à-dire, dans quatre heures.

SOPHIE *à part.*

Hélas!

ORPHISE.

Je ſuis très-contente de votre franchiſe & de votre raiſon. Allez, ma chere enfant.

SOPHIE *à part en s'en allant.*

Dans quatre heures, ô ciel!.... (*Elle ſort.*)

ORPHISE *ſeule.*

Lindor n'eſt ſûrement plus dans le cabinet. Allons ſavoir... Mais voici mon frere.

SCENE VII.

ORPHISE, LE BARON, LE CHEVALIER.

ORPHISE.

Eh bien, Lindor?...

LE BARON.

Le pauvre enfant, fidele à ſa parole, eſt retourné comme un agneau dans ſa priſon.

ORPHISE.

ORPHISE.

Oh, j'en étois ſûre, je l'avois bien prévu.

LE CHEVALIER.

Pour moi, j'avoue que je craignois fort le contraire, & ce dernier trait de Lindor m'attache véritablement à lui.

LE BARON.

Nous écoutions auſſi de notre côté ; Lindor eſt ſorti furieux : n'avez-vous pas entendu l'exclamation qui lui eſt échappée ?

ORPHISE.

Parfaitement, & Sophie auſſi ; mais elle ne ſe doute de rien, elle eſt entiérement réſignée à vos volontés ; & enfin, graces à mes ſoins, nous voilà hors de tout embarras.

LE BARON.

J'ai dit à la Fleur de bien enfermer mon neveu dans ſa chambre, & de le laiſſer ſeul : nous lui donnerons deux heures pour faire ſes réflexions, enſuite après le ſouper j'irai le retrouver, & certainement je le déciderai à partir de bonne grace. Car vous aviez raiſon, ſûrement il ſe croyoit aimé ; ce qui le prouve, c'eſt le déſeſpoir que lui cauſe l'entretien que vous venez d'avoir avec Sophie.

LE CHEVALIER.

On peut lui pardonner de ſe croire aimé, car il mériteroit bien de l'être. Et toute réflexion faite, je ne conçois pas, mon pere, comment l'amour de ce jeune homme ne vous intéreſſe pas. Sophie ſeroit ſi heureuſe avec lui !

LE BARON.

Vous parlez ſuivant votre âge, & j'agis ſelon le mien ; voulez-vous que je manque à ma parole, que je faſſe un affront à un ami de dix-huit ans, que je ſacrifie un établiſſement avantageux pour ma fille, & tout cela par une ſotte condeſcendance, pour la folie d'un enfant qui ſera conſolé dans quinze jours ?

LE CHEVALIER.

Mais, mon pere....

LE BARON.

Mais, je n'aime pas les repréſentations ; vous devriez ſavoir que je ſuis invariable, & qu'on ne me fait pas changer de deſſein.... Allons, ma ſœur, allons retrouver Cléante, ſigner le contrat, & préſider aux derniers préparatifs de la noce. Venez.

ORPHISE.

Je vous ſuis. (*Ils ſortent.*)

LE CHEVALIER *seul.*

J'étois au moment de tout découvrir à mon pere; mais la crainte de compromettre inutilement Sophie, m'a retenu. D'ailleurs ce ſecret n'eſt pas le mien, je dois le garder. Si Sophie pouvoit vaincre ſa timidité, ſe jeter aux pieds de mon pere, lui tout avouer, peut-être.... Mais j'entends ſa voix.... C'eſt elle. Comme elle a l'air triſte, conſternée!

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, SOPHIE.

SOPHIE.

AH, mon frere!.... (*Elle regarde autour d'elle.*) Perſonne ne peut-il nous entendre?

LE CHEVALIER.

Non, nous ſommes ſeuls.

SOPHIE.

Je vais donc jouir encore de la conſolation d'ouvrir mon cœur!... Ah, que ce cœur eſt profondément bleſſé! L'auriez-vous cru, mon frere? Lindor me trompoit!... Mais ſans doute vous ſavez tous ces cruels détails?

LE CHEVALIER.

Oui, ma sœur..... (*à part.*) Ah, que ne m'est-il permis de la désabuser!...

SOPHIE.

Vous m'avez vue tantôt au désespoir..... & je me croyois aimée uniquement. Hélas, j'ignorois encore la plus sensible de toutes les peines! Maintenant je n'en dois plus craindre de nouvelles.... Ah, mon frere, que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Mais si vous croyez Lindor capable de légéreté, si vous ne l'estimez plus, comment pouvez-vous le regretter encore?

SOPHIE.

Si je pouvois, en perdant son cœur, lui conserver mon estime, le tems me consoleroit peut-être.... Mais en écrivant des lettres si tendres, consentir en secret aux desseins de ma tante, me le cacher, m'abuser!... Ah! sans doute il connoît ce nouvel objet auquel il doit s'unir; il l'aime, j'en suis sûre. Mon frere, vous le savez, avouez-le moi....

LE CHEVALIER.

Je vois à vos craintes, chere Sophie, l'excès

de la passion qui vous domine ; en croirez-vous mes conseils ? il en est encore tems, avouez tout à mon pere ; venez, je vais vous conduire à ses pieds. . . .

SOPHIE.

Que dites-vous, grand Dieu ! Quoi, dans l'instant où j'ai découvert la plus cruelle trahison. . . . je ferois pour Lindor ce que je n'osai risquer quand je le croyois fidele ? . . Eh bien, mon frere, lisez donc dans mon ame, il faut que la perfidie de Lindor m'ait appris à connoître à quel point je l'aime ! Oubliée, trahie, moi que vous avez vue si timide, s'il m'étoit possible de penser qu'il pût revenir à moi, j'irois trouver mon pere, oui, j'en aurois le courage. . . . Mais mon pere est inflexible, tous mes efforts seroient superflus.

LE CHEVALIER.

Non, non, espérez tout de sa tendresse. Venez, ma sœur.

SOPHIE.

Je ne le puis, ce seroit trop m'avilir. . . . : Ah ! mon sort est fixé sans retour, l'amour n'en doit plus disposer. Lindor, Lindor lui-même a brisé tous les nœuds qui m'attachoient à lui.

LE CHEVALIER *à part.*

Elle me perce l'ame.

SOPHIE.

C'eſt ma tante qui fit tomber le choix de mon pere ſur Cléante, c'eſt elle qui m'arracha mon conſentement, c'eſt elle qui toujours abuſant de ſon autorité, ſans conſulter Lindor peut-être, arrangea ſon fatal mariage. Après tout, eſt-il plus coupable que moi ? Il me fallut renoncer à lui, il obéit comme moi.... Mais du moins j'étois incapable de le tromper.... Oui, s'il m'eût tout-avoué, nos ſituations ſeroient ſembables. Mon frere, croyez-vous que j'en ſois encore aimée ? Quels pourroient être les motifs de ce voyage, de cette arrivée ſubite ?... Le déſeſpoir qu'il a témoigné vous parut ſi vrai, je vous en ai vu ſi touché !... Victimes du devoir & de l'obéiſſance, peut-être ſommes-nous l'un & l'autre également à plaindre !.... Ah ! s'il étoit vrai..... Doit-on ſubir un joug cruel & tyrannique ? Le penſez-vous, mon frere ?

LE CHEVALIER.

L'obéiſſance, ma ſœur, n'a de mérite que dans le ſacrifice.

SOPHIE.

Mais ma tante, mon pere même, ont-ils le droit affreux de forcer ma bouche à prononcer un ſerment démenti par mon cœur ?

LE CHEVALIER.

Si vous épouſez Cléante, & ſi votre ame eſt vertueuſe, vous ne promettrez rien que vous ne puiſſiez tenir.

SOPHIE.

J'obéirai donc, mais j'en mourrai....

LE CHEVALIER.

Encore une fois, ma ſœur, venez trouver mon pere.... Mais que nous veut-on?.... C'eſt Marton; que ſignifie cet air effrayé, & & que va-t-elle nous apprendre ?

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, SOPHIE, MARTON.

MARTON *accourant précipitamment.*

AH! mademoiſelle... je n'en puis plus...

SOPHIE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LE CHEVALIER.

Parlez.

MARTON.

Je ne ſaurois, je ſuis ſi ſaiſie... Lindor...

SOPHIE.

Lindor, eh bien?...

MARTON.

Il s'eſt ſauvé de ſa priſon.

SOPHIE.

Il eſt parti?

MARTON.

Oh, non.

SOPHIE.

Où eſt-il?

LE CHEVALIER.

Achevez donc, Marton.

MARTON.

Il m'a fait une peur!... J'ai peine à m'en remettre... Voici ſon hiſtoire... Cet imbécille de la Fleur l'a laiſſé dans ſa chambre tout ſeul, afin, lui a-t-il dit, qu'il pût réfléchir tout à ſon aiſe. Lindor, un moment après, a caſſé un des verres de Boheme de la fenêtre, & enſuite il a leſtement ſauté dans le jardin...

SOPHIE.

O ciel! il auroit pu ſe tuer!

MARTON.

Bon, un ſaut de dix pieds, voilà une belle

chose pour un amoureux !.. Il est tombé doucement sur le gazon, s'est trouvé dans le jardin, a franchi le mur ; & alors se voyant dans la basse-cour, il a pris ses jambes à son cou & ne savoit où donner de la tête, lorsque heureusement je l'ai rencontré au commencement de la terrasse.

SOPHIE.

Eh bien ?

MARTON.

Eh bien, quoiqu'il fasse déjà nuit, j'ai vu un beau jeune homme qui couroit de bonne grace, je vous assure : justement il venoit à moi ; je l'examine, je crois le reconnoître, enfin je le nomme ; il s'arrête avec un peu de défiance d'abord, ensuite reconnoissance entiere, saisissement, grande joie de part & d'autre ; il me conjure de lui procurer un asyle. Je suis bonne, il étoit pressant, je me laisse toucher & je l'emmene dans ma chambre.

SOPHIE.

Il est dans votre chambre ?

MARTON.

Oui, mademoiselle. A présent voyez, que voulez-vous que j'en fasse ? Le pauvre enfant,

il eſt bien triſte ; il voudroit, m'a-t-il dit, vous parler pour la derniere fois, enſuite il partira.

LE CHEVALIER.

Il eſt impoſſible que cette grace lui ſoit accordée.

MARTON.

Impoſſible ! Mais je ne vois rien de plus aiſé, moi.

SOPHIE.

Non, je ne dois point le voir... Cependant, mon frere, pour la derniere fois ! . . .

LE CHEVALIER.

J'ai donné ma parole de ne vous en point faciliter les moyens. . .

MARTON.

Mais, monſieur, nous nous paſſerons à merveille de vous : reſtez ici, mademoiſelle n'a qu'à venir dans ma chambre. . .

SOPHIE.

Non, je voudrois que mon frere fût préſent à cet entretien. . . Mais il me vient une idée. . . Mon frere, ce cabinet eſt à vous ; ſi j'oſois. . . Ah ! mon frere, prenez pitié de l'agitation où je ſuis. . .

LE CHEVALIER.

Eh bien, expliquez-vous.

SOPHIE.

On pourroit conduire Lindor dans ce cabinet; je reſterois ici, je lui parlerois à travers cette cloiſon... Vous riez, mon frere, cette idée vous paroît extravagante. Ah! ſi vous m'aimez, ne me refuſez pas; ſongez que de cette maniere je pourrai lui parler ſans craindre de ſurpriſe; je ne veux que lui dire un éternel adieu...

LE CHEVALIER *à part.*

La rencontre eſt plaiſante. (*haut.*) Sophie, & ma parole?

MARTON.

Mais vous n'y manquerez pas, ils ne ſe verront point.

SOPHIE.

Mon frere, au nom de notre amitié, accordez-moi cette derniere conſolation.

LE CHEVALIER *à part.*

Allons, je ne veux plus ſervir qu'eux. (*haut.*) Eh bien, Sophie, j'y conſens.

SOPHIE.

Ah, mon frere!

LE CHEVALIER.

Marton, donnez-moi la clef de votre chambre, je vais chercher Lindor & le conduire dans le cabinet. (*Marton donne la clef.*)

SOPHIE.

Les momens nous ſont chers. Mon frere, dépêchez-vous.

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille. (*Il ſort.*)

SCENE XV.

MARTON, SOPHIE.

MARTON.

OH, monſieur le baron & madame Orphiſe ſont encore occupés pour une bonne heure. On arrange la chapelle, on prépare une illumination dans les boſquets...

SOPHIE.

Quels préparatifs, ô ciel!... & pendant ce tems j'accorde un entretien ſecret, à qui?... Je tremble... Que lui dirai-je?... Que je devrois le haïr... que je l'oublierai, que je renonce à lui pour toujours...

MARTON.

Je vous prédis, mademoiſelle, que tout ceci tournera bien; le priſonnier eſt échappé, voilà l'eſſentiel. Je ne ſais, mais j'ai de bons preſſentimens....

SOPHIE.

Et moi, je n'en ai que d'affreux.... Je me reproche cette derniere démarche, elle me trouble, m'inquiete..... Ah! ſans la cruelle ſévérité de mes parens, je n'aurois point à rougir de cet excès d'imprudence & de foibleſſe....

MARTON.

Je n'ai jamais vu des amans ſi plaintifs; car Lindor, de ſon côté, pleure & ſe déſole.

SOPHIE.

Il pleure?....

MARTON.

Si vous ſaviez à quel point il eſt touchant! Premiérement il eſt beau comme le jour, il eſt grandi, embelli....

SOPHIE.

Mon Dieu!.... n'entends-je pas du bruit?...

MARTON.

Eh ! vous allez vous trouver mal. . . . . Quelle pâleur !....

SOPHIE *tombe ſur une chaiſe.*

Je ne puis me ſoutenir....

MARTON.

Ah ! voilà monſieur le chevalier.

SOPHIE.

O ciel !....

SCENE XVI.

MARTON, SOPHIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

NE perdez point de tems, ma ſœur. . . Lindor eſt dans le cabinet....

SOPHIE.

Quoi, Lindor ? . . .

LE CHEVALIER.

Pour prévenir ſes étourderies, je l'ai enfermé.... Expliquez-vous en liberté, je vous laiſſe....

MARTON.

Eh, qui fera le gué en cas de ſurpriſe ?

LE CHEVALIER.

Vous, Marton.... Adieu, ma sœur. (*à part.*) Ils se croient trahis l'un & l'autre; l'explication sera vive.

SOPHIE.

Non, mon frere, ne me quittez pas...?

LE CHEVALIER.

Je vous gênerois peut-être; adieu.... (*à part en s'en allant.*) Allons prévenir mon pere. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

SOPHIE. *Elle reste immobile à sa place, & regarde la cloison.*

IL est là!... & je n'ose avancer... Dieu!... j'entends sa voix!... Il m'appelle!... (*Elle fait quelques pas & s'arrête.* Comme le cœur me bat!.... (*Elle s'approche tout près de la cloison & s'assied.*) (*a*) ═══ Qu'entends-je? ═══

(*a*) Les tirets simples & doubles, marqués dans cette scene, indiquent les silences plus ou moins longs que doit observer Sophie pendant qu'elle écoute. Elle doit aussi parler beaucoup plus haut, & quitter absolument le ton ordinaire de la conversation. Cette

quoi c'eſt vous qui croyez avoir le droit de me faire des reproches? ═══ Je ne vous ai jamais aimé! ═══ Oui, j'ai donné ma parole. ═══ oui, ce ſoir. ═══ Je devrois ne vous pas regretter... (*plus haut encore.*) Je devrois ne vous pas regretter. ═══ Hem. ═══ Parlez donc plus haut. ═══ Vous, fidele?... Oſez-vous me le dire?... ═══ Eh bien... eh bien, c'eſt donc moi qui ſuis injuſte, ingrate? ═══ Comment? ═ Ah, par exemple.... — une autre... une autre à ma place vous haïroit ═══ Non — mais du moins de mon indifférence. (*à part.*) Hélas! — (*elle pleure.*) (*à part.*) Je ne puis lui répondre, il verroit ma folie. ═══ (*en pleurant.*) Non, je vous entends, je ſuis toujours là. — Je n'ai rien. ——— (*en pleurant toujours.*) Je vous dis que je n'ai rien. —— (*à part.*) A genoux, ô ciel! —— Relevez-vous donc. —— Relevez-vous donc, je vous en conjure... —— Quels ſont vos torts? ——

ſcene, qui ne peut produire aucun effet à la lecture, eſt d'une illuſion ſinguliere à la repréſentation; mais il eſt eſſentiel que le viſage de l'actrice ait de l'expreſſion, & qu'il peigne bien les différens ſentimens qu'elle doit éprouver en écoutant.

Epargnez-

Epargnez-moi la peine de vous les détailler. — Ah! vous les connoiſſez mieux que moi... — Vous ne deviez pas vous marier? — Vous marier? — Quoi! vous me nierez?... — Ma tante n'avoit pas reçu votre parole? — Ma tante... — O ciel! ſe pourroit-il? — Mais mon pere — oui, mon pere me l'a dit lui-même... — Grand Dieu! m'auroit-on abuſée?.. — Ah! Lindor, voudriez-vous encore me tromper?... — Quoi! tantôt dans ce même cabinet — dans ce même cabinet — vous écoutiez — vous écoutiez? — Mon pere m'avoit preſcrit ce cruel langage!.. — On nous abuſoit l'un & l'autre!.. — Ah! Lindor... — quoi, vous m'aimez toujours?.. — Et moi, plus que ma vie!.. — Oui, j'oſe vous le dire. — Oui, Lindor, je vaincrai ma timidité — j'avouerai tout à mon pere; — mais partez — partez, je l'exige. — Non, évitez ſa colere dans ces premiers momens. — Ce n'eſt qu'à cette condition — Eh quoi, ne comptez-vous pas ſur moi?.. — Ah! je vous crois... — L'amour & le tems... — Partez, retournez à Strasbourg, & chargez-moi ſeule du ſoin de travailler à notre bonheur... —

Hélas! il le faut... il le faut. — Vous me le promettez donc?.. = Ah, que vous dites bien tout ce que je ſens!... — Comment? (*elle ſourit.*) (*à part.*) Quelle folie!.. Que j'appuie ma main ſur le mur!.. ---- que j'ôte mon gant!.. ---- Mais comment vous indiquer la place?.. --- En frappant. — En vérité je n'oſe — je n'oſe... — Allons, allons, ne vous fâchez pas. — (*à elle-même.*) C'eſt d'une folie, d'une enfance!.. --- Mais attendez donc que j'aie ôté mon gant!.. — (*elle appuie ſa main ſur le mur, en frappant doucement...*) Eh bien, entendez-vous? elle y eſt, elle eſt là, là.... (*elle retire ſa main vivement.*) Ah! c'eſt ſingulier... Mais c'eſt comme s'il avoit réellement baiſé ma main; je l'ai ſenti... — Je ne diſois rien, j'ai fougi... Mais, en vérité, je crois que vous me voyez... Ah! ſûrement, je le voudrois... — Hélas! dans un inſtant il faudra nous quitter... nous quitter! — (*Orphiſe paroît dans le fond du théatre & dit:*) Elle parloit... (*Orphiſe écoute & s'arrête.*)

SOPHIE *ne la voyant point.*

Si vous m'aimez, ſoyez ſans inquiétude, comptez ſur mes promeſſes.....

ORPHISE *s'avançant.*

Mais elle eſt folle !..... Qu'entends-je ? La voix de Lindor !...

SOPHIE *appercevant ſa tante.*

Ah, grand Dieu ! ma tante !..... (*Elle retombe ſur ſa chaiſe.*)

ORPHISE.

Je crois rêver !.....

SOPHIE *ſe tenant aux pieds de ſa tante.*

Ah ! ma tante, daignez me pardonner ; & ſi jamais je vous fus chere.....

ORPHISE.

Ah, ah, je découvre donc vos petites intrigues ! Vous aviez mis mademoiſelle Marton en ſentinelle. Mais ce n'eſt pas moi qu'on abuſe : j'ai vu roder Marton, je lui ai défendu de rentrer ici, & je vous ſurprends... Vous avez donc fait évader Lindor ? il eſt dans ce cabinet ? Oh bien, mademoiſelle, préparez-vous à partir pour le couvent.....

SOPHIE.

Ma tante.....

ORPHISE.

Ah, vous vouliez me tromper ! L'entrepriſe étoit un peu forte.... (*Elle écoute.*) A l'autre

à préſent.... (*Elle écoute.*)

SOPHIE.

Vous l'entendez, ma tante....

ORPHISE.

Eh! paix donc.... (*Elle écoute.*) Comment! il a ſauté par la fenetre du pavillon?... (*Elle écoute. A part.*) Il m'attendrit, en vérité.

SOPHIE.

Eh! ma tante, réſiſterez-vous à nos prieres, à nos pleurs?...

ORPHISE.

Mais Cléante? mais ce mariage?...

SOPHIE.

Vous pouvez tout ſur mon pere; nous n'eſpérons qu'en vous.

ORPHISE.

Vous m'étourdiſſez l'un & l'autre, on ne ſait auquel répondre; ils parlent tous les deux à la fois.... Paix! Voici votre pere; taiſez-vous, laiſſez-moi arranger tout cela.

SOPHIE.

Ma chere tante!...

SCENE XVIII.

SOPHIE, ORPHISE, LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON *entre en disant au chevalier.*

ALLEZ, allez, mon fils, délivrer le prisonnier.

LE CHEVALIER.

J'y cours..... Et vous, Sophie, ma chere Sophie, remerciez le meilleur des peres.....

(*Il sort.*)

SOPHIE.

Ah! mon pere..... (*Elle fait un mouvement pour se jeter aux pieds du baron qui l'embrasse.*)

LE BARON.

Il faut bien leur pardonner: n'est-ce pas, ma sœur?....

ORPHISE.

Le chevalier vous avoit donc instruit?..

LE BARON.

Oui; & Cléante m'a rendu sa parole de la meilleure grace.

ORPHISE.

Il me semble que le chevalier auroit dû s'adresser à moi!... .....

LE BARON.

Allons, plus de rancune.... Mais voici notre étourdi!...

SCENE XIX ET DERNIERE.

SOPHIE, LE BARON, ORPHISE, LINDOR, LE CHEVALIER *tenant Lindor par la main.*

SOPHIE *à part.*

Que mon trouble eſt extrême! il égale ma joie.

LINDOR.

Sophie.... où eſt-elle? (*Il s'arrête & contemple Sophie, qui le regarde avec timidité; les autres perſonnages les examinent l'un & l'autre; enſuite Lindor ſe précipitant aux pieds du baron & d'Orphiſe, qui ſont l'un auprès de l'autre:*) Ah, que ne vous dois-je pas!

ORPHISE.

Le pauvre enfant!... qu'il me touche!..

LE CHEVALIER.

Quel heureux jour!

SOPHIE.

Ah, mon frere!...

LE BARON.

Avancez, Sophie... Eh bien, mes enfans, regardez-vous; ne vous trouvez-vous pas bien vieillis, bien changés?... Vous pouvez vous dédire encore...

LINDOR.

Quoi, je revois Sophie!.... Quoi, je ne la retrouve que pour ne plus m'en séparer!... Vous me donnez Sophie! C'eſt ici que je reçus le jour, & c'eſt ici que je reçois le ſeul bien qui puiſſe m'attacher à la vie!... Ah! ma tante, & vous, mon oncle, guidez ma jeuneſſe, inſtruiſez-moi, formez-moi, rendez-moi, s'il eſt poſſible, digne de vos bienfaits, digne de Sophie.... L'amour & la reconnoiſſance ſont encore mes ſeules vertus; mais, pour juſtifier votre choix & mériter Sophie, en eſt-il qu'on ne puiſſe acquérir?

LE BARON.

Va, ce deſir les promet toutes.

ORPHISE.

Allons faire dreſſer un nouveau contrat. Mon frere, gardez la dot de Sophie, je me charge de ſa fortune; j'adopte Lindor & Sophie, & je vais leur aſſurer tout mon bien.

SOPHIE.

Ah, Lindor! n'oublions jamais tant d'indulgence & de bonté.

LE BARON.

Soyez heureux, mes enfans, vous ſerez quittes envers nous.

LINDOR.

Ah! l'excès de mon bonheur ne peut ni ſe peindre ni ſe concevoir. . .

SOPHIE *montrant le chevalier.*

Et l'amitié le partagera. . . .

LINDOR *embraſſant le chevalier.*

Et ſaura l'augmenter encore.

LE BARON.

Conſervez, mes chers enfans, des ſentimens ſi touchans & ſi naturels; & croyez que ſi l'on ne trouve point dans ſa famille les amis les plus tendres & les plus ſûrs, on ne doit point eſpérer d'en acquérir ailleurs.

Fin du Tome premier.

OCT 14 1966